This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07581399 2

CHEF-D'ŒUVRES DRAMATIQUES DE D'AUTREAU.

TOME PREMIER.

CATALOGUE.

DES CHEF-D'ŒUVRES

Actuellement en vente.

Chefs-d'œuvres de P. et Th. Corneille, 9 volumes, 11 liv.; de Racine, 6 v. 7 liv.; de Molière, 10 v. 10 liv. de Scaron, 1 liv. 4 s.; de Champmêlé, 14 s.; de Boursault, 2 vol. 2 liv. 8 s.; de Campistron, 2 vol. 2 liv.; de Boindin, 16 s.; de J. La Fontaine, 1 liv. 4 s.; de Brueys et Palaprat, 3 vol. 3 liv.; de La Fosse, 1 liv.; de Le Sage, 2 v. 2 liv.; d'Alexis Piron, 3 v. 3 liv.; de Baron, 1 liv. 5 s.; de Crébillon, 2 vol. 2 liv.; de La Motte, 1 liv.; de Montfleury, 16 s.; de Gresset, 2 vol. 2 liv. 8 s.; de Pompignan, 1 liv.; de La Noue, 2 vol. 2 liv. 8 s.; de Boissy, 2 v. 2 liv. 8 s.; de Belloy, 3 volumes, 3 liv.; de Destouches, 4 vol. 5 liv.; de Fagan, 1 liv. 4 s.; de Collé, 2 vol. 2 liv. 8 s.; de Duvaure, 14 s.; de Saurin, 3 v. 3 liv.; de Lafont, 16 s.; de G. de Merville, 15 s. de La Chapelle, 12 s.; de Cérou et Mlle Monicault, 15 s.; de d'Allainval, 1 liv.; de Joly, 2 vol. 1 liv. 12 s.; de Beauchamps, 1 liv.; d'Autreau, 2 v. 2 liv.; de Quinault, 5 vol. 5 liv.; de Poinsinet, 1 liv.; de Vadé, 3 v. 3 liv.; de Dhèle, 2 v. 2 liv. Pièce dramatique de M. de La Harpe, 15 s. Recueil de Pièces jouées sur les théâtres du Palais-Royal, des Boulevarts et de la Foire, (auteurs vivans) 7 vol. 9 liv. Essais historiques sur l'Art dramatique, 3 v. 4 liv.

CHEF-D'ŒUVRES DRAMATIQUES DE D'AUTREAU.

TOME PREMIER.

NEW-YORK

A PARIS,

Au Bureau général des Chef-d'œuvres dramatiques, rue de la Sourdière, n° 14.

Chez { Belin, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves,
Valade l'aîné, Imprimeur-Libraire, rue Plâtrière, J. J. Rousseau, n° 12.

1791.

TABLE

Des Pièces contenues dans ce volume.

Vie de d'Autreau, suivie du Catalogue de ses pièces de Théâtre.

L'Amante Romanesque, ou la Capricieuse, Comédie, précédée du Sujet, des Jugemens et Anecdotes qui y sont relatifs.

Les Amans Ignorans, Comédie, précédée du Sujet, des Jugemens et Anecdotes qui y sont relatifs.

VIE
D'AUTREAU.

JACQUES AUTREAU naquit à Paris, en 1659. Il s'occupa long-tems de la Peinture, sans cependant se faire un nom parmi les Peintres. De tous ses Tableaux, deux seulement sont connus avec quelqu'avantage. L'un représente Fontenelle, La Mothe et Danchet, disputant sur un Ouvrage que l'on vient de leur lire : l'autre représente Diogene, qui, la lanterne à la main, cherchant un homme, l'a trouvé dans le Cardinal de Fleuri, dont il montre le portrait, au bas duquel est cette inscription : *Quem frustrà quæsivit Cynicus olim, ecce inventus adest.*

AUTREAU travailla presque toujours pour vivre ; et l'on sait que si une fortune médiocre est préférable pour les Artistes, à une trop grande opulence qui étouffe le plus souvent les talens, une extrême nécessité leur est aussi fort

préjudiciable, et permet rarement au génie de se développer. AUTREAU l'éprouva plus qu'un autre, parce qu'avec sa mauvaise fortune, la nature l'avoit partagé d'un caractere fier et misanthropique, qui, le retenant éloigné du grand monde, l'empêchoit de faire des connoissances utiles, ou de cultiver celles que ses talens lui avoient procurées : aussi passa-t-il les trois quarts de sa vie dans cette lutte continuelle du travail contre les besoins, et ce ne fut qu'à près de soixante ans qu'il commença à se livrer au goût qu'il avoit toujours eu pour les Lettres. Il composa, dans les vingt dernieres années, quinze Pieces de Théatres, dont sept pour le Théatre Italien, trois pour le Théatre François, et cinq pour l'Opéra. On a aussi de lui quelques poësies fugitives, qui prouvent beaucoup de facilité à la versification. Plusieurs de ses Ouvrages dramatiques obtinrent des succès d'autant plus flatteurs, qu'ils étoient vraiment mérités, et que la cabale n'y influoit en rien ; car l'Auteur, prévenant peu en sa faveur, et étant incapable de souplesse et d'intrigue, il falloit que ses productions se fissent valoir et se soutinssent elles-mêmes.

AUTREAU avoit une finesse, et même une délicatesse d'esprit que son extérieur ne faisoit guere soupçonner ; mais il avoit un grand fonds de naturel, que l'art ne put jamais corrompre : aussi ses Ouvrages en portent-ils toujours l'empreinte. Son Dialogue est rapide et bien coupé ; sa prose élégante et correcte ; ses vers sont, en général, pleins et harmonieux. On lui reproche cependant d'avoir foiblement intrigué ses Pieces ; ce qui en fait trop aisément et trop tôt prévoir les dénouemens, et de n'avoir pas toujours, dans toutes, répandu une également bonne plaisanterie. On remarque, il est vrai, qu'il a quelquefois sacrifié au mauvais goût, qui a si longtems régné sur la Scene Italienne, à laquelle il s'étoit livré plus particuliérement, parce qu'il y avoit, le premier transporté la Langue Françoise, avec sa Comédie du *Port-à-l'Anglois*, dont le succès fut tel, que, prêts à s'en retourner, par disette, il sut retenir les Comédiens Italiens parmi nous : mais ne remarque-t on pas de même, qu'aussi-tôt que ce Théatre eut pris un autre ton, AUTREAU fit voir qu'il pouvoit

sans peine atteindre au meilleur, en donnant sa charmante Comédie de *Démocrite prétendu fou*? Si cet Auteur avoit besoin d'indulgence, il suffiroit d'observer qu'il ne commença à travailler pour le Théatre qu'à l'âge où presque tous les hommes s'apperçoivent qu'il est tems de cesser de s'occuper d'un travail qui exige toute l'imagination, toute la force et toute la vivacité de la jeunesse. Au reste, soit véritable modestie, ou plutôt, ce qui n'y ressemble guere, soit causticité générale pour l'espece humaine, dont il ne sentoit que trop qu'il faisoit partie, AUTREAU se confondoit bien sincérement dans le mépris que lui inspiroient tous les hommes; et ses productions ne lui sembloient pas mériter, ni devoir lui procurer un meilleur sort que celui dont elles et lui jouirent jusqu'à sa mort. La Peinture, qu'il avoit cultivée, par nécessité, et la Poësie, à laquelle il se livra par goût, ne purent le soustraire à l'indigence, pendant sa vie, ni lui offrir un asyle pour souffrir et mourir: il fut obligé d'en chercher un dans un Hôpital; et c'est à celui des Incurables

qu'il est mort, le 18 Octobre 1745, âgé de quatre-vingt-six ans : ce qui a donné lieu aux vers suivans :

AUTREAU, Peintre et Poëte, eut, en ces Arts divers,
Des talens, des succès ; mais sa prose et ses vers,
Qui surent enrichir la Scene Italienne,
Avec tous ses Tableaux, le firent vivre à peine.
Dix-sept lustres entiers il eut un sort égal ;
Et, mécontent de lui, comme de tout le monde,
    Comblant, enfin, sa misere profonde,
        Il fut mourir à l'Hôpital.

CATALOGUE
DES PIECES
D'AUTREAU

Le Port-à-l'Anglois, ou les Nouvelles Débarquées, Comédie en trois actes, en prose, avec un Prologue et des Divertissemens, représentée au Théatre Italien, le 25 Avril 1718; imprimée à Paris la même année, chez François Flahaut, *in*-12, et réimprimée chez Briasson, en 1729, 1749, aussi *in*-12.

* L'Amante Romanesque ou la Capricieuse, Comédie en trois actes, en prose, avec des Divertissemens, représentée au Théatre Italien, le 27 Décembre 1718; imprimée à Paris en 1749, chez Briasson, *in*-12.

* Les Amans ignorans, Comédie en trois actes, en prose, avec des Divertissemens, représentée au Théatre Italien, le 14 Avril 1720;

imprimée à Paris en 1723, chez la veuve Guillaume, *in* 8°.; et en 1749, chez Briasson, *in*-12.

Panurge à marier, ou la Coquetterie universelle, en prose, avec un Prologue et des Divertissemens, représentée au Théatre Italien, le 21 Novembre 1720; imprimée à Paris en 1749, chez Briasson, *in*-12.

Cette Piece fut sifflée à sa premiere représentation. On supprima, à la seconde, le second et troisieme acte, et l'on ne joua que le Prologue et le premier acte. Pesselier en a rendu compte dans la Préface des Œuvres d'Autreau.

Panurge marié dans les espaces imaginaires, Comédie en un acte, en prose, avec un Diververtissement; non représentée, mais destinée au Théatre Italien.

Cette petite Piece est une critique contre les mœurs de l'Opéra. Panurge et Arlequin, son valet, y passent en revue les Acteurs et Actrices, que l'Ordonnateur leur présente comme des Dieux et des Déesses. On persuade à Arlequin qu'il est l'Amour, et que tout ce qui l'environne est son domaine; et l'on marie Panurge à une prétendue Diane, qu'il fait renoncer au célibat à force de présens.

* La Fille inquiete, ou le Besoin d'aimer, Comédie en trois actes, en prose, avec des Divertissemens, représentée au Théatre Italien, le 2 Décembre 1723; imprimée à Paris en 1724, chez François Flahaut, *in*-8°.; et en 1749, chez Briasson, *in*-12.

* Démocrite prétendu fou, Comédie en trois actes, en vers libres, avec un Divertissement, représentée au Théatre Italien, le 24 Avril 1730; imprimée à Paris la même année, chez Louis-Denis de la Tour, *in*-8°.; et en 1749, chez Briasson, *in*-12.

Le Chevalier Bayard, Comédie héroïque, en cinq actes, en vers libres, représentée au Théatre François, le 23 Novembre 1731; imprimée à Paris en 1749, chez Briasson, *in*-12.

Cette Piece a quelques ressemblances, pour le fond du sujet, avec celle de de Belloy, connue sous le titre de *Gaston et Bayard*.

Cette Comédie parut froide dans le tems, parce que le Public n'étoit pas encore accoutumé à ce que l'on appelle aujourd'hui le Comique sérieux ou larmoyant.

La Magie de l'Amour, Comédie Pastorale, en un acte, en vers libres, avec un Divertissement, représentée au Théatre François, le 9 Mai 1735 ; imprimée à Paris en 1749, chez Briasson, *in*-12.

Les faux Amis démasqués, Comédie en cinq actes, en vers alexandrins, non représentée ; imprimée à Paris en 1749, chez Briasson, *in*-12.

Rodope ou l'Opéra perdu, Comédie-Ballet, en trois actes, en vers, précédée d'un Prologue, et destinée à être mise en musique ; non représentée, mais imprimée à Paris en 1735 et 1749, chez Briasson, *in*-12.

Le Sujet de cette Comédie-Ballet est l'amour de la célebre coquette Rodope pour Esope, et la résistance de celui-ci à ses vives et fréquentes attaques. Ce sujet avoit le mérite de la nouveauté. Des Fables, mises en Musique, auroient pu faire plaisir ; mais on a craint, peut-être avec raison, que la difformité du Fabuliste Phrygien ne blessât la délicatesse de notre Nation. C'est ce qui a empêché d'exécuter cet Opéra, et ce qui lui a fait donner, par l'Auteur même, le titre d'*Opéra perdu*.

en vers, non jouée; imprimée à Paris en 1749, chez Briasson, *in*-12.

Le fils de Jupiter et de Maïa aime Dryope, Bergere de l'Arcadie, où il a un Temple, qui est dédié, sous le titre de Mercure Cyllénien. On va y célébrer une Fête, en son honneur, au renouvellement du mois de Mai, dont il a fourni le nom; et, sous celui du Berger Philene, il profite de cette solemnité pour se déclarer à Dryope, à laquelle il a su plaire, trompée par l'apparence pastorale dont il s'est revêtu. Bien sûr d'en être aimé, pour lui-même, et non à cause de sa Divinité; il se fait enfin connoître, et l'éleve au rang suprême.

L'AMANTE ROMANESQUE, OU LA CAPRICIEUSE,

COMÉDIE EN TROIS ACTES, EN PROSE,

PAR AUTREAU;

Représentée, pour la premiere fois, par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, le 27 Décembre 1718.

A

PERSONNAGES.

SILVIA.
ROSALBA.
LA BARONNE.
MARIO, déguisé en femme, sous le nom de Marinette.
LÉLIO.
PANTALON.
SPINETTE.
CRISPINE.
VIOLETTE.
TRIVELIN.
ARLEQUIN.
THOMAS.

Divertissement du premier Acte.

SILENE.
UN SATYRE.
UNE BACCHANTE.
TROUPE DE SATYRES et de MENADES, chantans et dansans.

Divertissement du second Acte.

TROUPE DE BERGERS et DE BERGERES, chantans et dansans.

Divertissement du troisieme Acte.

TROUPE DE CHEVALIERS et DE CHEVALIERES, chantans et dansans.

La Scene est à la Campagne.

SUJET
DE L'AMANTE ROMANESQUE,
OU
LA CAPRICIEUSE.

LA Comtesse Silvia, jeune veuve, qu'une tante avoit mariée à un vieillard, en Italie, et qui n'a pas eu à se louer du mariage, veut y renoncer pour toujours. Elle refuse le Comte Mario, jeune homme que cette tante lui propose encore. Mais Mario, qu'elle ne connoît point et qui est fort amoureux d'elle, se déguise en femme, et, sous le nom de Marinette, se présente pour la servir. Le déguisement se découvre. Silvia tient compte à Mario de ce stratagême, et, vaincue par la persévérance de son amour, elle consent à lui donner la main; mais son caractere romanesque lui en fait retarder le moment, dans la crainte que l'hymen

n'affoiblisse leur bonheur. Cependant elle veut s'amuser aux dépens du vieux Financier Pantalon, qui est aussi amoureux d'elle, et elle exige qu'il feigne d'aimer la vieille Baronne de Migabelle, dans le Château de laquelle ils sont tous, aux environs de Paris. La Baronne, enchantée d'être encore une fois mariée, fait si bien qu'elle force Pantalon à l'épouser en effet. On unit aussi le Capitaine Lélio, parent de la Baronne, avec Rosalba, niece et pupille de Pantalon, et pour s'approcher de laquelle ce Lélio s'est fait Valet-de-chambre du vieil oncle, qui, voulant éviter de lui rendre compte de ses biens, a eu grand soin, jusques-là, d'en écarter tous les amans. Arlequin, Valet de Silvia, est aimé de la vieille Crispine, Suivante de la Baronne, et de Violette, Femme-de-charge de Pantalon; mais il n'aime que cette derniere, et il l'obtient. Spinette, Suivante de Silvia, retrouve un amant dans Trivelin, homme d'affaires de la Baronne, et Tabellion du lieu : de sorte que tout le monde est disposé au mariage, excepté Silvia qui differe toujours; mais un entretien qu'ont ensemble Mario et Rosalba lui

donne de la jalousie. Elle se décide enfin à terminer. Cependant, craignant qu'elle ne change encore de résolution, on lui fait signer son contrat, comme à Pantalon, sans qu'ils s'en doutent, sous prétexte de les engager, l'un et l'autre, dans un Ordre de Chevalerie, dont Trivelin passe pour le Maître des Cérémonies.

JUGEMENS ET ANECDOTES

SUR

L'AMANTE ROMANESQUE,

OU

LA CAPRICIEUSE.

CETTE Piece parut d'abord en cinq actes, et n'eut que fort peu de succès.

« C'est le sort des Auteurs, de s'intéresser davantage à ceux de leurs Ouvrages qui réussissent le moins : la tendresse paternelle se réveille et devient plus vive à mesure des infortunes qu'ils éprouvent, disent l'Historien du Théatre Italien, tome premier, page 292, et Parfaict, dans son Dictionnaire des Théatres de Paris, tome premier, page 84 et suivantes. Ce petit défaut étoit très-marqué chez Autreau, qui ne

parloit jamais de son *Amante Capricieuse* que comme de son chef-d'œuvre. Il annonçoit qu'il l'avoit retouchée, et que si les Comédiens vouloient la jouer, elle auroit un succès des plus marqués sur leur Théatre. Il avoit raison d'estimer sa Capricieuse, dans laquelle, en effet, il y a beaucoup de choses estimables. Il essaya donc de la faire reparoître une seconde fois, et la remit en trois actes, avec un Prologue, qui n'a point été imprimé. On la redonna deux jours après la premiere représentation, avec ces changemens, indiqués dans le Prologue, dont voici quelle est l'idée. »

« Lélio est assis auprès d'une table, et paroît travailler sur un manuscrit. Arlequin vient et lui demande à quoi il s'occupe ? Lélio lui répond qu'il corrige l'*Amante Capricieuse*, qu'il vient de réduire à trois actes, s'étant apperçu qu'il y avoit bien des choses à retrancher. Arlequin plaisante là-dessus, et dit que Lélio ne viendra jamais à bout de son dessein ; qu'il s'est bien apperçu lui-même que la Piece avoit

déplu. Lélio insiste toujours à vouloir en donner une seconde représentation en trois actes, de la maniere dont il l'a corrigée. Ensuite, il se leve et fait un compliment au Parterre, pour l'engager à vouloir bien donner encore une fois son attention à cette Piece ; ajoutant que pour peu qu'elle ne soit pas goûtée, on ne la jouera pas davantage. »

« Ce Prologue fit son effet. La Piece fut écoutée ; mais n'eut gueres plus de succès qu'à la premiere représentation, et ne fut rejouée depuis qu'une seule fois, sur le Théatre du Palais Royal. »

Charny, dans sa *quatrieme Lettre sur la Comédie Italienne*, pages 49 et 50, observe « que cette nouvelle Piece d'Autreau ne pouvoit pas réussir autant que son *Port-à-l'Anglois* : non que l'essentiel du sujet et le caractere n'y fussent bien traités ; mais parce que l'Auteur, l'ayant voulu étendre jusqu'à cinq actes, a été obligé de la remplir de choses étrangeres à son sujet, et même d'en alonger quelques scenes, qui au-

roient produit un tout autre effet, si elles eussent été dans leur juste mesure, outre que n'y ayant mis que trois Divertissemens, les deux actes qui en étoient dénués paroissoient vuides et avoient peu de proportion avec les autres. Ce que l'Auteur a si bien senti, qu'il l'a réduite à trois actes, dès la seconde représentation, et qu'il en a retranché, entr'autres choses inutiles, une longue harangue et plusieurs statuts d'un ordre de table, qui remplissoient la meilleure partie du cinquieme acte, et qui étoient récités, tout de suite, par la même Actrice, au lieu d'être mis en Vaudeville, et chantés par les différens Acteurs qui sont sur la scene. »

Mouret fit la Musique des trois Divertissemens de cette Piece. Le premier est une espece d'Opéra bachique ; le second, une Pastorale, qui se représente dans une Foire de Village, et le troisieme est la réception des Chevaliers et Chevalieres d'un prétendu ordre du Thyrse, institué en l'honneur de l'Amour et de Bacchus.

Joly fit jouer, en 1726, sur le Théatre Italien,

une Comédie, en trois actes, en vers, et intitulée aussi l'*Amante Capricieuse ;* mais qui n'a absolument que le titre de commun avec celle d'Autreau, excepté qu'elle n'eut gueres plus de succès.

L'AMANTE ROMANESQUE, OU LA CAPRICIEUSE, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SPINETTE, TRIVELIN.

TRIVELIN.

EH ! me trompai-je, la Signora Spinette en ce pays-ci ?

SPINETTE.

Quoi ! c'est vous, M. Trivelin, mon ancien camarade de Théatre en Italie ?

TRIVELIN.

Avez-vous déja oublié, Mademoiselle, qu'il n'a tenu qu'à vous que je devinsse votre époux?

SPINETTE.

Non; mais franchement, étant tous les deux sans bien, nous aurions fait une triste alliance.

TRIVELIN.

Mais quel coup du sort vous a transportée de Venise dans un village près de Paris?

SPINETTE.

Vous y avez connu la Comtesse Silvia, à Venise?

TRIVELIN.

Quoi! cette jeune Dame, si aimable et si vive, que son vieux mari chagrinoit tant?

SPINETTE.

Justement. Eh bien! il est mort, ce vieux mari, et l'a laissée riche et libre. Elle a pris du goût pour moi, par caprice, m'a fait quitter le Théatre, et me tient auprès d'elle plus sur le pied de bonne amie que de Demoiselle; elle se promene par le monde, et je lui tiens compagnie.

TRIVELIN.

Et sa famille approuve-t-elle cette petite promenade?

SPINETTE.

Elle en est cause. Une vieille tante qui l'avoit mariée autrefois, presqu'encore enfant, lui veut donner un second mari; et, pour l'éviter, zeste! nous voilà en ce pays-ci.

TRIVELIN.

Quelque mari pareil au premier, sans doute?

SPINETTE.

Point du tout: le Comte Mario, vous le connoissez, l'homme du monde qui l'aime le plus, et lui convient le mieux.

TRIVELIN.

Et elle le fuit?

SPINETTE.

Oui, parce qu'il est encore du choix de la vieille tante, non pas du sien: en voilà assez pour n'avoir jamais voulu le voir.

TRIVELIN.

Comment donc en est-il devenu si amoureux?

SPINETTE.

Sur son portrait. D'abord que la tante le lui eut fait tenir à Paris, où il étoit venu apprendre ses exercices, il en fut tellement frappé, que le lendemain du jour qu'il l'eut reçu, il partit en poste pour aller à Venise voir l'original, ce qu'il n'a pourtant pu faire qu'à la dérobée.

TRIVELIN.

Et qu'est-il devenu, à la fin, l'amant?

SPINETTE.

C'est un secret que je vous dirai en tems et lieu. Mais, pour revenir à la Comtesse, c'est bien la petite personne la plus fantasque, le cœur le plus irrésolu qui soit dans l'Europe. La voilà, et en un tour de main ce n'est plus elle. Parce qu'elle haïssoit le défunt, elle croit haïr le mariage. Je m'apperçois pourtant que le veuvage commence à l'ennuyer.

TRIVELIN.

Cela n'est pas difficile à croire. Mais qui vous amene en ce lieu si justement ?

SPINETTE.

Une vieille Baronne, Dame du village, un peu parente de ma maîtresse. Nous logeons près d'elle à Paris, et venons à sa Terre en vendange, et à l'occasion d'une foire qui s'y tient ces jours-ci.

TRIVELIN.

La Baronne de Migabelle, n'est-ce pas ? Eh ! c'est ma patronne ; je suis son factotum, et c'est presque chez moi que vous logez.

SPINETTE.

Pourquoi donc ne vous y avons-nous point vu, depuis huit jours que nous y sommes ?

TRIVELIN.

Parce que depuis quinze, je cours de tous côtés lui chercher de l'argent que je lui apporte, pour fournir à ses plaisirs d'abord, ensuite à ses besoins, et pour payer quelques dettes criardes.

SPINETTE.

Soyez le bien venu. Contez-moi donc, à votre tour, vos aventures.

TRIVELIN.

Les voici en deux mots. Ma passion pour vous me fit, comme vous savez, passer de l'étude d'un Procureur au théatre. Rebuté de vos rigueurs, je suis venu chercher fortune en France, et m'y voilà Intendant de Madame la Baronne, et Tabellion de son village, et j'espere encore quelque chose de plus.

SPINETTE.

Encore, comment cela ?

TRIVELIN.

Je vais la marièr richement, par un tour d'adresse qu'elle promet bien récompenser. Mais, chut! c'est un secret.

SPINETTE.

Oh ! ne craignez rien. Et contre qui la marier ?

TRIVELIN.

Contre un vieux Financier Lombard, Maltôtier de la vieille Roche, riche comme un Juif, qui a une belle maison dans son village, et que l'on appelle le Seigneur Pantalon.

SPINETTE.

Le Seigneur Pantalon? Eh ! c'est un nouvel amant de la Signora Silvia ; il s'efforce de me mettre dans ses intérêts.

TRIVELIN.

Je vais le marier, malgré lui, et malgré lui encore, sa belle niece la Signora Rosalba.

SPINETTE.

A qui, la niece ?

TRIVELIN.

Au Capitaine Lélio. C'est lui que vous voyez près de Pantalon jouer le rôle de valet de chambre.

SPINETTE.

Ah, ah ! pourquoi donc ce déguisement ?

TRIVELIN.

Pour approcher de Rosalba, sans conséquence ; parce que Pantalon, son tuteur, pour profiter plus long-tems

de son bien, recule toujours à la marier, et ne souffre personne auprès d'elle.

SPINETTE.

Oh ! puisque vous savez le secret de Lélio, je n'en ai plus pour vous. Eh bien ! apprenez que le Comte Mario nous a suivies en France, toujours amoureux comme un fou; qu'il est ami depuis long-tems de Lélio, amant aussi fou que lui; que Lélio l'a fait déguiser en fille, qu'il fait passer pour sa niece, qu'il nomme la Signora Marinette. Sous ce titre, le Comte s'est insinué auprès de la Comtesse Silvia, qui, par un nouveau caprice d'amitié, en a fait sa favorite.

TRIVELIN.

La Baronne sait-elle le dessein de Mario?

SPINETTE.

Oui, et l'approuve: elle connoît sa famille, et le cache à Silvia, dont elle n'ignore pas les travers.

TRIVELIN.

Cela étant, nous pourrions bien attraper la Comtesse du même coup de filet.

SPINETTE.

Vous me donnez-là de grandes espérances; car je suis sûre aussi, de la part du Comte Mario, d'une ample récompense, si je puis venir à bout de son mariage.

TRIVELIN.

Vous verrez qu'à force de faire les mariages d'autrui, nous nous mettrons en état de faire le nôtre.

SPINETTE.

Soit; travaillons-y de concert.

TRIVELIN.

Je vais porter à la Baronne son argent, et prendre des mesures avec elle et le Signor Lélio, pour avancer nos projets.

SPINETTE.

Allez ; car aussi-bien je vois venir la Comtesse.

(Trivelin sort.)

SCENE II.

SILVIA, *entrant d'un air empressé*, SPINETTE.

SILVIA.

SPINETTE, va au plus vîte plier mes habits, ma toilette, mes garnitures, et tout disposer pour nous en retourner à Paris, dès qu'on aura dîné.

SPINETTE.

Eh ! comment donc, Madame ? à peine êtes-vous arrivée ici. Quel vertige vous prend de vous en retourner si vîte ?

SILVIA.

Que sais-je ? je crains de m'y ennuyer.

SPINETTE.

Quoi ! dans un lieu charmant, où l'on ne trouve que jeux, que fêtes, qu'Opéra ; où vous avez toujours très-bonne compagnie ; où l'on voit des ridicules de l'espece la plus divertissante ; car le seul financier Pan-

talon est une Comédie perpétuelle : je ne comprends pas que vous puissiez vous ennuyer si-tôt, du moins.

SILVIA.

J'ai cru en effet m'y divertir : mais je crains de m'être trompée, car au milieu de tout cela, je me trouve toute désœuvrée, toute je ne sais comment ; je suis d'une indolence, d'une langueur ; enfin, je me sens dans l'ame une espece de vuide que je ne puis supporter.

SPINETTE.

Il n'est pas étonnant que dans l'ame d'une veuve de votre âge, on s'apperçoive par-ci par-là.... Mais cela passe.

SILVIA.

Qui peut donc en être cause ?

SPINETTE.

Eh ! mais, Madame, je m'imagine qu'on n'appelle le veuvage l'état de la viduité, que parce qu'il laisse le cœur vuide : voilà ce que c'est que de souffrir le vôtre en friche.

SILVIA.

Par ton cœur, tu juges du mien, tu es fille ; et une fille ne songe qu'à l'amour, au mariage....

SPINETTE.

Ma foi ! Madame, je crois qu'une jeune veuve y songe bien autant que nous !

SILVIA.

Une veuve a la curiosité de moins.

SPINETTE.

Mais elle a l'habitude de plus, qui vaut bien la curiosité, je pense.

SILVIA.

Avec l'époux que j'avois, ai-je pu former une habitude agréable?

SPINETTE.

Pour agréable, non; mais c'est toujours habitude, et vous devez avoir encore la curiosité d'apprendre comment fait le mariage avec une personne qu'on aime : si bien que de curiosité en habitude, et d'habitude en curiosité, il est évident que vous avez deux desirs contre moi un.

SILVIA.

Il est vrai que j'ignore encore ce que c'est que l'amour.

SPINETTE.

Eh! voilà pourquoi je vous conseillois à Venise d'aimer le Comte Mario.

SILVIA.

Oh! tais-toi, je te prie, ou nous nous brouillerions.

SPINETTE.

Pardon, Madame; j'oublie toujours que votre tante vous l'offroit : je songe seulement qu'il étoit l'homme du monde le plus digne de vous.

SILVIA.

Encore?

SPINETTE.

Mais on en peut trouver mille autres pareils; c'est où j'en veux venir.

SILVIA.

Non, Spinette, tu te trompes ; ce n'est point de l'amour dont j'ai besoin. Je veux bien souffrir des amans, soit ; mais pour les rendre malheureux, et me venger par-là, sur tous les hommes, si je puis, de la barbarie avec laquelle mon époux m'a traitée.

SPINETTE.

Hom ! ce n'est pas-là le moyen de guérir de votre ennui ! Mais qu'a donc l'amour qui vous choque si fort, et sur-tout en France, où l'on aime avec tant de liberté ?

SILVIA.

On ne l'y traite pas encore à ma fantaisie ; il y est devenu trop uni, trop sans façon : on ne s'y donne plus le tems d'y mêler des aventures extraordinaires, des incidens merveilleux ; on y aime en poste : ce n'est pas-là faire l'amour, ce n'est que l'achever.

SPINETTE.

Je vois d'où vous vient ce goût-là. Pendant la solitude, où le défunt vous avoit réduite, vous lisiez des Romans, pour vous désennuyer : cela vous a rempli l'esprit d'un certain amour historié, romanesque, tel qu'on le pratiquoit du tems des *Amadis ;* mais par malheur la mode en est passée.

SILVIA.

Si je me mêlois d'aimer, je voudrois la faire revenir ; et je suis indignée qu'on laisse périr l'usage de l'amour le plus parfait : voilà pourquoi j'y renonce, et cherche à me faire d'autres plaisirs.

SPINETTE.

SPINETTE.

Eh ! Madame, en est-il d'autres, s'ils ne sont assaisonnés d'un peu de celui-là ? N'est-ce pas le plus naturel, le plus suivi ? et ne craignez-vous point qu'on n'accuse votre dégoût de singularité, de caprice, peut-être ?

SILVIA.

Du caprice, à moi ? On me reprocheroit du caprice, quand je ne cherche mon bonheur que chez moi-même, dans le repos du cœur et la tranquillité de l'ame, dans son égalité !

SPINETTE.

Mais avec votre permission, où est-elle chez vous, cette égalité ? A Paris, vous brûliez d'envie d'être à la campagne ; à peine y êtes-vous, que vous voilà impatiente de retourner à la ville.

SILVIA.

C'est qu'ici je ne suis point chez moi, et je trouve qu'être chez soi, c'est être dans son véritable élément, dans son petit Royaume. Aussi pour m'y plaire mieux, je le remplis le plus que je puis d'un peuple agréable. Je t'ai prise avec moi, par exemple, parce que ton humeur me plaît, et que je compte sur ton amitié. Je vais tâcher d'avoir encore Marinette pour femme de chambre.

SPINETTE, *bas.*

Marinette pour femme de chambre !

SILVIA.

Que dis-tu ?

SPINETTE.

Rien, Madame.

SILVIA.

Oui, car je l'aime. Elle est de mon goût ; les hommes lui déplaisent autant qu'à moi : elle en fait souvent la satyre. Il n'y a pas jusqu'à Arlequin, mon laquais, en qui je n'aie cherché de l'agrément. Il me sert très-mal, à la vérité : il est bête au dernier degré; mais il est bouffon, il me divertit.

SPINETTE.

Mais, Madame, faites-le donc habiller autrement, votre Arlequin; on trouve ici son habit ridicule.

SILVIA.

Pourquoi donc, ridicule ? Ne voit-on pas ici, comme par toute l'Europe, des livrées bleues, rouges, jaunes, vertes, et le reste? Eh bien! la mienne est de toutes ces couleurs; qu'ont-elles de plus ridicule sur mon laquais que sur les autres?

SPINETTE.

Faites du moins tailler son habit de la formè dont on les porte ici.

SILVIA.

Je m'en garderai bien, tant que j'y verrai des laquais non-seulement d'habits différens, mais encore de nations diverses, de petits Maures, de petits Turcs, de petits Hussards; eh bien, le mien est un petit Bergamasque : il doit charmer par sa nouveauté ; et j'espere que bientôt la plupart de nos Dames se feront porter la robe par de petits Arlequins.

SPINETTE.

Il est vrai que la mode en est déja parvenue à leurs petits chiens. Mais revenons à Marinette, je ne crois pas que son oncle la veuille mettre en condition.

SILVIA.

Pourquoi non ? je la crois à sa charge, et les revenus d'un valet de chambre ne sont pas grands.

SPINETTE.

Non, mais l'oncle et la niece sont de noble famille.

SILVIA.

Ils en ont l'air, mais de famille ruinée apparemment, puisque Lélio s'abaisse à un tel emploi. Je vais le consulter là-dessus tout-à-l'heure, pour emmener avec nous Marinette, s'il est possible. Vîte, vîte, allons les chercher.

(*Elle sort.*)

SCENE III.

MARIO, LÉLIO, SPINETTE.

SPINETTE, *d'abord seule.*

MARIO, femme de chambre de la Comtesse! cela seroit joli. Allons aussi chercher tout-à-l'heure et Lélio et Mario pour parer le coup.... Ah! les voici.

LELIO.

Eh bien! *cara Spinetta*, il me semble que nos affaires sont en bon train ?

SPINETTE.

Oui, les vôtres, Signor Lélio ; mais celles de M. le Comte vont un peu trop bien, et c'est aller mal.

MARIO.

Comment donc trop bien?

SPINETTE.

Trop bien, vous dis-je ; et vous êtes perdu, si nous ne trouvons le moyen de diminuer un peu votre bonheur.

MARIO.

Le diminuer ! explique-toi donc ?

SPINETTE.

Madame la Comtesse veut faire de vous sa femme de chambre. La condition vous plairoît-elle ?

MARIO.

Ah, Ciel ! en seroit-il une au monde plus agréable pour moi ?

LÉLIO.

Franchement, une pareille auprès de Rosalba me tenteroit fort.

MARIO.

Eh bien ! Spinette, que t'en semble ?

SPINETTE.

Que l'amour vous fait extravaguer l'un et l'autre. Quoi ! je vous souffrirois au lever et au coucher de ma Maîtresse, l'habiller et la déshabiller ? Elle seroit mal servie ; vous seriez trop distrait dans vos fonctions. Et vous, M. Lélio, qui comme le moins jeune devriez être le plus sage, un pareil emploi vous tenteroit, dites-vous ?

LÉLIO.

Quoiqu'il me paroisse agréable, il ne s'ensuit point que je lui conseillasse de l'accepter.

SPINETTE.

Elle vous cherche avec empressement pour vous proposer la chose. Trouvez au plus tôt le moyen de l'éluder sans la fâcher. Je ne sais si vous pourrez en venir à bout, et c'est ce qui me désespere.

LÉLIO.

Pourquoi donc cela vous paroît-il si difficile ?

SPINETTE.

Parce qu'elle veut ce qu'elle veut, avec autant de violence, qu'elle s'en soucie peu, dès qu'elle l'a obtenu.

MARIO.

Eh bien ! feignons de le vouloir aussi, afin que la fantaisie lui en passe.

SPINETTE.

Et si elle vous prend au mot ?

MARIO.

Eh ! mais...

SPINETTE.

Qu'est-ce à dire, eh ! mais? la chose vous flatte, à ce que je vois. Si quelque jour elle apprenoit que vous en eussiez eu la pensée un seul moment, elle vous feroit poignarder, au moins !

MARIO.

Poignarder, grand Dieu !

LÉLIO, *souriant.*

Elle outre un peu les choses ; mais il est certain que,

de l'humeur dont je la connois, elle ne vous le pardonneroit de sa vie.

MARIO.

Vous me faites trembler.

SPINETTE.

Je tremble aussi qu'à la faveur de votre habit, vous ne preniez près d'elle quelques libertés. Tenez, si vous vous hasardiez à lui baiser seulement le bout du doigt, je crois que je vous dévisagerois moi-même.

LÉLIO.

M. le Comte, il faut être sage : ceci est sérieux.

MARIO, *à Spinette.*

Que vous êtes sévere !

SPINETTE.

C'est que je la connois. Elle est si délicate, si scrupuleuse sur le respect que l'on doit à son sexe, qu'elle en devient quelquefois ridicule. Or, tôt ou tard, il faudra découvrir le mystere ; et, alors, jugez en quel courroux la mettroit ce que vous auriez obtenu d'elle contre son intention ; et elle s'en prendroit à moi, qui pis est.

MARIO.

Eh bien donc ! il faudra se contenir.

LÉLIO.

Je vous le conseille, mon ami, si vous ne voulez pas vous perdre.

SPINETTE.

Continuez à dire bien du mal des hommes, pour lui plaire de plus en plus ; je vous y aiderai.... Mais la voici

qui revient; fuyez, et, avant que de la revoir, trouvez le moyen de n'être point sa femme de chambre.

(*Lélio et Mario sortent.*)

SCENE IV.

SILVIA, SPINETTE.

SILVIA, *d'un air chagrin.*

AH ! Lélio, dit-on, est allé à la foire avec sa niece. Ne sais-tu point où est Arlequin ? Je voudrois l'y envoyer les prier de revenir. Je suis impatiente de terminer cette affaire.

SPINETTE.

Arlequin y est aussi, à la foire; je l'ai vu partir, dès le matin avec Violette, pour y aller.

SILVIA.

De quoi s'avise ce maraud-là, justement quand j'ai besoin de lui ? Peste soit de sa Violette ! Qui est-elle, cette créature-là ?

SPINETTE.

Madame, elle est femme de charge du Signor Pantalon.

SILVIA.

Elle est jolie; mais elle me paroît bien vive, bien coquette : n'y auroit-il point entr'eux quelque amourette ?

SPINETTE.

Cela se pourroit bien. Savez-vous qu'il est la coque-

luche de toutes les filles du village, Arlequin? Il n'y a pas jusqu'à la vieille Crispine, Demoiselle de la Baronne; et l'on dit qu'elle est riche, et qu'elle a de fort bons héritages en ce pays-ci.

SILVIA.

Ah! pour celle-là, qu'il y pense, je le veux bien; mais pour épouser une coquette, je ne le souffrirai pas.

SPINETTE.

Eh! Madame, est-ce à une Comtesse à se mêler des amours de son laquais?

SILVIA.

Non, je l'avoue; mais je l'aime, Arlequin; il est bon enfant, facile à tromper. Je m'intéresse dans ce qui le regarde: il me divertit; je dois lui en tenir compte.

SPINETTE.

Vous l'aimez, et voulez le marier à une vieille affreuse, lui qui est jeune et assez gentil?

SILVIA.

Tant mieux; plus l'assemblage sera comique, plus il me divertira: elle le met à son aise, c'est assez.

SPINETTE.

Voilà un joli jeu! Peut-il jamais être à son aise avec un monstre?

SILVIA.

En un mot, je ne veux point qu'il épouse sa coquette; son air me déplaît.

SPINETTE.

Ne vous prévenez point, Madame, elle ne l'est peut-

être pas : elle a aussi quelque bien, elle l'aime ; car on dit qu'elle en est jalouse.

SILVIA.

Ah ! si elle en est jalouse, c'est autre chose ; mais je voudrois qu'elle le fût bien fort, car dans ces petites gens-là, c'est ce qui fait juger de leur amour. Informe-toi un peu de ce qui en est, afin que j'y mette ordre, si cela ne va pas à ma fantaisie.

SPINETTE.

Oh ! je vois bien que cela vous est d'une extrême importance ! Je vais tout à l'heure en charger M. Trivelin, qui s'en acquittera mieux que moi... Ah ! tenez, le voici, Arlequin ; commencez toujours vous-même.

(*Elle sort.*)

SCENE V.

ARLEQUIN, SILVIA.

SILVIA.

Pourquoi donc ne vous trouvai-je point ici quand j'ai besoin de vous, Monsieur ?

ARLEQUIN.

Ah ! Madame, je vous dispense du Monsieur : il ne tient pourtant qu'à vous de m'y trouver, car me voilà.

SILVIA.

Mais vous n'y avez pas été de la matinée.

ARLEQUIN.

Non, pendant que vous étiez au lit.

SILVIA.

Que j'y sois ou non, je prétends que vous ne bougiez d'ici.

ARLEQUIN.

Mais, Madame, quand on est au lit, c'est pour dormir ; et quand vous dormez, vous n'avez que faire de moi.

SILVIA.

En un mot, je veux que vous ne sortiez qu'avec ma permission. D'où venez-vous à présent ?

ARLEQUIN.

Je viens de la foire avec Violette.

SILVIA.

Ah ! je te pardonne, puisque tu ne m'as pas menti. On dit que tu l'aimes, Violette ?

ARLEQUIN.

Madame, ce matin je croyois l'aimer ; car je dis toujours vrai, moi ; mais à présent je la hais de toute ma force.

SILVIA.

Ne mens-tu point, à présent ?

ARLEQUIN.

Jugez-en vous-même. En entrant dans la foire, j'ai dépensé tout mon argent à lui faire des présens, après quoi la rage lui a pris de danser : je n'avois plus de quoi payer les violons : elle m'a planté là pour aller danser avec le grand Thomas qui en a fait la dépense.

SILVIA.

Et elle ne t'a point pris pour danser ?

ARLEQUIN.

Non, à cause que je n'avois point de cocarde comme les autres, et que mon habit n'est pas à la mode.

SILVIA.

Voilà une plaisante sotte, de contrôler un habit qui est de mon goût.

ARLEQUIN.

Là-dessus, comme j'enrageois, j'ai rencontré le Signor Lélio et sa niece, qui, pour me consoler, m'a donné un écu pour avoir des rubans et de la musique.

SILVIA.

Cela me fait plaisir de sa part. Revient-il le Signor Lélio ?

ARLEQUIN.

Tout à l'heure; ils me suivoient. Or, pour revenir à l'écu, je me suis fait beau comme vous voyez; j'ai fait danser toutes les filles du village, jusqu'à la vieille Crispine, sans prendre Violette, qui en enrage à charmer.

SILVIA.

Ah ! que c'est bien fait ! Elle critique ton habit; ne fût-ce que pour cela, je te défends de la voir jamais.

ARLEQUIN.

Jamais ?

SILVIA.

Jamais. Attache-toi à Crispine; je te le commande.

ARLEQUIN.

A Crispine? eh! fi donc! c'est une vieille laide, qui court tous les garçons du village.

SILVIA.

Comment! tu ne m'obéiras pas?

ARLEQUIN.

Je ne saurois, en conscience. Tenez, Madame, si vous me défendez Violette, vous serez cause que je l'aimerai malgré moi.

SILVIA.

J'en serai cause?

ARLEQUIN.

Oui : je me suis gâté avec vous ; je vous copie.

SILVIA.

Qu'est-ce à dire, tu me copies?

ARLEQUIN.

Assurément. A Venise, votre tante vouloit vous marier, malgré vous, au Comte Mario ; cela vous l'a fait haïr : vous me défendez Violette ; cela me la va faire aimer. Jugez par vous-même.

SILVIA.

Sais-tu que si tu ne m'obéis?...

ARLEQUIN.

Fi donc! vous faites la tante.

SILVIA.

Ne me mets pas en colere!

ARLEQUIN.

Madame, ne nous brouillons point; vous avez vos caprices, et moi les miens : chacun le sien n'est pas trop.

SILVIA.

SILVIA.

Tu te feras chasser!

ARLEQUIN.

Oui, pour me rappeller bientôt : vous m'aimez plus que vous ne pensez ; car je tâche à vous ressembler.

SILVIA, *à part.*

Je ne saurois me fâcher contre ce coquin-là ; il faudra à la fin que je le mette dehors tout de bon. (*Haut.*) Eh bien ! quand paroîtront donc Lélio et sa niece qui te suivoient, dis-tu ?

ARLEQUIN.

Tenez, voilà déja la niece.

SILVIA.

Retire-toi ; et si je te vois jamais avec ta Violette...

ARLEQUIN.

Ah ! j'entends : vous voulez que j'y retourne ; je m'y en vais.

(*Il sort.*)

SCENE VI.

MARINETTE, SILVIA, SPINETTE.

SPINETTE, *bas à Mario.*

SONGEZ à donner le bon tour à votre menterie. (*Haut.*) Madame, je vous amene Mademoiselle Marinette, qui va vous donner de la joie, si vous l'aimez.

SILVIA.

Tout de bon ? veut-elle bien être à mon service ? ah ! j'en suis ravie.

SPINETTE.

Oui, oui, à votre service ! écoutez-la.

MARINETTE.

Comme vous m'honorez de votre bienveillance, Madame, je viens vous faire part d'une nouvelle que mon oncle et moi avons reçue ce matin, qui met un grand changement dans ma fortune. Une vieille tante, du côté de ma mere, est morte à Milan depuis peu, qui me laisse seule héritiere de dix à douze mille livres de rente. Voilà de quoi choisir un mari de mon goût.

SILVIA.

Ah ! je croyois que tu venois m'annoncer autre chose. N'importe, tu dois juger du plaisir que me fait ce que j'apprends, par un dessein que j'avois formé ce matin. Je te croyois sans bien, à la charge de ton oncle, et voulois t'attacher à moi pour prendre soin de ta fortune.

MARINETTE.

Madame, j'y suis attachée plus que vous ne pensez.

SILVIA.

Mais, tu parles déja de choisir un mari; tu les haïssois tant, me disois-tu ?

MARINETTE.

Il faut bien quelque jour finir par-là ; mais j'y reculerai le plus que je pourrai, et peut-être toute ma vie : j'y suis trop difficile.

SILVIA.

Quel seroit ton goût, voyons?

MARINETTE.

J'en voudrois un qui eût le cœur d'un Italien, et les manieres d'un François.

SILVIA.

Il est vrai qu'en France les femmes sont heureuses; mais doit-on s'en étonner? elles y choisissent leurs époux.

MARINETTE.

Gueres plus qu'en notre pays, Madame, et sur-tout entre gens de qualité, chez qui les intérêts déterminent souvent plus que les personnes.

SILVIA.

Je vous avoue qu'en général je suis indignée contre les hommes au dernier point. Ils nous attaquent de toutes leurs forces : ils nous fournissent les raisons les plus plausibles de mépriser les loix qu'eux-mêmes ont faites; et, quand ils ont réussi, toutes ces belles raisons s'effacent de leur mémoire : ils nous font un crime de leur adresse et de leurs succès.

SPINETTE.

Voilà le comble de l'injustice et de la trahison!

MARINETTE.

Vengeons notre sexe : employons à notre tour ce que nous avons d'art et de charmes pour les engager; et quand ils seront bien pris, bien pris, laissons-les périr sans pitié, en leur opposant ces mêmes loix qu'ils n'ont inventées que pour nous rendre leurs esclaves.

SILVIA, *avec transport.*

Viens, ma chere Marinette, viens, mes amours, viens que je t'embrasse; je t'aime de tout mon cœur. Je trouve en toi mes pensées, mes sentimens, mon humeur.... Ote-toi delà, Spinette, je veux la baiser mille fois.

SPINETTE.

Madame, dispensez-moi de voir cela.

SILVIA.

Pourquoi donc t'y opposer? es-tu raisonnable?

SPINETTE.

Non, je suis jalouse.

SILVIA.

Retire-toi, folle. Approche, mon héroïne, je veux t'étouffer de caresses... Que veut dire cela? tu t'arraches de mes bras. (*A Spinette.*) Ah! je te prie de t'ôter de là, toi, encore une fois!

SPINETTE.

Madame, écoutez un mot seulement; je vous le demande en grace.

SILVIA.

Eh bien! quoi?

SPINETTE.

Vous qui avez lu les Romans, ne vous souvient-il point du déguisement de Céladon en fille, pour approcher de sa maîtresse Astrée?

SILVIA.

Après?

SPINETTE.

Si Marinette, par hasard, étoit un garçon qui en

eût fait autant, et que je m'en doutasse, moi; ferois-je bien de vous la laisser baiser mille fois comme vous voulez faire?

SILVIA.

Ah! ah! vous plaisantez encore sur mes Romans! Si Marinette, avec l'esprit et les sentimens qu'elle a, étoit un garçon, ce garçon-là seroit demain mon époux.

MARIO *se jettant à genoux.*

Ah! Madame, je proteste de garder mes sentimens toute ma vie, et plût au Ciel que vous n'en changeassiez pas plus que moi!

SILVIA *étonnée.*

Que veut dire cela, Spinette?

SPINETTE.

Oh! pour le coup, il n'y a plus moyen de garder le secret. Cela veut dire, Madame, que ce que vous voyez à vos pieds, est un véritable amant qui depuis long-tems vous adore, et n'a pris cet habit que pour trouver le moment favorable de vous en informer. Vous en voilà bien avertie; vous pouvez à présent baiser Marinette tant qu'il vous plaira.

SILVIA.

Comment? me jouez-vous toutes deux? Levez-vous, Mademoiselle ou Monsieur. Quelle est donc la vérité de tout ceci?

MARIO.

La voici, Madame. Quand vous passâtes à Milan, j'eus l'honneur de vous y voir, et je me sentis d'abord frappé pour le reste de ma vie. J'implorai le secours de Spinette, qui n'osa vous déclarer ma passion.

J'ai toujours suivi vos pas depuis ; et ayant été informé par elle de votre aversion pour mon sexe, j'en ai quitté l'apparence, et me suis servi de ce stratagême innocent, qui me fait approcher plus librement de vous. Vos faveurs, dont je ne veux point abuser, m'obligent à me découvrir ; et voici le moment où j'attends à vos pieds l'arrêt de ma vie ou de ma mort.

SILVIA.

Mais vraiment, c'est tout de bon... Spinette, comment dois-je prendre ceci ?

SPINETTE.

Vous le prendrez bien, Madame, si vous m'en croyez. Vous aimez les aventures, en voilà une : vous devez déja vous louer de sa discrétion ; Céladon même n'en eut pas tant.

SILVIA.

Il est vrai que son procédé est sage. Est-il encore au monde des amans de ce caractere-là ?

SPINETTE.

Il n'y a plus que celui-là ; hâtez-vous de vous en saisir : il est votre fait, vous l'avez dit vous-même.

SILVIA.

Je l'ai dit ; mais....

SPINETTE.

Mais quoi ? il n'y a plus de raison de s'en dédire.

SILVIA.

Monsieur, la maniere dont vous vous y prenez est trop singuliere et trop louable pour m'en offenser. Allez au plus tôt reprendre votre forme naturelle, je me sens disposée à vous pardonner et à vous écouter.

MARIO.

Ah ! Madame, puis-je assez vous exprimer ?....

SILVIA, *avec émotion.*

Partez, vous dis-je.

MARIO.

Non, après une telle faveur, je ne puis m'arracher d'auprès de vous.

SILVIA.

Oh ! allez donc ; épargnez mon trouble, ou je me dédis.

SPINETTE.

Eh ! partez donc, quand on vous le dit.

(*Mario sort.*)

SCENE VII.

SILVIA, SPINETTE.

SILVIA.

AH ! je suis toute émue. Spinette?

SPINETTE.

Madame.

SILVIA.

Tu vas dire que je prends mon parti bien vîte.

SPINETTE.

Pourquoi dirois-je cela ?

SILVIA.

Que je suis une étourdie, une folle ?

SPINETTE.

Je m'en garderai bien, puisqu'il est ce qu'il vous faut.

SILVIA.

Je le crois ; mais je ne le connois pas encore à fond, dira-t-on.

SPINETTE.

Oh ! quand le destin nous a fait naître pour quelqu'un, on le connoît d'abord.

SILVIA.

Oui, je sens qu'une force supérieure agit en *moi;* il y a du destin là-dedans. Mais, dis-moi, est-il d'un rang qui me convienne ?

SPINETTE.

Il est Comte, comme vous Comtesse.

SILVIA.

Quel est son nom ?

SPINETTE.

Ah ! voici la difficulté ; je tremble que son nom ne gâte tout.

SILVIA.

Pourquoi trembler ?

SPINETTE.

Parce que son nom en Italie est commun à *bien* des gens, et qu'entre ceux qui le portent, il y en a que vous haïssez beaucoup. Que sait-on si le nom ne porte point malheur auprès de vous ?

SILVIA.

Après ce que l'amour lui a fait faire pour moi, son nom me sera cher, quel qu'il soit.

SPINETTE.

Tenez, Madame, je crois que tous les Mario du monde sont destinés à vous aimer. Il s'appelle encore Mario comme l'autre amant de Venise. Là, tâchez de le lui pardonner; sinon nommez-le Cyrus ou Polexandre : il s'y soumettra.

SILVIA.

Mario, soit; car ce n'est point celui de ma tante; mon cœur me le dit.

SPINETTE.

Quant à son rang et à sa fortune, la Baronne de Migabelle vous en répondra.

SILVIA.

Elle le connoît donc ?

SPINETTE.

Oh ! fort bien, puisqu'elle est complice avec nous du stratagême.

SILVIA.

Et qu'est-ce que Lélio, qui se disoit son oncle ?

SPINETTE.

Lélio est encore un amant dans le même cas que le vôtre, qui s'est fait valet-de-chambre de Pantalon pour approcher de la Signora Rosalba, sa niece. Vous voilà au milieu des Romans.

SILVIA.

Ah ! j'en suis charmée.

SPINETTE.

Vous ne savez pas encore tout : la Baronne elle-même est en intrigue pour épouser Pantalon.

SILVIA.

Mais tu te moques? Est-ce qu'elle l'aime?

SPINETTE.

Sa personne, non; son bien, oui; car elle en a besoin. Mais voici bien pis : il vous aime, lui, Pantalon.

SILVIA.

Il m'aime? ah! ah! ah!

SPINETTE.

Ne riez point tant : ceci est très-sérieux; mais il vous aime si fort, que, tout avare qu'il est, voici déja un assez beau diamant qu'il m'a donné pour m'engager à le servir auprès de vous.

SILVIA.

Ah! j'en suis ravie; voilà de quoi me bien divertir. Et tu dis que la Baronne est de concert avec toi pour servir Mario?

SPINETTE.

Oui : l'excès de sa passion l'a touchée.

SILVIA.

Je lui en sais bon gré; et je veux, si je puis, lui rendre la pareille. Attends : il me vient dans l'esprit un tour qui peut lui être utile dans ses desseins sur Pantalon. Dis-lui d'abord que je l'aime, à Pantalon; et fais savoir à Mario que je veux qu'il passe toujours ici pour fille, malgré son habit.

SPINETTE.

Fort bien, et après?

SILVIA.

Je t'instruirai de tout cela à loisir.

SPINETTE.

Mais dépêchez-vous ; car le voici qui vient, Pantalon.

SILVIA.

Ah ! il me surprend ! N'importe, je vais te le dire à l'oreille.

SCENE VIII.

PANTALON, SILVIA, SPINETTE.

SILVIA.

Bon jour, Monsieur Pantalon : je suis charmée de vous voir ; mais, avec votre permission, j'ai un ordre à donner à Spinette. (*Elle parle à l'oreille de Spinette.*)

PANTALON.

Elle dit qu'elle est charmée de me voir ; bon ! le diamant a opéré.

SPINETTE, *bas à Pantalon.*

J'ai déclaré votre passion, et j'en ai bonne espérance ; mais chut ! *motus !* n'en parlez point : saluez seulement. (*Haut à Silvia.*) Madame, voyez, voyez Monsieur Pantalon en habit de campagne, n'est-il pas vrai que cela lui va bien ?

SILVIA.

Oui, vraiment, Comment ! il a l'air tout à fait cavalier.

SPINETTE.

Il a la mine aussi martiale qu'un Procureur qui est à la chasse en tems de vacances.

PANTALON.

Je serois bienheureux, Madame, si mon habit pouvoit contribuer à faire agréer l'amour que...

SILVIA.

Paix! paix! silence sur l'amour; parlez, parlez à Spinette.

PANTALON, *bas à Spinette.*

Est-ce que ma passion lui déplaît?

SPINETTE, *bas à Pantalon.*

Au contraire: elle l'a beaucoup fait rire; mais n'en parlez point encore. Paix! (*Haut à Silvia.*) Admirez, Madame, de quel air il porte son bâton, de quelle grace!

SILVIA.

On le prendroit dans ses mains pour une demi-pique.

PANTALON.

Ah! Madame, vos yeux m'ont lancé dans le cœur une pique entiere.

SILVIA.

Holà! holà donc! parlons d'autres choses. Ferez-vous de bonnes vendanges cette année, Monsieur Pantalon?

PANTALON.

Fort bonnes, Madame; et je serois trop heureux, si, à l'exemple de Bacchus, l'amour vouloit favoriser mes...

SILVIA.

Encore? mais en voilà trop... Spinette, recommandez-lui donc le mystere, comme je vous ai dit.

SPINETTE.

SPINETTE.

Taisez-vous donc sur l'amour, encore une fois.

PANTALON, *bas à Spinette.*

Vous dites qu'elle a bien reçu...

SPINETTE.

A merveilles. Mais bouche cousue.

PANTALON.

Oh ! que diable, on me fait faire ici l'amour à la muette.

SILVIA.

A propos, vous avez vraiment une fort aimable niece, et qui chante très-bien : ne pourrions-nous point la voir plus souvent ? La douceur de son air et celle de sa voix m'ont gagné le cœur.

PANTALON.

N'y auroit-il point aussi une petite place pour moi dans votre cœur, à côté de ma niece ?

SILVIA.

Oui-dà, oui-dà... Il y revient toujours, Spinette ; mettez donc ordre à cela..

SPINETTE.

Oh ! vous êtes insupportable, de parler incessamment de votre amour, quand on vous le défend. Tenez, voici la Baronne, parlez-lui d'amour à elle, on vous dira pourquoi.

PANTALON.

Parler d'amour à la Baronne ? oïbo !

SPINETTE.

N'y manquez pas, vous dit-on. Vous ne pouvez mieux faire, si vous voulez être aimé de ma maîtresse.

SCENE IX.

LA BARONNE, CRISPINE, SILVIA, PANTALON, SPINETTE, TRIVELIN.

LA BARONNE.

EH ! bon jour, ma chere Comtesse. Mais vraiment je viens d'apprendre une nouvelle qui m'afflige : on dit que tu te prépares à t'en retourner à Paris, parce que tu t'ennuies ici.

SILVIA.

Moi, Madame ? point du tout ; je m'y plais plus que jamais, et Marinette vient de m'apprendre un secret qui m'a mis de fort bonne humeur.

LA BARONNE.

Quoi ! tout de bon ? Marinette t'a déclaré...

SILVIA.

Oui, oui ; mais nous en parlerons ailleurs ; et voilà aussi Monsieur Pantalon qui m'a fait entendre certaines choses qui m'ont beaucoup réjouie.

LA BARONNE.

Mais que fais-tu donc là, tête-à-tête avec lui si matin ? sais-tu que tu me rendras jalouse ?

SILVIA.

Ce seroit à tort ; et si vous saviez les sentimens qu'il a pour vous, vous lui rendriez plus de justice.

SPINETTE.

Tenez, Madame, il est gros de vous les expliquer ; et si vous ne lui permettez de parler, il va mourir de désespoir.

PANTALON.

Moi, Madame ? point du tout. Mais Signora Spinette, pourquoi inventez-vous cela ?

SPINETTE.

Il est timide; c'est la majesté de votre air qui le démonte.

LA BARONNE.

Quoi ! tout de bon, ce vieux fou-là s'avise de m'aimer ? il est d'assez bon goût. Va, va, je te le permets.

PANTALON.

Je vous jure, Madame, qu'il n'en est rien.

SPINETTE, *bas à Pantalon.*

Ne vous en défendez pas, vous dit-on, et pour cause.

PANTALON.

Oh ! que diable...

LA BARONNE, *à Silvia.*

Çà, pour te désennuyer, je vais te faire voir la répétition d'un Opéra que je veux donner ces jours-ci à la noblesse des environs, et aux bourgeois qui ont des maisons dans mon village.

SILVIA.

Un Opéra dans un village !

LA BARONNE.

Ne t'en étonne pas : la plupart de mes Officiers sont musiciens, tous mes laquais violons ou hautbois, et la belle niece du Signor Pantalon veut bien nous faire l'honneur d'y chanter.

SILVIA.

Ah ! j'en suis charmée. Comment l'appellez-vous, cet Opéra ?

LA BARONNE.

Les amours de Silene. C'est un Opéra de vendange.

SILVIA.

Cela est fort bien imaginé : il est de saison.

LA BARONNE.

Monsieur Trivelin, faites avancer vos Acteurs; et nous, prenons nos places.

TRIVELIN.

Allons, Messieurs de l'orchestre, préludez.

SCENE PREMIERE DE L'OPÉRA.

SILENE *s'avance, appuyé sur un* SATYRE.

LE SATYRE.

DIVIN nourricier de Bacchus,
Vos yeux, quoique chargés de sa liqueur vermeille,
D'un doux sommeil encor ne sont point abattus;
Quel chagrin vous éveille ?

SILENE.

J'aime depuis une heure et plus.

Une Bacchante jeune et belle
A troublé ma raison;
D'une subite ardeur mon cœur brûle pour elle:
Ce feu rappelle en moi ma premiere saison.

LE SATYRE.

Votre ardeur n'a rien qui m'étonne:
Souvent la liqueur de l'automne
Chez un barbon fait l'effet du printems.

Profitez des heureux instans
Que Bacchus aujourd'hui vous donne ;
Vos feux dureront peu de tems.

SILENE.

Dans le printems de notre âge,
L'amour n'est qu'un badinage,
Où l'on fait trop de façon ;
Vers notre arriere saison,
Le tems presse, on le ménage,
On veut aimer tout de bon.

Ah ! mon cher Satyre, je l'apperçois, la belle qui m'a mis en feu. Ecartons-nous un peu, et cherchons le moment favorable de lui déclarer ma passion.

SCENE SECONDE.

UNE BACCHANTE ; SILENE et le SATYRE, *à l'écart.*

LA BACCHANTE.

POUR inspirer un doux repos,
Dieu du sommeil, tes froids pavots
N'ont point l'heureux effet de la liqueur vermeille.

Tu produis dans nos sens l'image de la mort :
Quand le dieu du vin les endort,
L'Amour même en dormant, les flatte et les réveille.

Mais je sens que mes yeux sont blessés du grand jour,
Et déja ma raison sommeille;
Cherchons sur ces gazons, à l'ombre de la treille,
Quelque rêve charmant qui nous livre à l'Amour.

(*La Bacchante s'endort sur un gazon.*)

SILENE.

Vous dormez, digne objet de ma nouvelle flamme;
Mais vous réveillez dans mon ame
Un violent amour.

Si vous aviez calmé cette ardeur qui m'enflamme,
Ah! je dormirois à mon tour!

(*Cette exclamation entendue dans les coulisses, par la monture de Silene, la fait braire sur le même ton; elle en sort, montée par Arlequin, qui, lui faisant faire le manége partout le Théatre, renverse Silene et le Satyre, et réveille la Bacchante qui prend la fuite. Une troupe de Menades et de Satyres accourent au bruit.*)

SCENE DERNIERE DE L'OPÉRA.

SILENE, LE SATYRE, ARLEQUIN, *sur la monture de Silene;* UNE TROUPE DE MENADES ET DE SATYRES.

CHŒUR DE MENADES ET DE SATYRES, *se moquant de Silene renversé.*

Vos feux tardifs sont superflus.
Buvez, Silene,
A tasse pleine;
Buvez, Silene,
Et n'aimez plus.

(*Silene se retire confus. La troupe Bachique danse.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

TRIVELIN, *seul.*

LA Signora Spinette m'a chargé, de la part de la Comtesse, de m'informer, si Violette convient pour femme à Arlequin. La Comtesse craint qu'elle ne soit coquette, et prétend qu'il faut qu'elle soit jalouse, pour bien aimer son mari. On m'ordonne de plus, de le conduire dans ses amours; car il est si bête et si balourd, qu'il pourroit aisément s'être trompé dans son choix. Il s'agit donc de savoir d'abord s'il aime véritablement Violette, et ensuite s'il peut en être aimé. Employons pour cela le secours de la jalousie qui nous indiquera l'un et l'autre: elle est la pierre de touche de l'amour. Quel caprice à une femme du rang de la Signora Silvia, de descendre dans de si bas intérêts!... Ah! voici Arlequin.

SCENE II.

ARLEQUIN, TRIVELIN.

TRIVELIN.

ÇA, mon enfant, parle-moi franchement; aimes-tu Violette tout de bon?

ARLEQUIN.

Au contraire, je la hais à la mort, depuis qu'elle m'a quitté pour aller danser avec le grand Thomas; et je veux passer mon épée à travers le cœur de ce coquin-là.

TRIVELIN.

Bon! tu es jaloux, *ergo* tu aimes; me voilà déja sûr du fait à ton égard.

ARLEQUIN.

Quoi! c'est à cela que l'on connoît l'amour?

TRIVELIN.

Très-sûrement. La colere jalouse, les injures, les égratignures, les coups même quelquefois en sont entre vous autres les preuves les plus certaines. Et dans un grand pays que je connois, les femmes ne se croient point aimées de leurs maris, si elles n'en sont de tems en tems bien rossées.

ARLEQUIN.

Oh! le vilain amour! Mais, à ce compte-là, Violette m'aimeroit donc? car elle est jalouse de la vieille Cris-

pine, la suivante de la Baronne de Migabelle, et elles se menacent toutes deux de s'étrangler.

TRIVELIN.

Elle l'est donc bien fort?

ARLEQUIN.

Mais pas assez à votre goût, ce me semble; car elle ne m'a encore ni égratigné, ni battu.

TRIVELIN.

C'est signe qu'elle ne t'aime gueres. Oh bien! il faut redoubler sa jalousie le plus que tu pourras, par deux raisons : la premiere, pour être sûr qu'elle t'aime bien; et la seconde, pour pouvoir obtenir la permission de l'épouser de la Comtesse, qui la croit coquette, et que tu ne peux désabuser que par-là.

ARLEQUIN.

Et qui vous a dit tout cela?

TRIVELIN.

La Signora Spinette, qui t'aime bien.

ARLEQUIN.

Elle a de l'esprit comme un démon, la Signora Spinette.

TRIVELIN.

Comme quatre. Elle m'a bien instruit de ce qu'il faut que tu fasses pour devenir heureux, et tu dois suivre en tout ses conseils.

ARLEQUIN.

Oh! je n'ai garde d'y manquer. Çà donc, enseignez-moi par où il faut commencer pour les suivre.

TRIVELIN.

Quand tu verras Violette, il faut faire le fier, passer

devant elle à grands pas, le genou ferme et étendu, sans lui dire mot; une main sur la hanche, et l'autre sur la garde de l'épée, en la regardant par dessus l'épaule, la tête haute.

ARLEQUIN.

Je retiendrai bien cela. Après ?

TRIVELIN.

Après, si tu l'approches, il faut faire l'indifférent.

ARLEQUIN.

Comment fait-on l'indifférent? je n'entends point ce lazzi-là.

TRIVELIN.

C'est de murmurer quelque chansonnette auprès d'elle, en parlant ou en sifflant, répéter quelques pas de ballet, prendre du tabac, ne lui répondre qu'à bâtons rompus, *et cætera.*

ARLEQUIN.

Je ne sais ce que c'est que bâtons rompus, ni *et cætera.*

TRIVELIN.

A bâtons rompus, c'est ne faire des réponses que par-ci, par-là, et très-éloignées les unes des autres; *et cætera*, c'est enfin copier toutes les sottes manieres d'un petit-maître.

ARLEQUIN.

Voilà un *et cætera* où il y a bien de l'ouvrage.

TRIVELIN.

Mais sur-tout bien faire semblant d'aimer Crispine, lui faire des mines, prendre le ton gracieux, le demi-

faucet ; et si tu peux la rendre jalouse jusqu'à te battre, elle t'aime, je t'en réponds.

ARLEQUIN.

Ah ! bon, bon. Et la Signora Spinette m'en répond aussi ?

TRIVELIN.

Sansdoute, et elle te promet, en ce cas, de te la faire épouser.

ARLEQUIN.

Mais, qu'elle me délivre donc aussi de la vieille Crispine, qui me veut étrangler si je ne l'épouse.

TRIVELIN.

Oui, va, elle t'en fera délivrer par la Baronne sa maîtresse. Tiens, la voilà là-bas qui te cherche, et Violette qui l'observe. Bon ! c'est déja signe qu'elle est jalouse. Eprouve ce que je viens de t'enseigner, et de loin j'en verrai l'effet. (*Il se retire.*)

SCENE III.

CRISPINE, ARLEQUIN.

CRISPINE.

ARLEQUIN, charmant Arlequin, pourquoi me fuis-tu, cruel, barbare, tigre, panthere, hinocéros !

ARLEQUIN, *bas d'abord, et répétant une leçon de Trivelin.*

Faire des mines, prendre le ton gracieux. (*Haut.*) Mais,

Mais, belle Crispine, vous m'accablez d'injures, et voulez m'étrangler; franchement, j'ai de la peine à m'accoutumer à ces caresses-là.

CRISPINE.

Eh! ne vois-tu pas que c'est l'amour qui m'inspire tout cela?

ARLEQUIN.

Ah! oui, à propos, la Signora Spinette me l'a fait dire par Trivelin. Cet amour rend les gens d'une drôle d'humeur.

CRISPINE.

Dame, oui; il est si drôle, qu'il fait trouver drôle tout ce qui vient de sa part, jusqu'aux injures et aux coups.

ARLEQUIN.

Justement, voilà ce qu'on me vient d'enseigner. Mais c'est trop que de vouloir m'étrangler. Tenez, sans cela, je vous trouverois adorable.

CRISPINE.

Quoi! tout de bon, tu m'aimerois un peu?

ARLEQUIN.

Comment, un peu? Si vous pouviez vous défaire de cette humeur-là, aussi-bien que de votre taille et de votre visage, je vous aimerois à la folie.

CRISPINE.

Ah! que je serois heureuse! Voilà les premieres douceurs que tu m'as dites; et, en récompense, bien loin de t'étrangler, tiens, voilà une belle gondole d'argent dont je te fais présent, afin que tu te souviennes de moi toutes les fois que tu boiras dedans.

ARLEQUIN.

Je m'en souviendrai souvent. Empochons toujours cela.

CRISPINE.

Tu m'aimes donc à présent?

ARLEQUIN.

Tant et si fort que j'ai presque envie de vous battre.

CRISPINE.

Voilà un joli compliment! Est-ce ainsi que tu payes mes faveurs?

SCENE IV.

VIOLETTE, *qui s'est avancée doucement*, ARLEQUIN, CRISPINE.

VIOLETTE.

Je vais te les payer pour lui, tes faveurs, vieille folle. (*Elle la rosse, et la fait fuir.*) Tiens, tiens, voilà pour ta belle gondole.

CRISPINE.

Au meurtre! on m'assassine. Ajuto! ajuto! (*Elle fuit.*)

VIOLETTE.

Comment, perfide! tu me quitteras pour la plus laide guenon que la nature ait produite?

ARLEQUIN, *exécutant les leçons de Trivelin.*

Mot!

VIOLETTE.

Qu'est-ce que ces airs-là ? brutal ! impertinent ! (*Le voyant se promener à grands pas, faisant le fier.*) Il extravague, je crois.

ARLEQUIN, *bas.*

Bon ! bon ! voilà déja des injures.

VIOLETTE.

Que veulent dire ces postures-là ?

ARLEQUIN.

Je fais le fier.

VIOLETTE.

Tu fais le fier ? cela te sied bien vraiment. Te plaît-il de me répondre ?

ARLEQUIN, *bas.*

A présent, faisons l'indifférent. (*Il chante, danse, siffle et prend du tabac.*) Bâtons rompus, et l'*et cætera.* (*Haut.*) De vous répondre ?

VIOLETTE.

Oui, de me répondre.

ARLEQUIN, *continuant ses gestes.*

Ah ! de vous répondre.

VIOLETTE.

Parleras-tu, tout-à-l'heure ?

ARLEQUIN.

Oui-dà... oui-dà... vous trouvez donc qu'une maîtresse qui me fait des présens de vaisselle d'argent, est une laide guenon? Elle est une guenon plus belle que vous mille fois.

VIOLETTE.

Et tu as l'effronterie de continuer ? Si je prends un bâton.

ARLEQUIN, *bas d'abord.*

Bon ! cela va bien. (*Haut.*) Oui, mille sept cent trente-neuf fois.

VIOLETTE.

Je vais te rompre bras et jambes.

ARLEQUIN, *bas d'abord en tendant le dos.*

Courage ! mon mariage s'avance. (*Haut.*) Sur le dos, sur le dos. Oui, Crispine est la plus adorable guenon, a le meilleur air, la plus belle taille, et le plus joli minois qui se fassent.

VIOLETTE.

Ah ! tu crois que je n'ose ? Tiens, voilà pour son air, voilà pour son minois, voilà pour sa taille, et voilà pour redresser la tienne.

ARLEQUIN.

Ah ! je te remercie. J'aime mieux cela que sa gondole d'argent.

VIOLETTE.

Tu fais le mauvais plaisant. Recommençons.

ARLEQUIN.

Doucement, doucement. Diable ! tu commences à m'aimer un peu trop fort.

VIOLETTE.

Pourquoi donc fais-tu la cour à ta vieille mégere, si tu crois que je t'aime ?

ARLEQUIN.

C'est que je n'en étois pas encore bien sûr, et j'ai

voulu te donner de la jalousie pour t'éprouver; c'est la Signora Spinette qui m'a enseigné ce secret-là.

VIOLETTE.

S'il ne faut que des coups pour te le persuader, qu'à cela ne tienne. Tends ton dos. Eh bien! le crois-tu à présent?

ARLEQUIN, *remuant les épaules.*

Fort bien; on ne peut pas mieux.

VIOLETTE.

Mais le crois-tu bien ferme, bien dur?

ARLEQUIN, *remuant toujours les épaules.*

Dur comme du bois.

VIOLETTE.

Ah! tu te mêles de me donner de la jalousie; j'en aurai ma revanche.

(*Elle sort.*)

SCENE V.

TRIVELIN, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

CE diable d'amour est une chose bien estropiante! N'importe, voilà mon cœur en paix aux dépens de mon dos... Ah! Signor Trivelin, j'ai les omoplates toutes meurtries d'amour.

TRIVELIN.

Oui, je le sais bien; j'ai entendu les coups de loin.

Je crois à présent qu'on t'aime, et t'en voilà bien éclairci, je pense.

ARLEQUIN.

Encore un éclaircissement pâreil m'enverroit aux invalides. C'est pourquoi délivrez-moi de Crispine; car si elle s'alloit mettre en tête de me persuader de même, je serois un homme confisqué.

TRIVELIN.

Oui, va, la Baronne t'en délivrera... Mais voici la Signora Spinette, à qui j'ai deux mots à dire en particulier; remercie-la de ses conseils, et laisse-nous.

SCENE VI.

SPINETTE, TRIVELIN, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

AH ! Signora Spinette, vos conseils sont admirables; je suis sûr à présent que Violette m'aime à tout rompre.

SPINETTE.

Quelles nouvelles preuves en as-tu ?

TRIVELIN.

Elle vient de le bien bâtonner, par un mouvement de jalousie.

SPINETTE, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! le trait est original. Voilà de quoi rétablir

sa réputation dans l'esprit de la Comtesse, qui la croit coquette : elle aime à présent à son goût.

ARLEQUIN.

Tenez, si vous saviez combien je vous aime à cause de cela... Oh ! (*il se met en posture de vouloir la frapper.*) il faut que je vous le témoigne aussi.

TRIVELIN.

Holà donc, butor ! que vas-tu faire ?

ARLEQUIN.

Lui donner des preuves d'amitié, comme Violette m'en vient de donner d'amour.

SPINETTE.

N'en fais rien, je te prie. L'amitié n'est pas une passion si jalouse que l'amour, pour en donner des témoignages si frappans.

ARLEQUIN.

Il n'y a donc que l'amour qui fasse battre les gens ?

SPINETTE.

Il n'y a que la colere et l'amour jaloux, qui en est l'espece la plus forte.

ARLEQUIN.

Je suis ravi d'avoir appris cela de vous ; je m'en souviendrai bien. Ouf ! je sens encore de l'amour dans l'épaule gauche. Allons boire cinq ou six coups de bon vin dans la gondole de Crispine pour me guérir. Adieu.

(*Il sort.*)

SCENE VII.

SPINETTE, TRIVELIN.

SPINETTE.

Expliquez-moi donc comment s'est passée la scene dont il est si content ?

TRIVELIN.

Je vous en ferai rire tantôt. Parlons du plus pressé. Eh bien donc ? voilà Monsieur le Comte reconnu pour amant.

SPINETTE.

Et choisi pour mari, de plus. Le Signor Pantalon et sa niece le croient pourtant toujours fille : on a jugé à propos que cela fût ainsi.

TRIVELIN.

Je compte à présent le mariage fait.

SPINETTE.

Peut-on compter sur rien avec ma maîtresse, de l'esprit dont elle est ?

TRIVELIN.

Je viens de la voir tout-à-l'heure d'une joie extraordinaire, cela est de bon augure.

SPINETTE.

Tout est extrême en elle. Il vient de lui prendre un caprice d'aller à la foire, en habit de masque. Elle a fait déguiser les femmes en Bacchantes, et les hom-

mes en Satyres. Il est vrai que cela autorise le changement d'habit de Mario.

TRIVELIN.

L'a-t-elle vu en homme?

SPINETTE.

Pas encore. Il est allé s'habiller à l'hôtellerie, où son équipage est logé *incognito*. Quand il faudra partir, un masque et quelques guirlandes de pampre l'auront bientôt déguisé.

TRIVELIN.

Heureusement nous avons tous ces ornemens prêts pour la cérémonie que nous devons exécuter ce soir.

SPINETTE.

A propos. Qu'est-ce donc que ce divertissement-là?

TRIVELIN.

Je vous en instruirai pendant qu'ils seront à la foire.

SPINETTE.

Soit; car aussi bien je vois le Signor Pantalon que je veux disposer à donner dans nos panneaux.

(*Trivelin sort.*)

SCENE VIII.

PANTALON, SPINETTE.

SPINETTE.

AH ! Signor Pantalon, que les ornemens de Satyre vous vont bien ! On vous le croiroit en original.

PANTALON.

Eh ! Signora Spinette, laissons-là les complimens. Je ne vous ai pas donné un diamant pour vous moquer de moi. Vous dites que ma passion plaît à la Comtesse, et on me défend d'en parler. Chut ! silence ! paix ! *motus !* à quoi bon toutes ces simagrées ? et encore m'aller enchevêtrer de l'amour de la Baronne.

SPINETTE.

Doucement, Signor Pantalon. Tout à l'heure je vous instruirai sur le chapitre de la Baronne. Quant au silence de la Comtesse, songez donc qu'elle est jeune et timide, et qu'à son âge on n'ose aimer tout haut : on veut du mystere ; il faut se faire entendre sans parler.

PANTALON.

Mais à mon âge aussi, on ne l'est plus timide ; on est bien-aise aussi de parler un peu.

SPINETTE.

Sans doute ; car c'est ce qu'on sait le mieux faire, et c'est aussi ce que je lui ai dit.

PANTALON.

Eh bien! qu'a-t-elle répondu ?

SPINETTE.

Que c'est par de la soumission et de l'obéissance que l'on doit d'abord témoigner son amour, plus que par des paroles.

PANTALON.

Mais lui avez-vous bien expliqué l'honneur que lui fait un amant de mon âge, un homme vénérable, revenu de la bagatelle ?

SPINETTE.

Je défie un Docteur de le faire mieux. Le Seigneur Pantalon, lui ai-je dit, connoît l'amour depuis long-tems: l'usage rend habile; il doit savoir mieux aimer qu'un petit novice, qu'un jeune freluquet. Dans le corps des amans il est passé maître : c'est un juré, un notable; et elle est demeurée d'accord de tout cela.

PANTALON.

Il me sera donc permis de parler à présent ?

SPINETTE.

Attendez, doucement. Madame la Comtesse ne fait que quitter le deuil de son mari; la bienséance veut qu'elle ne paroisse pas trop empressée d'en prendre un second, ni d'écouter si-tôt les sentimens que vous avez pour elle; encore moins de vous marquer ceux qu'elle a pour vous. Mais pour vous soulager l'un et l'autre, sans scandale, elle a fait habiller Marinette en homme, auquel elle va exprimer, en badinant, ce qu'elle sent pour vous sérieusement; et elle vous prie d'en faire

autant auprès de la Baronne, prétendant bien s'appliquer tout ce que vous lui direz de tendre et de galant.

PANTALON.

Moi ? que je fasse l'amour à la Baronne, qui est laide comme un diable ?

SPINETTE.

Tant mieux; cette preuve de complaisance en aura plus de force.

PANTALON.

De quoi diable va-t-elle s'aviser ! La mine seule de la Baronne m'ôtera l'appétit d'aimer.

SPINETTE.

Mais n'a-t-elle pas son mérite, la Baronne ? n'est-elle pas grande, de belle taille, pleine de majesté ? Elle a l'air d'une Dame Romaine, d'une médaille antique, d'une Cornelia, mere des Gracques.

PANTALON.

Oh ! la vilaine Cornelia ! *Cornelia cornuta.* Je ne saurois obéir.

SPINETTE.

Renoncez donc à la Comtesse.

PANTALON.

Amour, amour ! à quoi vas-tu me réduire ?

SPINETTE.

En lui faisant des caresses, songez que c'est à la Comtesse qu'elles s'adressent, et qu'elle vous en tient compte; l'imagination fait tout.

PANTALON.

Je ferai ce que je pourrai.

SPINETTE.

SPINETTE.

La voici ; faites les choses de bonne grace. Ma maîtresse vous observe en secret.

SCENE IX.

LA BARONNE, PANTALON, SPINETTE.

SPINETTE.

VOUS venez, Madame, le plus à propos du monde. *Il Signor* Pantalon n'y peut plus tenir : il faut qu'il vous explique son amour.

LA BARONNE.

Parle, mon ami Pantalon, parle, le moment est favorable ; j'ai fessé mon Champagne à dîner, j'ai le cœur dans une heureuse disposition.

SPINETTE, *bas à Pantalon.*

Allons donc, *animo, animo.*

PANTALON.

Madame, vous m'inspirez trop de respect, pour oser prendre la liberté de...

LA BARONNE.

Oh ! trop de respect ; tu crois donc qu'une Baronne a la sotte fierté d'une bourgeoise ? Avec nous autres, femmes de qualité, un peu de respect est bon ; mais trop est trop.

PANTALON.

Puisqu'on le veut absolument, Madame, je vous aime donc.

SPINETTE.

Mais si vous saviez avec quelle ardeur !

PANTALON.

Oui, Madame, avec tant d'ardeur, que pour vous le déclarer, je sue à grosses gouttes.

LA BARONNE.

Ah ! le fripon ! il a dit cela joliment.... Poursuis, poursuis.

PANTALON.

Ma foi ! Madame, me voilà au bout.

SPINETTE.

Les grandes passions sont muettes, Madame.

LA BARONNE.

Va, va, ne crains rien; je suis bonne Princesse. Tu m'aimes donc ? Tu as lâché le mot; je t'en crois. Je t'aime aussi, tu arraches mon aveu, et je m'embarque avec toi joyeusement, joyeusement.

SPINETTE.

Seigneur Pantalon, quelle gloire pour vous!

PANTALON.

Madame, vous me faites beaucoup plus d'honneur que je n'en demande.

LA BARONNE.

Mais aussi, quand une fois je me suis embarquée, je n'aime pas les infidélités; et si tu m'en faisois jamais une, je te brûlerois la cervelle d'un coup de pistolet.

PANTALON.

Ohimé ! mon amour vient de mourir de peur.

SPINETTE.

Monsieur Pantalon, on ne se moque point des personnes du rang de Madame ; souvenez-vous-en.

PANTALON.

N'allons pas plus avant, Madame, s'il vous plaît.

LA BARONNE.

Comment ! est-il tems de reculer ? Sais-tu que les Baronnes n'entendent pas raillerie ?

SPINETTE.

Excusez-le, Madame. Ces bourgeois sont si timides, si sauvages !

LA BARONNE.

Eh quoi ! tu as lâché le mot, et moi aussi : voilà le plus fort fait ; le reste va de plein-pied. Allons, donne-moi la main, et faisons un tour de jardin ensemble. Je vois bien qu'il faut t'apprivoiser.

(*La Baronne et Pantalon sortent.*)

SPINETTE, *seule.*

Voilà un pauvre diable tombé en de bonnes mains, et de quoi bien divertir la Comtesse... Ah ! ah ! la voici.

SCENE X.

SILVIA, SPINETTE.

SPINETTE.

AH ! Madame, que je vous conte les plaisantes scenes qui viennent de se passer ici ; je vais vous faire mourir de rire.

SILVIA.

Je n'en ai pas envie, laisse-moi en repos.

SPINETTE.

Ce n'est pas votre habit de Bacchante, du moins qui doit vous donner l'humeur triste. D'où naît donc ce chagrin ? est-ce d'impatience de voir Monsieur le Comte Mario dans son habit naturel?

SILVIA.

Tais-toi; ne me parle point de lui.

SPINETTE.

Je ne devine point par où il a le malheur de vous déplaire.

SILVIA.

Il ne me plaît que trop, et je me repens d'avoir été si vîte avec lui.

SPINETTE.

Je ne vois point le tort que vous pouvez avoir en cela. Est-il un amant au monde qui mérite mieux votre empressement ?

SILVIA.

Non, je l'avoue, et voilà justement ce qui me désespere.

SPINETTE.

Oh! dites-m'en donc la raison.

SILVIA.

Eh! ne vois-tu pas qu'il va me presser de l'épouser, et que plus je l'aime, plus j'aurai de peine à m'en défendre?

SPINETTE.

Pourquoi donc vous en défendre?

SILVIA.

Me marier! Spinette, me marier! Ah! si tu m'aimes, ne m'en parle point, je te prie.

SPINETTE.

Si je vous en parle, c'est que je ne vois rien là que d'agréable pour vous.

SILVIA.

Mais tu n'y songes pas. Moi! je me jetterois tête baissée dans le mariage! moi! et je pourrois me résoudre à voir déja finir mes aventures? Quoi! Mario ne seroit plus mon amant? Ce nom qui flatte si agréablement l'oreille, se changeroit en celui d'époux, de mari! Et moi, sa maîtresse, son amante, sa chere Silvia, je deviendrois aussi une épouse, une chere moitié, une femme, une femme mariée? Non, je ne saurois soutenir l'idée d'un si effroyable changement.

SPINETTE.

Il est vrai que pour devenir sa femme, il faudroit être mariée; mais qu'y a-t-il là...

SILVIA.

Mariée! moi, femme mariée! Ah ciel! voila un titre qui me met hors de moi. Quand je fais réflexion sur les préliminaires, les cérémonies, et les suites du mariage; quand je songe qu'il faut essuyer les détails importuns, les chicanes d'un contrat; se donner en spectacle dans une noce, observer ensuite le cérémonial des visites. Quand à tout cela j'ajoute les infirmités où l'on s'expose, les embarras et les bassesses des soins maternels; oui, l'hymen s'offre à moi comme un esclavage bourgeois, qui va m'enlever en un jour mon rang, ma liberté, ma santé, mon enjouement, tout enfin, jusqu'à ma jeunesse.

SPINETTE.

Je ne nie pas que dans le mariage, à le regarder par certain côté, il n'y ait quelque petit embarras; mais est-ce à cela qu'il faut songer? Non, c'est au vrai, au solide bonheur qui l'accompagne.

SILVIA.

Eh! en quoi le fais-tu donc consister, ce bonheur?

SPINETTE.

C'est d'abord à nous délivrer de la gêne cruelle, de réprimer en nous des desirs que la nature y fait naître sans cesse; c'est à suivre ses loix sans contrainte, à profiter de nos beaux jours, à faire usage de nos appas. C'est à rendre heureux un époux que l'on aime, et dont on est adorée; à augmenter le plaisir que son amour nous donne, par celui que le nôtre lui rend. Est-il des chagrins dans la vie qu'une si douce union ne soulage ou n'efface? Combien d'avantages la suivent! On ac-

quiert de nouveaux parens, qui nous deviennent aussi chers et aussi utiles que nos parens propres. On regne chez soi comme dans un petit Empire nouvellement conquis. On goûte le plaisir délicieux de s'y faire soi-même des sujets aimables, dans lesquels on se voit renaître. On est récompensé des soins que l'on prend pour eux, et par le succès de ces soins, et par mille plaisirs innocens que nous donnent ces fruits de notre amour; plaisirs d'autant plus doux et plus touchans, qu'ils sont puisés dans le sein même de la nature. Le voilà, ce bonheur, le voilà !

SILVIA.

Non, tu ne me séduiras point par de belles idées, qui ne sont souvent qu'illusion; qui nous cachent des peines réelles, et nous font toujours trop tôt sacrifier notre liberté. Quelque mérite que je reconnoisse en Mario, quelque amour qu'il ait pû m'inspirer, je le fuirois pour jamais, si je me croyois capable d'en faire avant quatre ans d'ici mon époux. Je sens que je ne suis point faite pour m'immoler de si bonne heure aux soins qu'exige le mariage; trop heureuse d'en être échappée.

SPINETTE.

Eh bien, Madame, soit. Aussi-bien Mario est-il encore assez jeune, pour ne vouloir pas se hâter d'épouser, non plus que vous. J'espere qu'en rabattant quelque chose de quatre années, on s'accordera. Quittez donc vos réflexions sérieuses. Il va revenir ici plein de joie et de confiance, ne le désespérez pas, ce seroit le tuer... Tenez le voilà. Allons, reprenez votre air joyeux de tantôt.

SCENE XI.

MARIO, SILVIA, SPINETTE.

SPINETTE.

Ne trouvez-vous pas, Madame, que le chapeau lui sied mieux que les cornettes? dites donc?

SILVIA.

Monsieur est bien de toutes manieres.

SPINETTE.

Hom! il y a quelque différence; un habit d'homme a quelque chose pour nous de plus piquant.

SILVIA.

Le naturel plaît toujours.

MARIO.

Vous dites cela bien froidement, belle Silvia; je crains que mon changement d'habit n'en ait produit dans votre cœur.

SILVIA.

Non, Mario, je vous aime toujours de même, et je vous tiendrai quelque jour parole; mais ne me pressez point, je vous prie.

MARIO.

Quelque jour? ah! je suis perdu!

SILVIA.

Oui, vous l'êtes, si vous me pressez.

SPINETTE.

Là, là, ne vous brouillez point faute de vous enten-

dre. Madame, au sortir de l'enfance, s'est trouvée esclave en même tems que mariée. En devenant veuve, la voilà presque fille. Dame! on est bien aise de faire un peu la fille quand on le peut, comme vous ne serez peut-être pas fâché de faire quelque tems le garçon. Aimez-vous tous deux fidélement, jusques à ce que vous ne puissiez plus ne vous en tenir qu'à cela.

SILVIA.

Mario, si vous m'aimez, laissez-moi jouir quelque tems de ma liberté.

MARIO.

Eh! la perdrez-vous jamais avec moi? Doutez-vous encore de mes sentimens là-dessus? Non, je ne croirai point que du comble du bonheur où vous m'avez élevé, vous vouliez me précipiter dans le désespoir.

SILVIA.

Vous gâterez tout, Monsieur le Comte, je vous en avertis.

SPINETTE.

Eh! le petit Comédien! qui ne croiroit qu'il dit juste ce qu'il pense! Tenez, Madame, il vous aime, il est vrai, tout ce qu'on peut aimer, j'en suis sûre; mais si vous le preniez au mot, je ne sais s'il ne seroit point un peu embarrassé.

MARIO *en colere.*

Pouvez-vous dire cela, Signora Spinette? Vous qui savez combien j'ai de raisons de craindre que mon bonheur ne m'échappe?

SPINETTE.

Oui; mais je sais aussi que vous prétendez que Ma-

dame soit libre en toutes choses. (*A Silvia.*) Il craint de dire là-dessus que son sentiment est conforme au vôtre, de peur que vous ne l'expliquiez mal. (*Bas à Mario.*) Etes-vous aveugle ? Je me tue de vous faire signe de ne la pas contredire. Ignorez-vous que ce n'est qu'en cédant à ses caprices qu'on peut les surmonter ? Un peu de patience : le quart-d'heure de raison viendra ; ne vous faites pas haïr du moins. (*Bas à Silvia.*) Ne vous l'ai-je pas dit ? vous êtes d'accord.

MARIO.

Oui, Madame, je reconnois que je n'ai pas encore assez mérité par mes services, pour en obtenir sitôt la récompense.

SILVIA.

Mario, aimons-nous sans nous gêner. Sûr de moi comme vous devez l'être, ne vous alarmez point des conquêtes que je pourrai faire : elles ne me flatteront que par le plaisir de vous les sacrifier. Agissez de même de votre côté, pourvu qu'il y ait entre nous une confidence sincere de toutes nos petites aventures. Deux amans bien unis se donnent ainsi la comédie aux dépens de tout le monde.

SPINETTE.

Voilà un fort joli marché; il ne s'agit plus que de le pouvoir tenir.

MARIO.

Permettez du moins qu'un baiser sur votre belle main me soit garant de l'accord.

SPINETTE.

Ah ! Madame, cela est juste : on ne peut pas demander moins.

SILVIA.

Allez voir si nos gens sont prêts. Hâtez-vous de l'être vous-même pour revenir ici.

(*Mario sort.*)

SCENE XII.

SILVIA, SPINETTE.

SILVIA.

NON, je ne me rétracte point ; plus je le vois, plus je sens qu'il est l'époux qu'il me faut. Une seule chose m'embarrasse : il aime avec excès, Spinette ; il est Italien, je tremble qu'il ne soit jaloux.

SPINETTE.

Depuis quand donc craignez-vous la jalousie, vous qui en vouliez tantôt à outrance dans Violette ?

SILVIA.

J'en veux dans le petit peuple, dont toutes les passions sont brutales ; mais ce qui chez lui est jalousie, ne doit être que délicatesse chez les honnêtes gens.

SPINETTE.

L'amant si délicat approche bien du jaloux.

SILVIA.

J'entends par délicatesse un peu de sensibilité aux

petites adresses dont on se sert pour réveiller un amour qui s'assoupit; mais un demi jaloux même me feroit peur, et c'est par-là que je crains un Italien.

SPINETTE.

Sur ce chapitre-là, je vous garantis le Comte Mario, aussi François qu'on puisse l'être, et même Suisse, en cas de besoin.

SILVIA.

Je veux m'en éclaircir, et me servir pour cela de Lélio; il est d'assez bonne mine pour causer de la jalousie. Je vais le gracieuser pendant le reste du jour; mais d'une maniere à mettre assurément Mario à l'épreuve. Nous verrons.... Ah! voici nos gens.

SCENE XIII.

(*Tous les Acteurs, hors Trivelin et Violette. Ils sont déguisés en Satyres et en Menades.*)

LA BARONNE.

COMTESSE, ma chere Bacchante, prends part à ma joie; je viens de faire la conquête du Satyre Pantalon.

SILVIA.

Quoi! belle Menade, en pleine vendange, au milieu des états de Bacchus, faire une conquête à l'Amour? et celle d'un Satyre? l'exploit est digne de vos beaux yeux; et pour en conserver la gloire, n'épargnez pas les faveurs, je vous le conseille.

LA BARONNE.

LA BARONNE.

Mais je rougis d'aimer seule ; fais donc aussi choix d'un amant pour soulager ma pudeur.

SILVIA.

J'ai fait habiller Marinette en homme pour m'en tenir lieu ; je l'appelle Mario, et je lui accorderai tout ce que le vôtre obtiendra de vous.

LA BARONNE.

Cela est fort bien imaginé... Satyre Mario, baisez la main de votre belle Bacchante.

SILVIA.

Satyre Pantalon, recevez la même faveur de votre charmante Menade.

(*Pantalon regarde avec envie la faveur que reçoit Mario, et marque du dégoût en baisant la main de la Baronne. Silvia s'en appercevant lui dit d'un ton sérieux.*)

Satyre Pantalon, c'est moi qui vous l'ordonne ; vous m'entendez.

(*Pantalon marque plus d'ardeur.*)

LA BARONNE.

Ah ! le fripon, qu'il est aise !

SILVIA.

Madame, que dites-vous de Lélio ? N'est-il pas vrai qu'il n'y a point ici de suivant de Bacchus de meilleure mine ?

LÉLIO.

Belle Bacchante, le compliment est trop doux et trop galant pour s'adresser à un simple Satyre comme moi ; le Dieu Bacchus lui-même en seroit flatté, quoiqu'après

Apollon et l'Amour, il passe pour le plus beau des Dieux.

SILVIA.

Je veux faire plus; je vous choisis pour écuyer pendant toute la bacchanale.

ROSALBA.

Madame, je m'y oppose; je suis la premiere choisie,

SILVIA.

Allons, allons, point de jalousie; je vous cede Mario Partons.

SPINETTE, *bas à Rosalba et à Mario.*

Que voulez-vous? il faut obéir, c'est un caprice.

SCENE XIV.

(*La Ferme s'ouvre, on découvre une Foire de Village. Les Acteurs qui avoient disparu, y reparoissent au milieu d'une troupe de gens de Village, plus ou moins rustiques, qui y chantent et dansent.*)

UN PAYSAN DE BON AIR.

C'EST en faveur des amans,
Qu'Amour tient foire au village;
Il fournit les ornemens
Dont chacun tire avantage.

Quand le soin de ses attraits
Conduit ici la Bergere,

Des présens qu'on peut lui faire,
L'Amour rembourse les frais.

UNE BERGERE.

La grande affaire en ce jour
Est de faire des conquêtes.
Rien n'occupe que l'Amour;
Lui seul fait briller nos fêtes.

Il rend nos yeux plus touchans,
Il bannit l'humeur sauvage;
On souffre le badinage,
Pour inviter les marchands.

On danse.

UN PAYSAN ET UNE PAYSANNE ENSEMBLE.

Venez à la foire chez nous.

LE PAYSAN, *seul.*

Tous les plaisirs y sont en abondance:
De mille mets on y remplit sa panse;
Le vin y pleut, la grand'pinte à cinq sous.

ENSEMBLE.

Venez à la foire chez nous.

LA PAYSANNE.

Si l'on y dit parfois: fi donc! arrêtez-vous;
C'est seulement par bienséance.
Ne craignez rien d'un feint courroux,
On n'y dit pas ce que l'on pense.

ENSEMBLE.

Venez à la foire chez nous.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SPINETTE, TRIVELIN.

TRIVELIN.

SIGNORA Spinette, d'où peut donc naître le chagrin que je viens d'appercevoir sur le visage de la Comtesse ? Elle étoit de si bonne humeur en allant à la foire.

SPINETTE.

Je ne sais. Je lui parlois tout-à-l'heure de ce que vous préparez pour ce soir ; elle ne m'écoutoit pas : elle a de l'embarras dans l'esprit.

TRIVELIN.

Tant pis ; car la Baronne va s'efforcer de la mettre de bonne humeur, pour faire mieux réussir nos desseins.

SPINETTE.

Je ne la vois pas bien disposée à cela.

TRIVELIN.

N'y auroit-il point là quelque nouvel accès de caprice ?

SPINETTE.

Peut-être bien qu'oui ; car elle m'a quittée brusquement, et est entrée dans le jardin, pleine d'émotion.

TRIVELIN.

De quel côté est-elle tournée ? je viens l'avertir qu'on va se mettre à table.

SPINETTE.

Du côté du belvéder.

TRIVELIN.

Je cherche aussi Rosalba et Mario.

SPINETTE.

Ils sont là-bas dans le cabinet des jasmins, au bout de la grande allée.... Mais voici déja la Comtesse ; allez chercher les autres.

(*Trivelin sort.*)

SCENE II.

SILVIA, *fort émue*, SPINETTE, *qu'elle n'apperçoit pas d'abord.*

SILVIA, *à part.*

NON, je ne puis plus rester dans l'état où je suis : il est trop violent. Je veux m'éclaircir tout à fait, et connoître à fond la perfidie.

SPINETTE.

Madame la Comtesse, qu'avez-vous donc ?

SILVIA, *à part.*

Ils vont repasser par ici tous deux ; il faut les y attendre. Allons, un peu de patience, contraignons-nous.

SPINETTE.

Madame, Madame, ô ciel ! que veut dire ceci ?

SILVIA.

Ah ! te voilà, Spinette ?

SPINETTE.

Eh ! oui, Madame, il y a une heure que je vous écoute. Que vous est-il donc arrivé ?

SILVIA.

Je suis trahie, Spinette, je suis trahie. Mario, le perfide Mario... Viens, viens, suis-moi.

SPINETTE.

Oui, Madame, tout à l'heure. Eh bien, Mario ?

SILVIA.

Tu as vu comme dans la foire Rosalba et lui s'écartoient de nous pour se parler en secret ?

SPINETTE.

Oui, ce me semble.

SILVIA.

Comme Rosalba examinoit si Lélio et moi ne les écoutions point ?

SPINETTE.

Elle étoit attentive à vous regarder tous deux, il est vrai.

SILVIA.

En revenant ici, ils se sont dérobés de nous adroitement ; sont entrés dans le jardin, où je les ai suivis de loin ; ils ont été s'asseoir dans le cabinet de jasmins, là-bas au bout de la grande allée, vis-à-vis du belvéder.

SPINETTE.

Et vous ?

SILVIA.

Et moi, je suis montée au belvéder. J'avois, par

bonheur ma canne à lunette d'approche que voilà ; je les ai observés une heure entiere.

SPINETTE.

Eh bien ?

SILVIA.

Elle lui a parlé la premiere assez long-tems, et Mario a pris la parole, ensuite avec une ardeur...

SPINETTE.

Ah ! ah !

SILVIA.

Il s'appliquoit la main droite sur le cœur, et de l'autre il lui serroit la sienne d'une maniere passionnée ; ah ! il falloit voir.

SPINETTE.

Et enfin ?

SILVIA.

Cela a duré très-long-tems. Je voyois dans leurs mouvemens, tàntôt de la langueur, tantôt de la vivacité ; des répétitions fréquentes de main portée sur la poitrine, ou appliquée dans la main de Rosalba ; enfin, toutes les attitudes touchantes que peut offrir aux yeux un tendre tête-à-tête de deux amans, qui s'engagent et se font mutuellement des protestations d'un éternel amour : cela me sautoit à la vue, leur contenance parloit clairement ; par elle j'entendois et leurs discours, et leurs sermens, je lisois jusqu'au fond de leur ame ; le transport de Rosalba a été jusqu'à l'embrasser.

SPINETTE.

Elle ne l'aura pas baisé, peut-être ?

SILVIA.

Eh ! non, par malheur, car c'est ce qui fait connoître évidemment qu'il s'étoit déclaré garçon...

SPINETTE.

Voyons donc jusqu'où ira le reste.

SILVIA.

Le feu m'est monté à la tête ; j'ai quitté le belvéder pour aller droit à eux le long de l'allée. Il m'a apperçue loin de lui de trente pas, et, sans se déferrer, s'est levé comme pour venir à moi. J'ai rebroussé chemin fort vîte, pour lui cacher mon trouble, et suis venue ici par le plus court les attendre au passage, pour me remettre un peu. Mais je n'y puis plus tenir. Voyons s'ils viennent tout de bon.... Ah ! les voilà. Calmons-nous, s'il est possible, et dissimulons de notre mieux.

SCENE III.

MARIO, ROSALBA, SILVIA, SPINETTE.

(*Mario quitte Rosalba dans le fond du Théatre, en lui serrant la main. Elle se retire, et lui vient sur le devant.*)

SILVIA, *bas à Spinette.*

VOIS-TU Spinette, les mains, les mains; les vois-tu ? (*Haut.*) Mario, j'observe exactement les articles du traité, comme vous voyez; je me suis retirée pour ne point nuire à votre bonne fortune.

MARIO.

Madame, il n'y avoit aucun danger d'approcher.

SILVIA.

Pardonnez-moi, pardonnez-moi; on se serroit les mains, on s'embrassoit; la belle paroissoit fort attendrie.

MARIO.

Cela est vrai, et de près vous auriez vu couler des larmes.

SILVIA.

Des larmes? vous ne faisiez pourtant pas le cruel, ce me sembloit?

MARIO.

Il faudroit l'être beaucoup, pour ne pas ressentir la peine d'une personne aussi aimable que Rosalba.

SILVIA.

Je n'ai pourtant rien vu de fort affligeant. Faites-moi donc la confidence entiere; c'est encore une de nos conditions.

MARIO.

La maniere obligeante dont vous avez traité Lélio à la foire, l'a rendue jalouse, voilà tout le mystere. Elle l'aime tendrement, et s'ennuie de gémir sous la tyrannie de Pantalon; ils cherchent les moyens de la faire finir. Elle craint qu'une personne aussi aimable que vous, par un air si prévenant pour lui, ne la traverse, et ne lui enleve le cœur de son amant : elle s'en est ouverte à moi en pleurant, et en implorant mon secours auprès de vous, parce qu'elle me croit votre meilleure amie. Je l'ai consolée, en l'assurant que

une peine extrême, aux loix que vous m'avez imposées. Je n'aurai jamais de jalousie, il est vrai, parce que je crois vous connoître ; mais pour de l'amour et de l'impatience, ah ! Madame, j'en suis dévoré. Rendez-moi plus de justice, ma chere Silvia, et tenez-moi compte de ce que je souffre pour vous obéir ; ou, si vous en doutez, terminons, Madame ; ce ne pourra jamais être assez tôt à mon gré.

SPINETTE.

Madame, vous voilà dans votre tort ; car, en effet, ne seroit-ce pas le plus court, pour vous tirer de toutes ces peines-là, que de vous épouser ?

SILVIA.

Mario, je ne veux point vous dissimuler ce qui se passe dans mon cœur ; ce seroit vous priver du plaisir de connoître combien vous êtes aimé. J'étois jalouse, oui, je l'étois ; jouissez de mon aveu. Mais je reçois votre justification avec une joie que je ne puis exprimer. Je sens des plaisirs que je n'aurois jamais imaginés. Ah ! que je suis contente !

MARIO.

Que ne dois-je point sentir à mon tour ?

SILVIA.

Oui, je reconnois, mieux que jamais, que vous seul pouvez faire mon bonheur. Ah ! ah ! nos mains, sans y penser, se sont rencontrées ; qu'en augurez-vous ?

SPINETTE, *à part.*

Ah ! grace au ciel, nous y voilà, je crois ?

MARIO.

Par tout l'amour que j'ai dans le cœur, et par la justice

justice que vous lui rendez, aurois-je tort d'espérer que bientôt ? . . . .

SILVIA.

Non, Mario, si tu devenois si-tôt mon époux, je perdrois ces plaisirs-là : quelle perte ! Je ne veux point m'en priver; et, pour en jouir long-tems, restons long-tems ce que nous sommes.

SPINETTE.

Et nous voilà aussi reculés qu'auparavant. Oh, *dio!* quel esprit !

MARIO.

Quoi ! vous voudriez, sans pitié, me laisser languir, me laisser périr ?

SILVIA.

Dans une couple d'années, nous parlerons de cela.

SPINETTE, *bas.*

Bon ! voilà déja deux ans de rabattus.

SILVIA.

Changeons de matiere ; et là-dessus je vous impose silence pour une bonne fois.

MARIO.

J'obéis.

SILVIA.

Allez, Mario, allez dire à Rosalba que je vais travailler de tout mon pouvoir à son bonheur. Je suis contente, je veux que tout ce qui aime ici le soit autant que moi, et jusqu'à Arlequin. A propos, Spinette, t'es-tu informée s'il étoit vraiment aimé de Violette ?

SPINETTE.

Oui, Madame, il l'est selon votre goût... Monsieur

Trivelin que voilà vous en rendra bon compte... Mais il vient vous dire qu'on vous attend pour se mettre à table.

SILVIA.

J'avois oublié qu'on soupoit aujourd'hui. Allons-y donc, et soupons de bon cœur.

SPINETTE.

Monsieur Trivelin, je vois venir Violette ; tâchez de modérer un peu ses vivacités.

(Elle sort avec Silvia.)

SCENE IV.

VIOLETTE, TRIVELIN.

TRIVELIN.

VIOLETTE, écoute un mot. Je sais qu'Arlequin a de l'amour pour toi ; dois-tu le traiter comme tu fais, lui qui est un si bon garçon ?

VIOLETTE.

Mais, Monsieur, pourquoi me plante-t-il-là pour la vieille Crispine ? Est-ce qu'on peut souffrir cet affront-là quand on aime du bon du cœur ?

TRIVELIN.

C'est toi qui le quittes la premiere pour aller danser avec le grand Thomas.

VIOLETTE.

Dame ! c'est que là fête du village ne vient qu'une fois par an ; peut-on se passer de danser ce jour-là ?

TRIVELIN.

Mais tu devois le prendre aussi pour danser, lui qui est ton amant.

VIOLETTE.

Il a fait danser toutes les autres, et ne m'a pas prise.

TRIVELIN.

Au moins ne falloit-il pas le battre.

VIOLETTE.

Pourquoi se mêle-t-il de me bailler de la jalousie?

TRIVELIN.

Eh bien! il falloit lui rendre de la jalousie, et non de la bastonnade.

VIOLETTE.

Oh! ça est parmis aux filles.

TRIVELIN.

Pourquoi plutôt qu'aux garçons?

VIOLETTE.

Vrament, quand ils sont mariés, ils prennont bien leu revanche. Il dit que ça fait qu'on s'en aime mieux.

TRIVELIN.

Allons, allons, plus de coups; il t'aimera bien sans cela. Pour un peu de jalousie, encore passe. Adieu.

(*Il sort.*)

SCENE V.

THOMAS, VIOLETTE. ARLEQUIN, *au fond du Théatre.*

VIOLETTE.

OH ! je m'en vais lui en bailler tout son saoul, de la jalousie. Je l'apparçois là-bas, et le grand Thomas itou par bonne chance... Thomas, écoute, écoute, faisons enrager Arlequin, le vlà qui nous guette.

THOMAS.

Oh ! tant que tu voudras ; et pour commencer, laisse-moi te baiser un tantin...

VIOLETTE.

Oh que nanin ! Tuchou ! tu n'es pas gniais. Chante-moi plutôt queuque chanson qui le chagreine...

THOMAS.

Oui-dà, tout-à-l'heure ; je m'en vas te la faire sur-le-champ, écoute :

Ma Violette, ô toi que j'aime
Quatre-vingt fois plus que moi-même,
Et cent fois plus que le bon vin !
Aurois-tu l'injustice extrême
De me préférer Arlequin ?

VIOLETTE *répond en chantant.*

Oh que nanin !

THOMAS.

Quand il te vante la richesse
De sa vieille et laide maîtresse,
Plus effroyable qu'un démon,
Rends-lui, pour marque de tendresse,
Quinze ou vingt bons coups de bâton.

VIOLETTE.

Pour cela, bon!

ARLEQUIN *chante à part, après Violette, en dansant.*

Pour cela, bon!
C'est signe qu'elle m'aime encore.

VIOLETTE.

Thomas, mon ami, mon cœur, tu me charmes; ta voix m'enchante, me ravit. J'aime mieux l'entendre que ni la fauvette, ni le rossignol. Va m'attendre là-bas sous la saussaie. Je vais faire souper nos gens, j'irai t'y retrouver après.

THOMAS.

Jusqu'au revoir; mais dépêche-toi.

(Il sort.)

SCENE VI.

ARLEQUIN, VIOLETTE.

ARLEQUIN.

OIBO, attendez-moi sous l'orme. Il croit bonnement que tu iras le trouver comme tu dis.

VIOLETTE.

Et vrament oui ; je le dis comme je le pense.

ARLEQUIN.

Quoi ! tout de bon ?

VIOLETTE.

Tout de bon.

ARLEQUIN.

Eh ! pourquoi faire ?

VIOLETTE.

Pour l'entendre chanter, pour l'aimer, pour faire ce qui me plaira.

ARLEQUIN.

Comment ! est-ce que tu ne m'aimes plus ?

VIOLETTE.

Non.

ARLEQUIN.

Mais, tu te trompes ; car tu viens de me battre. Demande à la Signora Spinette.

VIOLETTE.

M'est avis que je le sais mieux qu'elle ; je ne t'aime plus assurément.

ARLEQUIN.

Bon ! quel conte ? tu es jalouse, il faut bien que tu m'aimes.

VIOLETTE.

Çamon ! moi, jàlouse ? encore d'une vieille sans dents comme Crispine ? Va, retourne à ta vieille ; je te permets de l'aimer autant que tu voudras.

ARLEQUIN.

Mais, *cara* Violette, si tu n'es plus jalouse, cela commence à m'affliger ; car je t'aime toujours, moi.

VIOLETTE.

Là, là, console-toi ; Crispine te donne de la vaisselle d'argent.

ARLEQUIN.

Je vais la lui jeter à la tête, si tu veux.

VIOLETTE.

Alle est plus belle que moi.

ARLEQUIN.

Je ne le disois que pour te faire enrager, et te rendre jalouse, afin que tu m'aimes davantage.

VIOLETTE.

Ton secret ne vaut pas le diable ; car je n'enrage pas un brin.

ARLEQUIN.

Il est fort bon ; car j'enrage, moi, de tout ce que tu dis-là, et je sens que je t'aime de plus fort en plus fort.

VIOLETTE.

Er moi, je n'en crois rien.

ARLEQUIN.

Eh mais ! demande à la Signora Spinette.

VIOLETTE.

Je me moque de toi, de ta Crispine, de la Signora Spinette, et je n'enrage point ; au contraire, je suis ravie que tu ne m'aimes plus.

ARLEQUIN, *pleurant.*

Mais, en vérité, Violette, je t'aime toujours; crois-moi donc, si tu veux.

VIOLETTE.

Je ne saurois, en conscience.

ARLEQUIN.

Que faut-il donc faire pour que tu croyes ?

VIOLETTE.

Tout ce qu'il te plaira ; mais tiens, tu n'y feras que de l'iâu toute claire.

ARLEQUIN.

Faut-il te dire des injures ?

VIOLETTE.

Dis.

ARLEQUIN.

Vieille laide !

VIOLETTE.

Prrr.

ARLEQUIN.

Vieille coquette ?

VIOLETTE.

Pao !

ARLEQUIN.

Vieille Crispine !

VIOLETTE.

Patata !

ARLEQUIN.

Quoi ! tu ne le crois pas encore ?

VIOLETTE.

Moins que jamais.

ARLEQUIN.

Oh ! venons donc au dernier remede. (*Il lui donne quelques coups de batte.*)

VIOLETTE.

Comment ! malheureux, tu oses me frapper : au meurtre ! on m'assassine !

ARLEQUIN, *d'un ton tendre.*

Cara Violette, tu le croiras donc à la fin ?...

VIOLETTE, *criant encore plus fort.*

Au secours ! au secours !

ARLEQUIN.

Eh mais ! tais-toi donc : il n'est pas besoin que tout le monde sache que je t'aime tant.

VIOLETTE.

Quoi ! traître ! tu oses dire que tu m'aimes, en m'estropiant ?

ARLEQUIN.

Demande à la Signora Spinette. La voilà, par bonheur.

SCENE VII.

ARLEQUIN, VIOLETTE; SILVIA, MARIO, LÉLIO, ROSALBA, PANTALON, SPINETTE, *qui accourent au bruit, la serviette encore sur le bras.*

SILVIA.

D'OU vient donc tant de bruit? Comment, coquin: tu frappes ta maîtresse?

ARLEQUIN.

Oui, Madame, et si elle ne veut pas croire encore que je l'aime: voyez l'obstination.

SILVIA.

Voilà une belle preuve d'amour, vraiment.

ARLEQUIN.

Demandez à la Signora Spinette si on en peut une meilleure; c'est d'elle que je la tiens.

SILVIA.

Tu lui as enseigné cela, Spinette?

SPINETTE.

Il est vrai que tantôt Trivelin lui a conseillé, comme de ma part, de donner de la jalousie à sa maîtresse pour éprouver son amour. Vous me l'aviez ordonné.

SILVIA.

Ah! je viens de l'éprouver moi-même. Eh bien?

SPINETTE.

Eh bien! il lui en a donné jusqu'à se faire battre.

SILVIA.

Quoi ! elle l'a battu, tout de bon ?

ARLEQUIN.

Oui, Madame, et bien battu même, dont je vous remercie.

SPINETTE.

C'est une de vos maximes, et voilà une amante de votre goût.

SILVIA, *se pâmant de rire.*

Ah ! ah ! ah ! la plaisante étourderie ! Sa bêtise me réjouit. Va, ma pauvre Violette, à cause de cela tu l'auras ; je te le donne : je veux qu'il soit ton mari ; je t'aime à présent de tout mon cœur.

SPINETTE, *bas.*

Bon ! voilà une amitié bien fondée.

SILVIA.

Je t'en demande pardon pour lui, c'est ma faute ; il l'a fait en bonne intention.

ARLEQUIN.

Elle n'en croira rien, encore.

VIOLETTE.

J'ai bien affaire de son intention ; j'ai toujours les coups par-devers moi, à bon compte.

SILVIA.

Je t'en dédommagerai.... Spinette, pour faire leur traité de paix, qu'on les régale tous deux tout-à-l'heure splendidement.

ARLEQUIN.

Splendidement, ah ! la belle parole ! allons, allons, *cara* Violette ; cela nous guérira le dos.

SILVIA.

Spinette, dis-moi comment s'est passée entr'eux l'aventure ?

SPINETTE.

Je vous la conterai pendant que vous acheverez de souper. Allez vous remettre à table.

SILVIA.

Signora Rosalba, Signor Pantalon, Signor Lélio, allez toujours devant, je vous suis... (*Ils sortent.*) Restez un moment, Mario.... Et toi aussi, Spinette.

SCENE VIII.

SILVIA, MARIO, SPINETTE.

SILVIA.

Mario, savez-vous que la Baronne est insupportable ? Elle m'a fait placer, par malheur, auprès d'elle à table, et me presse à tout moment de boire du vin pur, moi qui n'ai jamais bu que de l'eau rougie. Elle m'a forcée d'en boire trois demi-verres, sans eau, qui m'échauffent la tête. Je voudrois voir le repas fini.

MARIO.

Madame, il est aisé d'y faire une pause, du moins. Il n'y a qu'à prier Madame la Baronne de faire commencer la cérémonie de son ordre ; cela servira d'intermede au souper.

SILVIA.

SILVIA.

Allez donc l'en prier de ma part, vous me ferez un grand plaisir.

MARIO.

Tout-à-l'heure.

(*Il sort.*)

SCENE IX.

SILVIA, SPINETTE.

SILVIA.

Qu'est-ce que cet ordre-là, Spinette? Je n'ai pas entendu ce que tu m'en as dit tantôt.

SPINETTE.

C'est un ordre Bachique, dans lequel on ne recevra aucun Chevalier que conjointement avec sa Chevaliere. Ils se choisiront l'un et l'autre, et signeront un acte de leur choix, qui restera chez le Gardien des archives.

SILVIA.

Comment l'appellera-t-on, cet ordre?

SPINETTE.

L'ordre du Thyrse. Vous savez que le Thyrse étoit une espece de lance que les hommes et les femmes portoient autrefois dans les fêtes de Bacchus; et ce Thyrse sera entouré de pampres et de myrtes, symbole d'une double alliance.

SILVIA.

Et que feront ensemble ces Chevaliers et leurs Chevalieres?

SPINETTE.

Ils boiront selon les loix de l'ordre. Que voulez-vous donc qu'ils fassent ?

SILVIA.

Oh ! je renonce à l'ordre ; le vin me fait peur.

SPINETTE.

Chacun y boira à sa maniere, ou pur, ou avec autant d'eau qu'il lui plaira ; c'est la premiere loi de l'ordre.

SILVIA.

En ce cas, je veux bien en être. Tu m'as fait ce matin un grand plaisir, en me conseillant de rester ici ; je m'y sens d'une joie extraordinaire. La Baronne et Pantalon à table m'ont donné la plus divertissante comédie que l'on puisse voir. Mario leur a lancé cent traits des plus plaisans.

SILVIA.

N'est-il pas vrai, Madame, qu'il est agréable convive ?

SILVIA.

Comment ! sais-tu que quoiqu'Italien, il boit aussi-bien qu'un François ?

SPINETTE.

Et qu'un Allemand même : il a tenu tête à la Baronne ; c'est tout dire.

SILVIA.

Le vin lui augmente l'esprit, sans nuire à sa raison, et lui donne un vermillon qui le rend beau comme un amour. Il m'a charmée à table ; je crains à la fin de le trop aimer.

SPINETTE.

Si bien donc que s'il vous pressoit à présent de l'épouser....

SILVIA.

Ah ! je serois perdue.

SPINETTE.

Ecoutez, vous lui avez imposé un terme un peu long, et en secret je vous plains quelquefois l'un et l'autre. Mais qu'y faire ? c'est votre faute ; vous l'avez voulu : il n'y a plus de remede....

SILVIA.

Ne pourrois-je pas rapprocher le terme si je voulois ?

SPINETTE.

Non, cela ne dépend plus de vous : je connois le Comte, il voudra observer exactement la loi que vous lui avez prescrite.

SILVIA.

Comme j'ai fait la loi, je puis la défaire, je pense.

SPINETTE.

Il croiroit que vous le feriez pour l'éprouver ; vous n'y gagneriez rien.

SILVIA.

Je n'y gagnerois rien ? oh ! tu te trompes.

SPINETTE.

J'en suis si sûre, que j'y gagerois tout ce que j'ai vaillant.

SILVIA, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! je n'y gagnerois rien : cela seroit plaisant ! Nous verrons cela tantôt par curiosité.

SPINETTE.

Ne vous y obstinez pas, il y auroit de l'injustice.

SILVIA.

Où seroit-elle donc, cette injustice ? N'est-il pas obligé de m'obéir ?

SPINETTE.

Vous l'avez réduit à ne le pouvoir plus faire sur ce chapitre.

SILVIA.

Je prétends qu'il suive le dernier ordre que je lui donne.

SPINETTE.

Ne seroit-ce pas mépriser l'ordre précédent ? Il n'en fera rien.

SILVIA.

Je ne crois pas qu'il voulût me mettre en colere.

SPINETTE.

Vous vous y mettriez sans raison. Tantôt vous voulez une chose, tantôt vous ne la voulez plus.

SILVIA.

Je veux qu'il la veuille, quand je la veux.

SPINETTE.

Ne vous échauffez pas inutilement.

SILVIA.

Inutilement ! nous l'allons éprouver tout-à-l'heure.

SPINETTE.

Tenez, il vient déja exécuter ce que vous lui avez ordonné en dernier lieu. Je vois la cérémonie de l'ordre qui commence. Allons nous mettre en rang comme les autres.

SCENE X. et derniere.

TOUS LES ACTEURS.

(*Trivelin, Héraut et Greffier de l'Ordre, et Maître des cérémonies dans la fête, s'avance à la tête d'une Troupe de Chevalieres et de Chevaliers qui le suivent deux à deux, couronnés de myrtes et de pampres, et le Thyrse en main. Il les fait ranger des deux côtés du Théatre; et prononce ensuite, à haute voix, la proclamation suivante.*)

TRIVELIN.

DE par très-haute, très-joyeuse, et très-buvante Dame, Madame la Baronne de Migabelle, fondatrice de l'ordre du Thyrse: Il est enjoint à quiconque y aspire, de venir faire la déclaration de son choix, et d'en signer l'acte par-devant moi, Grégoire Trivelin, Greffier et Gardien des archives de l'ordre. Le bureau en sera ouvert entre la poire et le fromage, et se tient au bout de la table où je vais me rendre.

LA BARONNE.

Pantalon, je te choisis pour mon Chevalier, allons signer les premiers... Messieurs et Dames, suivez notre exemple; et qu'un Aspirant et une Aspirante, pendant que nous signerons, chantent les avantages de l'ordre.

L'ASPIRANT ET L'ASPIRANTE, *ensemble.*

Pour n'avoir que des jours charmans,
Aimez, buveurs; buvez, amans.

L'ASPIRANT.

Le vin soutient l'amour, et ranime ses flammes :
Sans Bacchus il tombe en langueur.

L'ASPIRANTE.

Bacchus seul remplit mal tous les besoins d'un cœur :
Qu'avec l'amour il regne dans nos ames.

ENSEMBLE.

Pour n'avoir que des jours charmans,
Aimez, buveurs ; buvez, amans.

L'ASPIRANT.

Quand on boit avec sa maîtresse,
Un double plaisir intéresse,
A table, on la croit un ami.
L'illusion augmente la tendresse,
Par l'amitié l'amour est affermi ;
Le moyen de boire à demi,
Quand on boit avec sa maîtresre.

ENSEMBLE.

Pour n'avoir que des jours charmans,
Aimez, buveurs ; buvez, amans.

(*Les Chevaliers et les Chevalieres, après avoir signé, reviennent à leurs places.*)

SILVIA.

Eh bien ! Mario, vous voilà déja mon Chevalier ? Il me prend envie de vous faire tout d'un tems mon époux.

PANTALON.

Oïbo, faire son époux d'une fille !

MARIO.

Ma Chevaliere, nous parlerons de cela dans deux ans d'ici ; souvenez-vous de tantôt.

SILVIA.

Mais si je change d'avis à présent ?

MARIO.

Je ne donne point dans ce panneau-là.

SILVIA.

Quoi ! vous feriez le cruel ?

MARIO.

Vivons amans, et rien de plus.

SILVIA.

Hélas ! Mario, un peu d'hymen !

MARIO.

Je suis perdu si je vous presse, m'avez-vous dit : vous voulez m'éprouver ; mais j'ai un moyen tout prêt pour éluder votre finesse.

SILVIA.

Ah ! voyons ce moyen.

MARIO.

Je n'ai qu'à dire que je suis le Mario que votre tante vous vouloit donner à Venise.

SILVIA.

Ah ! le plaisant moyen ! Plût au Ciel que vous le fussiez ! Ce ne seroit plus ma tante qui vous donneroit à moi ; ce seroit moi-même qui vous aurois choisi de mon propre mouvement, et à trois cents lieues d'elle.

PANTALON.

Comment donc ! est-ce tout de bon ? Elle est imbriaque, je crois.

LA BARONNE.

Silence ! mon Chevalier.

MARIO.

Je vous ferai changer de sentiment, vous dis-je.

SILVIA.

Prouvez-moi ce que vous dites, et je vous défie de m'en faire changer.

SPINETTE.

Madame, ne le pressez pas; il le prouveroit peut-être.

SILVIA.

Qu'il fasse donc, et je jure de l'épouser ce soir même.

PANTALON.

Eh mais! je ne comprends rien à cela; la tête lui a tourné.

LA BARONNE.

Te tairas-tu, Chevalier braillard?

MARIO.

Oui, oui, je vous le prouverai; mais à condition que je ne serai de deux ans votre époux.

SILVIA.

Point de conditions, vous m'impatientez; venons au fait.

MARIO.

Ah! vous le voulez absolument? Tenez, voilà déja votre portrait que votre tante m'envoya de Venise à Paris, et que Spinette vous dise le reste.

SPINETTE.

Moi, Monsieur? Madame m'a défendu de lui parler jamais de vous.

SILVIA.

Spinette, je n'entends pas raillerie.

SPINETTE.

Puisque vous m'y forcez, eh bien ! oui, Madame, c'est lui-même. Mais le voilà reconnu ; au lieu de deux ans, il en va demander quatre, par sa chienne de délicatesse.

SILVIA, *d'un air tendre.*

C'est vous, Mario ? allez, ne craignez rien ; il n'y a qu'un parfait amour qui ait pu vous inspirer tant d'adresse. Il est tems de le récompenser, et je m'y porte de toute mon ame.

MARIO.

Et moi, je me croirois indigne d'un si tendre mouvement, si j'en abusois.

SILVIA.

Ah ! c'en est trop. Soyez mon époux tout-à-l'heure, ou ne me voyez jamais.

SPINETTE.

Oh ! il est attrapé ! Il ne peut plus reculer ; car Madame la Baronne vient de vous faire signer tous deux votre contrat de mariage.

SILVIA.

Quoi ! l'acte du choix pour entrer dans l'ordre étoit ?...

SPINETTE.

Etoit un vrai contrat, vous dis-je ; ne savez-vous pas que M. Trivelin est son Tabellion ?

SILVIA.

Ah ! ma chere parente, venez que je vous embrasse ! Il me mettoit au désespoir, ce petit capricieux-là.

PANTALON, *en colere.*

Comment donc ! ne serois-je point aussi marié, moi ?

LA BARONNE.

Oui, Pantâlon, et avec moi-même. Te voilà, Baron, Baron. Je l'ai bien voulu, je l'ai bien voulu.

PANTALON.

Et ma niece a épousé mon valet de chambre, un laquais revêtu ?

LA BARONNE.

Non, Baron; mais un Capitaine plein de valeur et de mérite, et de plus, mon parent.

PANTALON, *sortant tout en colere.*

Maledetto sia l'ordine e chi la fatto !

LA BARONNE.

Allons, Mesdames, réjouissons-nous; nous avons chacune un mari : cela est bon après souper. Chantons les loix de l'ordre.

(*Les Chevaliers et les Chevalieres chantent tour-à-tour les couplets suivans.*)

LOIX DE L'ORDRE.

UN CHEVALIER.

Dans l'histoire des Amours,
On ne cite que leur mere;
On n'a su que de nos jours
Que Bacchus étoit leur pere.

Amours, rentrez dans vos droits;
Vivent nos nouvelles loix.

LE CHŒUR.

Vivent nos nouvelles loix.

UNE CHEVALIERE.

De son breuvage charmant
Doit-on priver une belle?
S'il est fait pour son amant,
Il ne l'est pas moins pour elle;
Le tort en est aux Gaulois:
Vivent nos nouvelles loix.

LE CHŒUR.

Vivent, &c.

UN CHEVALIER.

Sommes-nous des Musulmans,
Pour en faire la défense?
Sommes-nous des Allemands,
Pour en boire à toute outrance?
Buvons en libres François:
Vivent nos nouvelles loix.

LE CHŒUR.

Vivent, &c.

UNE CHEVALIERE.

Ici pleine liberté,
Point de séveres grimaces;
Santé, joie et volupté,

Que ce soient là nos trois Graces.
Peut-on faire un meilleur choix ?
Vivent nos nouvelles loix.

LE CHŒUR.

Vivent, &c.

UN CHEVALIER.

Que ce soit pour vaincre mieux
Qu'un amant s'excite à boire ;
Le vin rend audacieux,
Et prépare la victoire.
Qu'Amour lui devra d'exploits !
Vivent nos nouvelles loix.

LE CHŒUR.

Vivent, &c.

UNE CHEVALIERE.

Pour rendre un amant plus sûr
D'une ardeur vive et fidelle,
Que sa belle boive pur ;
L'eau refroidiroit son zele.
Pour former des nœuds étroits,
Vivent nos nouvelles loix.

LE CHŒUR.

Vivent, &c.

UN CHEVALIER.

A table il n'est plus de rang :
Droits du sang, chimeres vaines !

Ce vin fait le même sang
Qui va coüler dans nos veines;
Tous buveurs ici sont Rois,
Vivent nos nouvelles loix.

LE CHŒUR.

Vivent, &c.

UNE CHEVALIERE.

Plus de liqueur de Lignon,
D'insipide limonade.
Vive le vieux Bourguignon,
Et son jeune camarade.
Triomphez gai Champenois,
Vivent nos nouvelles loix.

LE CHŒUR.

Vivent, &c.

UN CHEVALIER.

Un censeur mal-à-propos
Met les mots à la coupelle;
Que tous les mots soient bons mots,
Quand ils font rire une belle.
Loin d'ici beaux esprits froids,
Vivent nos nouvelles loix.

LE CHŒUR.

Vivent, &c.

UN AUTRE CHEVALIER.

Quand quelques contes gaillards
A table voudront paroître,

Qu'ils attendent les brouillards
Qu'au dessert on y voit naître ;
Ils sont bons là quelquefois,
Vivent nos nouvelles loix.

LE CHŒUR.

Vivent nos nouvelles loix.

(*Les Chevaliers et les Chevalieres dansent.*)

FIN.

LES AMANS IGNORANS,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES, EN PROSE;

PAR AUTREAU;

Représentée, pour la premiere fois, par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le 14 Avril 1720.

PERSONNAGES.

PANTALON, noble Vénitien.

MARIO, Fils de Pantalon, Amant de Flaminia,

LÉLIO, Ami de Pantalon, Pere de Flaminia.

FATIME, Amante de Mario.

FLAMINIA, Fille de Lélio.

BERTOLDO, Jardinier et Concierge de la maison des champs de Pantalon.

ARGENTINE, seconde Femme de Bertoldo.

NINA, Fille aînée de Bertoldo, Amante d'Arlequin.

GIANETTA, Fille cadette de Bertoldo.

ARLEQUIN, Chevrier dans le village, Fils de Braccolino, Laboureur, qui ne paroît pas.

VIOLETTE, Femme de Trivelin, Barbier du village.

TRIVELIN, Mari de Violette.

BALORDINO, Nourricier de Flaminia, Tabellion d'un village prochain.

BARBANERA, Corsaire Turc.

TROUPE DE VENDANGEURS ET DE VENDANGEUSES.

TROUPE DE SOLDATS TURCS.

UN TRAITEUR ET SES GENS, GARÇONS D'OFFICE, DE CUISINE, SERVANTES ET MARMITONS.

La Scene est dans la Maison de Campagne de Pantalon, près de Ravenne.

SUJET
DES AMANS IGNORANS.

LÉLIO, s'étant marié à l'insu de son pere, et ayant été obligé de faire un voyage de mer, a laissé sa femme à Ravenne, et la jeune Flaminia, unique fruit de cet hymen clandestin, entre les mains de Balordino, Tabellion d'un Village voisin, et mari de la nourrice de cet enfant. Lélio a été pris par des Corsaires, conduit à Constantinople, et enfermé au Château des sept Tours. Flaminia a été enlevée aussi, peu après, par le Forban Barbanéra, qui l'a fait élever à Alger, sous le nom de Fatime. Au bout de quelque tems, il la menoit au Sérail du Grand-Seigneur, lorsque, rencontré par le Capitaine Mario qui l'a combattu et vaincu, il s'est vu forcé de lui céder, entre autre butin, cette Fatime, dont Mario est devenu amoureux, de laquelle il s'est fait aimer, et qu'il a su cacher

d'abord aux regards de Pantalon, son pere, noble Vénitien. Cependant, Pantalon a découvert l'intrigue et transféré Fatime à sa maison de campagne, près de Ravenne, chargeant son Jardinier Bertoldo de la vêtir en paysanne, afin que si Mario la retrouvoit, il ne pût la reconnoître. Mario n'a pas tardé à tout apprendre, et il a mis dans ses intérêts Trivelin, Chirurgien du Village où est Fatime. Trivelin emploie pour faire parvenir une Lettre à Fatime, le Chevrier Arlequin, jeune paysan, fort simple, fils du Laboureur Braccolino, et qui aime, sans s'en douter, Nina, fille aînée de Bertoldo, laquelle est aussi simple qu'Arlequin, et partage avec lui les mêmes sentimens, avec la *même* ignorance. Ils ne se croyent point amoureux l'un de l'autre; ils se croyent malades, de la même maladie, et demandent à tout le monde un remede propre à les guérir. Tout le monde leur conseille de se marier, jusques à la petite Gianetta, jeune sœur de Nina, et beaucoup plus maligne qu'elle; mais ils n'en veulent rien faire, parce qu'ils voyent des exemples de mariages malheureux, sur-tout ceux de Bertoldo

et de Trivelin : Bertoldo ayant épousé, en secondes noces, la jeune Argentine, qui se laisse courtiser par Trivelin; ce qui cause autant de jalousie à Violette, sa femme, qu'au vieux Bertoldo, et ce qui excite de fréquentes querelles dans ces deux ménages. Fatime, qui ne se connoît point, ne se croit pas digne de l'alliance de Mario : elle veut étouffer leur amour mutuel; et, pour s'ôter tout espoir à l'un et à l'autre, elle forme le projet d'épouser Arlequin, dont la douceur et la simplicité lui conviennent. Elle essaie de le détacher de Nina; mais elle n'y peut réussir. D'un autre côté le vieux Balordino, devenu veuf, offre sa main à Nina, qui le refuse aussi constamment. Mais Lélio, échappé de sa prison, vient chercher son épouse et sa fille. Il apprend que la premiere n'est plus, et il reconnoît l'autre dans Fatime, qui se retrouve être un parti d'autant plus sortable pour Mario, que Pantalon et Lélio sont amis depuis long-tems. On détermine, enfin, Arlequin et Nina à s'unir. Les Corsaires Turcs font une nouvelle descente sur ces côtes : ils

sont vigoureusement repoussés ; ce qui forme un Divertissement, qui a été précédé d'un de Vendangeurs, et auquel succede celui des noces des quatre amans.

JUGEMENS ET ANECDOTES
SUR
LES AMANS IGNORANS.

L'Histoire du Théatre Italien, tome premier, page 432, nous apprend que cette Piece « eut le plus grand succès et le mieux mérité ; qu'elle fut jouée seize fois de suite, et reprise plus de vingt, dans le courant de l'année. »

La Musique des Divertissemens est aussi de Mouret.

« La Comédie des *Amans Ignorans* est une des plus jolies Pieces de l'Auteur, dit Pesselier, dans la Préface qu'il a mise au-devant de son édition des Œuvres d'Autreau. Les caracteres d'Arlequin et de Nina, sa maîtresse, sont d'un naturel admirable, et si bien peints d'après le Roman de *Daphnis et Chloé*, qui en a donné l'idée, qu'il seroit peut-être à souhaiter, dans plusieurs endroits, que l'Auteur eût manqué la

ressemblance. Les Divertissemens dont cette Piece est ornée, n'ont pas moins d'agrémens que ceux des autres Pieces d'Autreau ; mais celle-ci est si bonne par elle-même, qu'elle auroit pu se passer de tout autre ornement. »

Voici comment s'exprime à l'occasion de cette Piece, l'Auteur du Dictionnaire Dramatique, tome premier, page 44.

« Figurez-vous le Roman de *Daphnis et Chloé* mis en action, avec tous les agrémens du Dialogue, et vous aurez une idée de la Comédie des *Amans Ignorans*. On a reproché à l'Auteur du Drame d'avoir trop imité l'Auteur du Roman. On auroit voulu qu'Arlequin ressemblât moins à Daphnis, et Nina à Chloé. Mais si cette conformité ôte au Poëte le mérite de l'invention, elle donne aux deux principaux rôles toutes les graces du plus charmant naturel. »

« La naïveté du jeu du petit Arlequin, fils aîné de Thomassin, et âgé d'environ sept ans, avec la délicatesse de la Demoiselle Silvia, dans le rôle de Nina, contribuerent encore au succès mérité de cette Comédie. » Dictionnaire des Théatres, par Léris, pages 19 et 20.

LES AMANS IGNORANS,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

TRIVELIN, *seul.*

IL s'agit donc de rendre cette Lettre à une nouvelle habitante de ce village, que je vois assez souvent le matin prendre le frais sous ces arbres. Mais je commence à m'ennuyer. Il y a long-tems que je rode ici autour sans la voir : je ne sais pourquoi ; car, à la campagne en Italie, les femmes ont la clef des champs. Ce n'est pas comme dans les villes, où elles sont enfermées à la serrure et au cadenat. Il est vrai pourtant que celle-ci est sous la garde d'un vieux paysan, qui a encore une femme jeune et jolie à garder pour son propre compte : cela le rend jaloux et demi ; mais par bonheur il est aujourd'hui dans l'embarras des ven-

danges, et sa femme est d'intelligence avec moi. J'espere que je viendrai à bout de mon entreprise... Ah! voici venir justement notre Argus. *Maladetta sia la bestia!*

SCENE II.

BERTOLDO, TRIVELIN.

TRIVELIN.

Très-humble serviteur au Seigneur Bertoldo, très-digne jardinier et concierge du Seigneur Pantalon, et le cerveau, sans contredit, le plus solide qui soit dans le territoire de Ravenne.

BERTOLDO.

Ah! vous êtes trop courtois, *Bondi al Signor* Trivelin, l'unique médecin, et le plus habile qui soit dans le village.

TRIVELIN.

L'unique et le plus habile; on ne peut pas mieux conclure. Comment va votre santé?

BERTOLDO.

Eh! ne savez-vous pas cela mieux que moi? Tenez, voyez.

TRIVELIN.

Voilà un *sistole-diastole* qui fait fort bien son devoir. Et *la Signora Argentina*, sa femme, comment se porte-t-elle?

BERTOLDO.

Fort bien, fort bien. Ne vous mettez point tant en peine de *la sistola di mia Moglie.*

TRIVELIN.

Signor Bertoldo, vous ressemblez à ma femme; vous êtes de complexion un peu jalouse.

BERTOLDO.

Votre femme n'a peut-être pas tort.

TRIVELIN.

Dites-moi du moins des nouvelles de la santé de Nina, votre fille aînée, qui est si jolie?

BERTOLDO.

Elle se porte à merveille.

TRIVELIN.

Son esprit ne commence-t-il point à s'éveiller un peu?

BERTOLDO.

L'esprit d'une fille ne s'éveille toujours que trop.

TRIVELIN.

A propos, on m'a dit que *la Signora Fatima* étoit indisposée.

BERTOLDO.

Qui est *la Signora Fatima!*

TRIVELIN.

Eh! là, cette fille moitié Italienne et moitié Turque, que l'on vous a envoyée de Venise, depuis quelque tems.

BERTOLDO.

Qui vous a dit cela?

TRIVELIN.

Vous-même. Ne vous souvenez-vous pas que l'autre jour, en buvant, vous me contâtes son histoire?

BERTOLDO.

Moi?

TRIVELIN.

Vous-même. A telles enseignes, que vous me dîtes qu'elle avoit été enlevée sur nos côtes à l'âge de cinq ans, par le corsaire Barbanera, qui trouva dès-lors que sa beauté promettoit beaucoup; que ce corsaire l'avoit fait élever à Alger, auprès d'une esclave Françoise, enlevée comme elle, dont il avoit fait sa femme favorite; que l'Italienne, devenue grande, il l'envoyoit à Constantinople, par présent, au Grand-Seigneur; que le capitaine Mario, fils de Pantalon, s'étant emparé du vaisseau qui la portoit, en étoit devenu éperdument amoureux; qu'il l'avoit fait conduire à Venise, en secret, et la cachoit à son pere, dans le dessein de l'épouser.

BERTOLDO.

Moi, je vous ai dit cela? je ne m'en souviens point.

TRIVELIN.

Voilà comme souvent on oublie ce qui est échappé entre deux tréteaux.

BERTOLDO.

Mais comment vous l'aurois-je dit? je n'en sais pas tant moi-même.

TRIVELIN.

Eh! ne savez-vous pas ce que dit le grand Hippocrate,

que lé vin fait dire ce que l'on sait et ce que l'on ne sait pas ?

BERTOLDO.

Cela est merveilleux !

TRIVELIN.

Vous savez bien du moins que le Seigneur Pantalon a découvert le mystere ; et qu'ayant fait enlever, en secret, la fille, il vous l'a envoyée pour la faire travailler au jardin, et lui faire bien rissoler le teint au soleil, afin d'en dégoûter son fils, en cas qu'il la retrouve.

BERTOLDO.

Pour cela, je ne l'ai dit qu'à ma femme, et c'est d'elle que vous le savez. *Corpo del diavolo !* je lui romprai les bras, si je la vois jamais vous parler.

TRIVELIN.

Doucement, Seigneur Bertoldo, point de jalousie. Je n'ai point vu votre femme depuis la derniere fois que je l'ai saignée. Mais puisque cette matiere vous déplaît, parlons d'autre chose. Comment va la vendange ?

BERTOLDO.

Oh ! je n'ai pas le tems de jaser. J'attends aujourd'hui le Seigneur Pantalon, et je vais chercher des tonneaux dont j'ai besoin.

(*Il sort.*)

SCENE III.

FATIME, TRIVELIN.

TRIVELIN, *à part.*

BON ! pendant qu'il est embarrassé, je pourrai trouver quelque moment favorable pour servir le Seigneur Mario, et pour voir Argentine... Ah ! voici justement notre demi-Sultane.

FATIME, *à part.*

Je suis partie d'Alger pour devenir Sultane à Constantinople, et me voilà paysane dans un village d'Italie; mais aussi j'en suis partie pour devenir esclave à jamais, et me voilà libre pour toujours. Fortune, je t'en rends graces ; laisse-moi ma liberté, c'est tout ce que je demande.

TRIVELIN.

Salamalec à la bellissima Sultana la Signora Fatima.

FATIME.

Ti mi chiamar Sultana ! ti sabir mio nome ! chi star ti !

TRIVELIN.

Madame, on me nomme Trivelin. Je suis un barbier gascon, transplanté dans un village d'Italie ; et m'y voilà de plus devenu médecin , chirurgien et apothicaire, pour vous rendre mes très-humbles services.

FATIME.

Che voler di mi !

TRIVELIN.

Comme ma profession m'engage à soulager les infirmités humaines, je cherche du secours pour un malade à l'agonie, qui est chez moi ; je ne puis lui en trouver qu'auprès de vous : ce papier vous instruira de sa maladie.

FATIME, *après avoir lu le billet.*

Quoi ! le Seigneur Mario est ici ? et depuis quand ?

TRIVELIN.

D'hier au soir.

FATIME.

Par qui a-t-il pu savoir que j'y étois ?

TRIVELIN.

Par moi, Mademoiselle, qui ai appris vos aventures par la femme de Bertoldo, ma bonne amie ; et nous avons elle et moi tout le zele possible à vous servir.

FATIME.

Vous avez cru tous deux m'obliger, je vous en remercie ; mais vous avez fait tout le contraire.

TRIVELIN.

Quoi ! Mademoiselle, vous haïriez un cavalier du mérite de Mario, et à qui vous avez tant d'obligation ?

FATIME.

Tu me parois homme d'esprit, et attaché à mes intérêts ; je veux bien t'ouvrir mon cœur, et te marquer de la confiance, pour mériter déja par-là que tu emploies ton adresse à me défaire de lui.

TRIVELIN.

Vous pouvez, Mademoiselle, me compter tout à vous.

FATIME.

Non, je ne suis pas assez ingrate pour haïr Mario. Il m'a tirée d'esclavage; il a même eu la générosité de ne me point ôter les pierreries dont on m'avoit ornée pour plaire au Grand-Seigneur. Il est riche et de qualité; il m'aime et veut m'épouser, moi qui n'étois qu'une esclave, et qui ne suis peut-être que la fille d'un paysan. Qu'arriveroit-il de cela? Qu'au lieu d'être esclave à Constantinople, je le serois à Venise. Quinze ans passés dans l'esclavage m'ont rendu la liberté si chere, que j'y sacrifierai tout, et même jusqu'à l'amour; car, je ne le nie point, j'aime Mario, et s'il n'étoit qu'un paysan, je l'adorerois. Mais je sais la contrainte où l'on tient les femmes à Venise. Ce pays-ci me plaît: tout y respire la joie et la liberté. J'ai de quoi mettre un paysan à son aise en vendant mes bijoux; et je suis persuadée que pour être heureuse, je ne dois me marier qu'en bonne et franche paysannerie.

TRIVELIN.

Ce que vous dites, Mademoiselle, est de fort bon sens; mais il me semble qu'un amour aussi généreux que celui de Mario, mérite plus de pitié.

FATIME.

Le mien est-il moins généreux? Si Mario m'offre sa fortune, n'est-ce pas lui en rendre autant que de la refuser de lui, pour ne pas déranger la sienne en le brouillant avec son pere, et pour lui épargner le repentir d'avoir épousé une esclave, une paysanne? Que sais-je, moi, qui je suis?

TRIVELIN.

Qui que vous soyiez, Mademoiselle, croyez-moi, vous n'êtes point née pour un paysan; il vous faut un époux qui ait plus de délicatesse.

FATIME.

Je m'étourdis là-dessus encore en sa faveur. D'ailleurs, j'ai été élevée dans un pays où l'on se passe à merveille de délicatesse, de galanterie, de beaux sentimens, et de tous les colifichets de l'amour : on ne s'y arrête point à la superficie.

TRIVELIN.

Eh ! quel est l'amour que l'on connoît en Turquie et dans tout le Levant ?

FATIME.

Le même qu'en ce pays-ci. Oui, si l'on y prenoit garde de près, il se trouveroit qu'en tout pays on aime à la Turque, c'est-à-dire, pour l'amour de soi seulement. Dans notre Europe on a trouvé l'art de le dissimuler, et de faire croire à une belle, par de jolis mots, par une soumission apparente, par une attention continuelle à la flatter, qu'on n'a pour but que de la rendre heureuse ; mais je ne donne point dans ces panneaux-là.

TRIVELIN.

Quel plaisir espérez-vous avec un mari sans esprit ?

FATIME.

En prendre un qui en ait trop, c'est se mettre au jeu avec un joueur plus habile que soi ; on en est toujours la dupe. Je veux donc en choisir un à ma fantaisie, qui soit mon égal, à qui je n'aie point trop

d'obligation, de crainte qu'il ne se croie en droit de négliger ses devoirs; en un mot, avec qui on puisse être sage.

TRIVELIN.

Il n'y a rien à dire à cela; chacun a son goût, et je trouve le vôtre excellent.

FATIME.

Trivelin, vive un amant qui ait de l'esprit, et un mari qui n'en ait gueres!

TRIVELIN.

On ne peut mieux entendre ses intérêts! *Mais* que deviendra le pauvre Mario? vous l'allez mettre au désespoir.

FATIME.

Non, je flatterai sa passion autant que je pourrai; mais, si tu cherches son avantage et le mien, tu l'as fait venir ici, trouve les moyens de le renvoyer.

TRIVELIN.

Faites-lui du moins un mot de réponse.

FATIME.

Tout-à-l'heure. Mais il est bon qu'on ne te voie point ici trop souvent; car je sais d'Argentine que son mari est jaloux de toi.

TRIVELIN.

Cela est vrai, et Violette ma femme est aussi très-jalouse, et un peu diablesse; elle m'observe par-tout. Je veux me servir d'Arlequin qui vous connoît, pour porter vos Lettres. Il peut approcher de vous, sans conséquence. Je vais le chercher, et vous le trouverez ici.

FATIME.

FATIME.

Et moi, je vais écrire ma Lettre.

(*Elle sort.*)

SCENE IV.

TRIVELIN, *seul.*

EXAMINONS un peu nos intérêts. Si Mario épouse Fatime, il l'emmenera pour toujours à Venise; et si Pantalon découvre que j'ai servi son fils dans cette affaire, c'est un homme riche et vindicatif. Fi! cela ne vaut rien. Si, au contraire, elle épousoit ici quelque paysan, voilà une pratique de plus pour moi dans le village. Une poulette égrillarde et capricieuse, qui cherche un mari bête: que sait-on si l'on n'en pourroit point croquer pied ou aile? Oui, un paysan est mieux son fait et le mien... Allons chercher Arlequin de ce pas... Ah! le voilà!

SCENE V.

ARLEQUIN *arrive en rêvant*, TRIVELIN.

TRIVELIN.

SI Arlequin vouloit me rendre un service, je n'en serois pas ingrat... Mot! Si Arlequin vouloit m'apporter au logis une Lettre que va lui donner *la Signora Fatima*.

je lui donnerois quelque chose de bon... (*A part.*) Il est sourd ; mais je vais, je crois, l'en guérir. (*haut.*) Je lui donnerois un beau ruban, pour en faire présent à Nina, sa bonne amie.

ARLEQUIN.

Che cosa si dice di Nina ! dove Nina, dove !

TRIVELIN.

Ah ! ah ! le nom de Nina te réveille. Tu l'attends ici, je gage ?

ARLEQUIN.

Signor si.

TRIVELIN.

Or çà, *la Signora Fatima* va venir ici te donner une Lettre que tu m'apporteras ; et je te donnerai de quoi faire demain à la Foire un joli présent à Nina : m'entends-tu ?

ARLEQUIN.

A Nina ?

TRIVELIN.

Oui.

ARLEQUIN.

Un présent ?

TRIVELIN.

Oui, un présent qui la rendra encore plus belle.

ARLEQUIN.

La Signora Fatima me donnera le présent ?

TRIVELIN.

Non, elle te donnera une Lettre que tu m'apporteras ; et je te donnerai le présent, moi, que tu donneras à Nina.

ARLEQUIN.

Oui, je donnerai la Lettre à Nina.

TRIVELIN.

Eh non! je vois bien que tu n'entends que Nina dans tout ceci. Demeure ici seulement; *la Signora Fatima* y va venir, qui t'expliquera le reste.

ARLEQUIN.

Oui, j'attendrai ici Nina; car elle m'a promis d'y venir.

TRIVELIN.

Adieu : reste-là ; cela suffit. (*Il sort.*)

SCENE VI.

ARLEQUIN *seul.*

O NINA, Nina *mia cara*, tu ne viens point, et je t'attends! Où es-tu ? que fais-tu ? Dépêche-toi donc de venir, car je m'ennuie; et il n'y a rien qui cause plus d'ennui que de s'ennuyer. Comment ferai-je pour m'amuser en l'attendant ? Cherchons quelque chose qui m'occupe : fouillons nos poches. (*Il en tire une rape et du tabac.*) Ah! bon; voici avec quoi nos Dames s'amusent à présent, comme nos meres faisoient avec des quenouilles... Mais le tabac n'y fait rien; je m'ennuie toujours. Ne trouverai-je point quelqu'autre secret de tuer le tems ? (*Il tire un bilboquet, et en joue.*) Voici qui vaudra peut-être mieux : mais non, cela n'est bon qu'à amuser des petits Maîtres, encore à la fin s'en sont-ils

lassés. N'y a-t-il point ici quelqu'un qui voulût jouer avec moi une partie de biribi? Non, personne ne répond. Nina, viens donc. Eh! non, je me trompe, elle ne viendra point. Ah! malheureux que je suis, je meurs d'impatience. Je suis mort. Me voilà enterré.

(Il se couche, et fait le mort.)

SCENE VII.

NINA, ARLEQUIN.

NINA.

ARLEQUINO mio!

ARLEQUIN.

J'entends une voix qui me ressuscite. *O Nina mia cara, eccoti!*

NINA.

Oui, me voilà, me voilà; tiens, me vois-tu?

ARLEQUIN.

Oui, je te vois, et je crains encore de me tromper. Es-tu Nina, assurément?

NINA.

Il me semble que oui.

ARLEQUIN.

Je crois que tu as raison. Viens donc que je t'embrasse, que je te mange, que je t'avale, que je t'engloutisse!

NINA.

Bellement donc; point de folies. Je sommes dans le village au moins; je ne sommes pas aux champs.

ARLEQUIN.

Dans le village? Eh! qu'importe?

NINA.

Si fait, vrament, ça importe; glia ici tout plein de contrôleux.

ARLEQUIN.

Mais quand je rions ensemble par bonne amiquié, gnia rien à contrôler; ça ne fait mal à personne.

SCENE VIII.

ARLEQUIN, NINA, FATIME *à part, qui les écoute.*

NINA.

C'EST ce qu'il me semble itou; et si pourtant on ne trouve pas bon que les filles batifollent avec les garçons, à cause qu'on dit que l'honneur ne veut pas le permettre.

FATIME, *à part.*

Voici une conversation qui doit être curieuse; écoutons.

ARLEQUIN.

L'honneur! l'honneur! l'honneur est une bête; car, puisque j'ai de l'amiquié pour toi, la raison veut que tu

en aies pour moi, et la raison est plus raisonnable que l'honneur.

NINA.

Assurément.

ARLEQUIN.

Je n'entends parler que de st'honneur: qui est-il donc, l'honneur? apprends-le moi?

NINA.

Eh! mais je te le demande à toi-même.

ARLEQUIN.

Mais tu as plus d'esprit que moi, car tu sais lire, et je ne le sais pas, moi; c'est à toi à me dire qui est l'honneur.

NINA.

Je n'en sais pourtant rien. Mon pere vient parfois me sarmonner sur st'honneur. Il ne fait que me dire que je le garde, que je le garde, et il ne me dit point ce que c'est. Le moyen de le garder?

ARLEQUIN.

Ton pere a tort. Mais, par curiosité, raisonnons un peu là-dessus. Il me souvient que ma grand'mere me disoit que l'honneur étoit une chose plus précieuse que l'or, les diamans, les passemens de soie : si cela est, ce n'est donc pas affaire à nous autres paysans d'avoir de l'honneur; il y auroit trop de vanité.

NINA.

Oh! je nous passerons bien de ste braverie-là.

ARLEQUIN.

Et toi, qu'est-ce que tu sais de l'honneur?

NINA.

Tout ce que j'en sais, c'est qu'il faut que ce soit quelque chose de bien sémillant; car ma mere me disoit que quand elle étoit fille, son honneur lui faisoit plus de peine à garder que ses moutons. Oh! je n'ai pas tant d'esprit que ma mere, je le perdrois.

ARLEQUIN.

Je crois bien, et moi aussi peut-être; c'est pourquoi ne nous embarrassons point de cela. Mais, *cara Nina*, laisse-moi prendre seulement un petit baiser sur le petit bout de tes doigts.

NINA.

Dépêche-toi donc.

ARLEQUIN, *mettant sa main sur sa poitrine.*

Toc, toc, toc... Ouais! glia là queuque chose que je n'entends pas. Quand ta main me donne un soufflet ou un coup de poing, je n'en sens rien, ça ne me fait point de mal; et quand je la baise, ça me donne la fievre.

NINA.

La fievre?

ARLEQUIN.

Oui, je sens une certaine chaleur, un feu qui se promene dans ma poitrine; puis j'ai des envies comme un malade: quand je baise ta main droite, j'ai envie de baiser l'autre. Et puis il me prend encore je ne sais combien d'envies.

NINA.

Eh bien! tiens, queusi queumi. Quand tu me prends la main, je sens itou que ça me fait trimousser le cœur, et

pis m'est avis que tout le corps me fourmille : tant y a que ça me rend toute je ne sais comment.

ARLEQUIN.

Ste maladie-là est bouffonne.

NINA.

Oui, elle est drôle ; mais je crois que c'est toi qui me l'as donnée ; car je ne sens point cela avec les autres : gnia qu'avec toi que ça me prend.

ARLEQUIN.

Mais, *cara* Nina, je te demande pardon, *elle* vient de toi ; car quand je touche seulement ton fichu, aussi-tôt, toc, toc, toc....

NINA.

Est-il possible ? Eh bien ! malgré ça je ne laisse pas d'être bien-aise quand je te vois.

ARLEQUIN.

Et moi, j'aime mieux te voir qu'un plat de macarons.

NINA.

A cause de quoi ?

ARLEQUIN.

A cause que tu as une certaine petite mine qui donne plus d'appétit ; et, au-dessous de ste petite mine, un petit col tout rond qui ragoûte davantage ; et, au-dessous de ce petit col tout rond, de certaines drôleries encore toutes rondes qui... Et toi, quand tu me vois, pourquoi est-ce que ça te fait plaisir ?

NINA.

A cause que tu n'as point tout ce que tu dis-là, que j'ai.

ARLEQUIN.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

NINA.

Cela veut dire, à cause que tu n'es pas une fille ; car tiens, pour moi l'amiquié d'une fille n'est que de la piquette ; ça ne sent rien. Mais quand je sommes ensemble sur le gazon à jouer à de petits jeux, je suis si contente, si contente !... et si nianmoins...

ARLEQUIN.

Nianmoins ?

NINA.

Nianmoins je deviens parfois mélancolique. Je ne sais, à la fin, quel jeu il me faudroit.

ARLEQUIN.

Eh bien ! quand les petits jeux t'ennuient, tu n'as qu'à dire, je te ferai de petits contes ; nous parlerons de choses et d'autres.

NINA.

Tu as beau me parler, queuquefois tout le long de la journée ; le soir il me semble que tu ne m'as pas encore tout dit.

ARLEQUIN.

Mais dame ! je dis ce que je sais ; et comme je n'ai gueres d'esprit, je sens que je ne sais pas encore tout.

NINA.

C'est ce qui me semble aussi. Mais toi, quand tu es auprès de moi, es-tu toujours content ? toujours ?

ARLEQUIN.

Gnia que quand ste fievre me prend ; je voudrois avoir queuque remede pour la faire passer.

NINA.

Je m'en doutois bien. Mais d'où vient que la bonne amiquié que je nous portons nous tourmente comme ça parfois ? ça me tracasse l'esprit.

ARLEQUIN.

Oui, glia là queuque anguille sous roche.

NINA.

N'est-ce point qu'on nous auroit jetté queuque sort ? car on dit qu'il y a de méchans bergers qui font comme ça de la sorcellerie.

ARLEQUIN.

Ohimé! tu me fais peur de la sorcellerie.

FATIME, *à part.*

Est-il possible qu'à leur âge on conserve encore tant d'ignorance ?

ARLEQUIN, *tremblant.*

Aiuto ! Madame, je vous demande pardon ; je vous prênois pour une sorciere.

NINA.

Vous m'avez itou fait souleur.

FATIME.

Remettez-vous, mes enfans. Non, vous n'êtes point ensorcelés. Il y a long-tems que je vous écoute ; j'ai entendu toute votre maladie. Là, consolez-vous, j'ai des secrets pour vous en délivrer.

NINA.

Mais, Madame, comment appelle-t-on cette maladie-là, s'il vous plaît ?

FATIME.

Je vais vous l'apprendre ; mais ne vous en vantez pas. Votre maladie est ce qu'on appelle de l'amour.

NINA.

De l'amour !

ARLEQUIN.

Ohimé ! de l'amour !

NINA.

Qu'est-ce que c'est donc que de l'amour ?

FATIME.

L'amour est une maladie de l'ame qui fait la santé du corps, qui rend le teint plus vif, les yeux plus doux et plus brillans, le sang plus fluide ; qui adoucit l'âcreté des humeurs, et, ranimant les esprits, répand en nous une force toute nouvelle.

ARLEQUIN.

Cela est vrai ; quelquefois il me semble que je suis tout autre.

FATIME.

Cette maladie nous prend ordinairement dans la jeunesse, comme la rougeole ou la petite vérole ; avec cette différence que l'on peut échapper de celles-ci toute sa vie, mais que la premiere n'a jamais épargné personne.

NINA.

Ce n'est donc pas notre faute, si je l'avons ?

ARLEQUIN.

Certo !.... Et ce mal-là vous a-t-il pris ?

FATIME.

S'il ne m'a pris, je l'attends ; car il vient plus tôt ou plus tard, selon la différence des tempéramens.

NINA.

Glia déja long-tems que ça nous tient ; il faut que j'ayons le tempérament hâtif.

FATIME.

Tant mieux pour vous. L'amour est une colique du cœur qui le gonfle et lui donne des tranchées ; qui envoie une fievre à l'imagination, avec des transports au cerveau ; qui répand des éblouissemens sur la vue, et fait voir un objet tout autrement que les autres ne le voient. Mais je n'ai pas le tems de vous expliquer cela tout du long, ni vous de l'entendre ; car toi, Nina, ta mere m'envoie te dire de lui aller parler. Va vîte, et reviens ici, nous y raisonnerons du reste ; je t'y attends.

NINA.

Ah ! Madame, je vous en prie ; car il me semble qu'à en parler seulement, cela me soulage.

FATIME.

Va, va, je te guérirai.

NINA.

Oh ! mais, Madame, je ne veux pas être guérie tout-à fait, au moins !

(*Elle sort.*)

SCENE IX.

SCENE IX.

FATIME, ARLEQUIN.

FATIME, *à part.*

JE vois qu'elle aime sa maladie; elle n'est pas si bête que je pensois Pour Arlequin, je vais le soulager le premier; mais il faut qu'il me rende un service auparavant.

ARLEQUIN.

Si vous avez des secrets pour cela, je ferai tout ce que vous voudrez.

FATIME.

Pour te prouver que j'en ai, et de bons, c'est que je vais tout-à-l'heure en faire l'épreuve, à tes yeux, sur un homme qui a la même maladie que toi.

ARLEQUIN.

Qui est donc ce malade-là?

FATIME.

Le Capitaine Mario, fils du Seigneur Pantalon. Tu le connois, je crois?

ARLEQUIN.

Oh! tant. Il est venu ici plusieurs fois en vendanges. Mais comment allez-vous faire?

FATIME.

Apprends d'abord que deux amans...

ARLEQUIN.

Deux amans! quels animaux sont-ce-là?

FATIME.

[illegible]

ARLEQUIN.

[illegible] ?

FATIME.

[illegible]

ARLEQUIN.

[illegible]

FATIME.

Apprends [illegible], qu'un amant et une amante soulagent leur amour par mille innocens moyens. Par exemple, ils s'envoyent des Lettres l'un à l'autre.

ARLEQUIN.

Des Lettres !

FATIME.

Et dans ces Lettres, ils se donnent quelquefois des rendez-vous.

ARLEQUIN.

Des rendez-vous !... Oui, j'entends.

(Il compte sur ses doigts.)

FATIME.

Et dans ces Lettres, ou ces rendez-vous, ils se soulagent encore en expliquant leurs sentimens.

ARLEQUIN.

Des sentimens !

FATIME.

Quelquefois même en se querellant, pour se raccom-

moder ensuite ; et ces raccommodemens-là sont sur-tout d'un grand secours.

ARLEQUIN.

Des raccommodemens !

FATIME.

Oui, car dans ces raccommodemens la tendresse redouble : on se lance des regards passionnés, on pousse des soupirs ; une amante même, pour signer la paix, y peut accorder quelques petites faveurs honnêtes.

ARLEQUIN.

Oh ! que d'ingrédiens ! des regards, des soupirs, des faveurs honnêtes.

FATIME.

Bon ! il y en a bien d'autres. Je t'instruirai de tout, petit à petit.

ARLEQUIN.

Bon ! bon ! Ah ! quelle joie !

FATIME.

Tiens, porte cette Lettre, chez Trivelin, au Seigneur Mario, et observe bien l'effet qu'elle produira en lui. Tu lui verras baiser la Lettre avec des transports de joie....

ARLEQUIN.

Baiser la Lettre, cela soulage encore ?

FATIME.

On ne peut pas plus. Tu lui diras ensuite qu'il vienne ici me trouver : c'est ce qu'on appelle un rendez-vous.

ARLEQUIN.

Un rendez-vous !

FATIME.

Oui. Il y viendra déguisé en paysan, de peur d'être connu. Le mystere même fait plaisir.

ARLEQUIN.

Le mystere encore?

FATIME.

Oui. Tu le suivras de loin; et par ce qui se passera dans le rendez-vous, tu verras combien il sera soulagé. Va vîte. (*Arlequin sort.*)

SCENE X.

FATIME, TRIVELIN *un peu après.*

FATIME, *à part.*

Oui, leur passion est aussi touchante, que leur ignorance est prodigieuse; et je suis jalouse du bonheur de Nina, de posséder un cœur aussi neuf que celui d'Arlequin. Voilà justement comme je voudrois un mari. Aurois-je bien le cœur de rompre une union si parfaite et si innocente? Je m'apperçois que je suis encore un peu Turque. Qu'y faire? J'ai été élevée chez un Corsaire; c'est un tour du métier.

TRIVELIN.

Je viens savoir, Mademoiselle, si vous avez trouvé Arlequin.

FATIME.

Oui, il est allé chez toi. Dis-moi, je te prie, de qui est-il fils, Arlequin?

TRIVELIN.

Il est fils de Braccolino, le plus riche Laboureur du village, mais aussi le plus avare, puisque, par ménage, il fait garder les chevres à son fils.

FATIME.

Je vais t'étonner. Je ne sais si je n'ai point envie d'en faire mon mari.

TRIVELIN.

Votre mari!

FATIME.

C'est un caprice, il est vrai, et j'avoue de bonne foi que j'y suis un peu sujette. Je trouve pourtant celui-ci fondé sur de bonnes raisons.

TRIVELIN.

Je m'en rapporte bien à vous.

FATIME.

Sais-tu qu'il aime Nina, et qu'ils ignorent tous deux ce que c'est que d'aimer?

TRIVELIN.

Oui, je m'en suis apperçu, et cela ressemble assez à un vieux Roman que je lisois l'autre jour, de Daphnis et de Chloé.

FATIME.

Je veux me servir de leur ignorance même pour m'emparer d'Arlequin, et il faut que tu m'aides.

TRIVELIN.

Vous aurez de la peine à lui arracher du cœur une premiere passion.

FATIME.

Bagatelle! Quand elle est du caractere de la leur, qui

est moins un effet de l'estime, qu'un besoin du cœur qu'a fait naître l'âge auquel tous les objets nous affectent. Je puis le toucher comme un autre; l'habitude fera le reste : il m'aimera.

TRIVELIN.

Si vous le croyez ainsi, le succès de l'affaire ne tient à rien; car je viens d'apprendre que Pantalon arrive incessamment. Il va par sa présence vous délivrer de celle de son fils; il est Seigneur du village, et maître de faire réussir vos desseins. Je vais au-devant de lui pour l'en informer, et par-là le combler de joie.

FATIME.

Voici Nina qui revient; je veux, pour me divertir, lire un peu dans son petit cœur.

(*Trivelin sort.*)

SCENE XI.

NINA, FATIME.

FATIME.

Eh bien, Nina, pourquoi donc ne m'avez-vous pas dit plus tôt votre maladie?

NINA.

Dame! c'est que j'étois honteuse d'en parler, je ne sais pourquoi.

FATIME.

Là, là, ne craignez rien; expliquez un peu ce que vous sentez.

NINA.

Tenez, Mademoiselle, v'là comme ça fait. Quand je ne sommes pas ensemble Arlequin et moi, ça nous ennuie, ça nous ennuie à la mort. Je sommes si tristes, si tristes; et puis, quand je venons à nous revoir, je sommes bien aises, à la vérité, et si pourtant je ne le sommes pas, à cause que j'avons toujours envie de l'être davantage.

FATIME.

Mais que vous manque-t-il?

NINA.

Eh! je ne le savons pas ce qui nous manque, et vlà justement ce qui fait que je ne sommes pas assez bien aises.

FATIME.

Cela est fâcheux. Quel âge a bien votre maladie?

NINA.

Je ne sais pas bonnement; car cela est venu petit à petit. Et dans le commencement ça étoit drôle, nous n'y songions presque pas; gnia que depuis un tems que ça nous tourmente.

FATIME.

Depuis quand, à peu près?

NINA.

Eh! mais, environ depuis le tems que mon pere a voulu que je mette un fichu.

FATIME.

Pourquoi donc l'a-t-il voulu, votre pere?

NINA.

Pour cacher ce qui me venoit là.

FATIME.

Ah! ah! j'entends : oui, c'est à peu près quand cela vient, qu'une fille commence à sentir son cœur.

NINA.

Ça est vrai, et j'ai opinion que le cœur m'est enflé quant et quant ; car je le sens mieux. Mais donc pour revenir à ce fichu, il fait endéver Arlequin, qui ne veut pas que je le mette.

FATIME.

Comment faites-vous donc, pour contenter votre pere et votre amant ?

NINA.

Quand je ne suis pas devant mon pere, je le tortille.

FATIME.

Mais vous ne savez peut-être pas qu'en le tortillant, vous augmentez sa maladie.

NINA.

Hélas ! je crois qu'oui ; car il est toujours à se tourmenter à l'entour. Diantre soit le fichu, je crains qu'il ne lui fasse perdre l'esprit ; vaut mieux que je l'ôte tout-à-fait.

FATIME.

Ce sera encore pis.

NINA.

Mais comment donc faire ?

FATIME.

Il faut vous marier, ma fille ; voilà le meilleur remede à votre maladie.

NINA.

Oh ! non, Mademoiselle, je vous remercie ; je ne veux point être mariée.

FATIME.

Pourquoi donc ne voulez-vous point être mariée?

NINA.

C'est que le mariage ne me plaît pas.

FATIME.

Le connoissez-vous assez pour en juger?

NINA.

Pas autrement. Tout ce que j'en sais, c'est que quand les gens sont mariés, il leur vient de la famille; mais je ne sais où ils la prennent: queuque fois ça m'embarrasse.

FATIME.

Ce n'est peut-être pas cela qui vous dégoûte du mariage?

NINA.

Oh! non, glia autre chose.

FATIME.

Eh quoi! à peu près?

NINA.

C'est que j'ai pris garde que quand ces garçons et ces filles sont une fois dans le mariage, ils changeent d'himeur. Ils ne se faisont plus de niches: enfin, ils ne riont plus de si bon cœur qu'auparavant.

FATIME.

Vous devez juger delà qu'ils sont soulagés, et que comme l'amour ne les tourmente plus tant, ils doivent être plus tranquilles.

NINA.

Je ne veux donc point du mariage, il guérit trop tôt.

FATIME.

Eh bien! essayez de l'absence; elle guérit plus lentement.

NINA.

L'absence! qu'est-ce que ste drogue-là?

FATIME.

Ce n'est pas une drogue, ce n'est qu'un régime. Ce seroit de ne plus voir Arlequin.

NINA.

Ah! ne plus voir Arlequin! Tenez, Mademoiselle, ce remede-là me feroit encore plutôt mourir que la maladie.

FATIME.

Eh bien! puisque vous l'aimez mieux, mourez donc de la maladie.

NINA.

Oh! je ferons si bien en sorte, Arlequin et moi, que je n'en mourrons pas.

(*On appelle Nina des coulisses.*)

Nina! Nina!

NINA.

Adesso, Signora Madre. Non, je ne saurois m'imaginer qu'il n'y ait point d'autres remedes que ceux-là; vous ne me les voulez pas dire.

(*On l'appelle encore.*)

Nina! Nina!

Vado, vado, Maledetta sia la matrigna.

(*Elle sort.*)

SCENE XII.

FATIME, ARLEQUIN, MARIO, *qui arrive après.*

FATIME, *seule un moment.*

HOM! Voici une petite fille assez vive pour trouver sans moi d'autres remedes, et qui, par ignorance, pourroit bien s'en servir. Il est bon d'avertir son pere d'y mettre ordre.

ARLEQUIN.

Signora Fatima, vos remedes ont réussi ; le Seigneur Mario a baisé la Lettre cinq fois : cela lui a fait du bien. Le voici qui vient essayer du mystere, du rendez-vous, des faveurs honnêtes, et de tout le reste ; et moi, je vais l'observer de loin.

MARIO.

Je vous retrouve enfin, ma chere Fatime, et je dois craindre d'en mourir de joie, si j'en juge par le chagrin que m'a causé votre perte. Oui, si l'espoir de vous retrouver ne m'avoit soutenu, j'en serois mort de douleur. Mais je ne veux plus m'exposer à un pareil danger. Suivez-moi, belle Fatime, je brave tout le courroux de mon pere. Fuyons, et venez assurer mon bonheur en des lieux où sa tyrannie ne pourra s'étendre.

FATIME.

Mon cher Mario, vous avez tout le mérite qui peut rendre un homme aimable. Je suis d'ailleurs persuadée de toute votre tendresse, et, par-dessus tout cela, je

trouve ma fortune en vous épousant. Ferois-je un grand effort, et vous donnerois-je un sûr témoignage de mon amour, en acceptant ce que vous m'offrez ? Non, je vous le prouverai mieux en surmontant le penchant que j'ai à vous suivre, et en vous donnant par-là l'exemple de vaincre une passion qui vous attire le courroux de votre pere, et vous expose au repentir. Songez à la distance infinie qu'il y a de votre sort à celui d'une esclave. Devez-vous espérer qu'un mariage si inégal puisse être heureux ?

MARIO.

Ah ! cruelle que vous êtes ! est-ce ainsi que vous me consolez de tout ce que j'ai souffert en vous perdant ? Non, vous n'aimez point ! Vous conservez trop de prudence ; vous vous plaisez à me poignarder, à m'assassiner par de tels sentimens.

ARLEQUIN, *à part.*

Des sentimens ! Voilà les sentimens qui operent.

FATIME.

Eh bien ! vous m'y forcez, il faut vous obéir, *il faut* me sacrifier ; car, je vous le prédis, vous me haïrez un jour.

MARIO.

Moi ! je vous haïrai ? et vous pouvez le penser, fille injuste que vous êtes ?

FATIME.

Doucement, mon cher Mario, ne faites point d'éclat : quelqu'un du village pourroit vous reconnoître ; vous gâteriez tout. Les gens du logis sont à nous, nous pourrons ici nous voir en liberté, et prendre de plus justes mesures.

mesures. Ne précipitez rien, de crainte de nous perdre encore une fois.

MARIO.

Ah ! ma chere Fatime, vous me rendez la vie, et je me jette à vos genoux pour vous en remercier. Achevez mon bonheur, et souffrez que je prenne sur votre belle main un gage de vos promesses. Me voilà l'homme du monde le plus content, vous effacez tous mes chagrins : je suis guéri.

ARLEQUIN, *à part.*

Il est guéri ! il est guéri !

SCENE XIII.

TRIVELIN, *et les précédens.*

TRIVELIN.

EH vîte ! Seigneur Mario, sauvez-vous ; voilà votre pere qui arrive par la porte du jardin. Il a fait suivre des violons pour faire danser ses vendangeuses ; tout le monde sera ici dans un moment.

(*Fatime et Mario sortent.*)

ARLEQUIN.

Il est guéri ! courage, nous allons guérir aussi. Le mystere, le rendez-vous, les faveurs honnêtes, baiser la Lettre... A propos, où trouverai-je une Lettre ?... Ah !

voilà Trivelin... *Caro Trivelino, fa mi una cortesia.* N'as-tu pas sur toi une Lettre?

TRIVELIN.

Une Lettre?

ARLEQUIN.

Oui, une Lettre, un billet, un papier écrit, n'importe.

TRIVELIN.

Oui, je crois que j'ai un billet que je viens de recevoir d'un de mes malades qui est constipé.

ARLEQUIN.

Prête-le moi, par grace.

TRIVELIN.

Qu'en veux-tu faire?

ARLEQUIN.

C'est pour l'envoyer à Nina, je te le rendrai après, je te le jure... Ah! le voilà. Trivelin, mon ami, porte-lui la Lettre toi-même; je t'en prie.

SCENE XIV.

NINA, ARLEQUIN, TRIVELIN.

TRIVELIN, *à part.*

VOICI quelque nouvelle balourderie d'Arlequin qui pourra me divertir. (*Haut.*) Oui-dà, je vais lui rendre le billet tout-à-l'heure.

ARLEQUIN.

Tu lui diras que c'est un rendez-vous, un rendez-vous... A présent faisons le mystere.

(Il se cache le nez sous son manteau, et imite Mario qui se cachoit en entrant.)

TRIVELIN.

Belle Nina, voilà une Lettre qu'Arlequin vous envoie. Il vous prie de l'attendre ici.

NINA.

Une Lettre ! que veut-il que j'en fasse ?

TRIVELIN.

Je ne sais. Il va vous l'expliquer.

(Trivelin sort.)

NINA.

C'est, je crois, pour la donner à quelqu'un du logis.

(Arlequin se promene mystérieusement autour de Nina.)

NINA.

Quelles cérémonies sont-ce-là ? Que fais-tu donc ?

ARLEQUIN.

Paix ! paix ! je fais le mystere. C'est un rendez-vous, un rendez-vous. Lis la Lettre.

NINA *lit.*

Medico mio caro, ho pigliato il remedio che m'havete mandato hier sera, e sta matina ho fatto una copiosa operatione.

ARLEQUIN.

Baise, baise la Lettre.

NINA.

Que je baise la Lettre ? Fi donc ! m'est avis qu'elle ne

sent pas si bon que la marjolaine. Mais, Arlequin, es-tu devenu fou ? que veulent dire tes simagrées ?

(*Arlequin copie burlesquement ce que Mario a dit à Fatime.*)

ARLEQUIN.

Je te trouve enfin, *cara Nina*, et le plaisir de ta perte m'auroit fait mourir, si la douleur de l'espérance ne m'avoit réchappé. Mais je ne veux plus m'exposer à la colere du danger de la tyrannie des lieux... Mais réponds-moi donc ?

NINA.

Tu te moques de moi, que veux-tu que je te *réponde* ?

ARLEQUIN.

Ah ! cruelle ! Non, vous ne m'aimez point, parce que la prudence et la barbarie de l'affliction qui assassine les sentimens... Vous ne m'aimez point.

NINA.

Mais, Arlequin, d'où vient ta colere ?

ARLEQUIN, *à genoux.*

Ah ! belle Nina, donnez-moi la promesse du gage du baiser sur votre main blanche ; et les chagrins de mon bonheur sont effacés... Je suis guéri : oui, je suis guéri ! Et toi, es-tu guérie ?

NINA.

Comment, guérie ?

ARLEQUIN.

Le mystere, la Lettre, l'opération copieuse, les sentimens ; tout cela ne t'a pas guérie de l'amour ?

NINA.

Guérie de l'amour ? Vraiment non.

ARLEQUIN.

Hélas ! ni moi non plus.

(*Il compte par ses doigts.*)

Voilà pourtant tout.

NINA.

Pourquoi me demandes-tu cela ?

ARLEQUIN.

Parce que ce sont des remedes pour soulager l'amour, à ce que m'avoit promis Fatime.

NINA.

Cela, des remedes pour soulager l'amour ? Cela ? Cela ? oh ! non ; je sens bien qu'il m'en faut d'autres.

ARLEQUIN.

Comment ferons-nous donc ?

NINA.

Ah ! voilà le Seigneur Pantalon notre maître qui arrive.

(*Ils sortent.*)

SCENE XV.

PANTALON, BERTOLDO.

PANTALON.

OR çà, Bertoldo, je suis content de toi ; mes vendanges vont bien : j'aurai de bon vin et en abondance. J'ai appris, de plus, en arrivant, de bonnes nouvelles sur le chapitre de Fatime ; tout cela me rend le cœur

joyeux, et je veux que chacun s'en ressente. Fais venir toute ta famille et toutes les filles du village ; voilà des violons que je vous amene. Que l'on danse, que l'on chante, et que l'on se divertisse.

BERTOLDO.

Signora Fatima, Argentina, Nina, Gianetta, venite tutte.

SCENE XVI.

Les mêmes et tous ceux que Bertoldo a appellés, et qui viennent avec les Vendangeurs et les Vendangeuses du village.

On danse.

UN VENDANGEUR.

En vendange on boit, on rit,
On fait moisson d'alégresse;
Le cœur même s'attendrit,
On n'y voit plus de tigresse.
Au Printems l'amour nous blesse ;
En Automne il nous guérit.

UNE VENDANGEUSE.

Après les dons précieux
De Cerès et de Pomone,
Vient le jus délicieux,
Qu'à son tour Bacchus nous donne;

Mais l'amour seul assaisonne
Les présens des autres Dieux.

On danse.

PANTALON.

Allons, Nina, chantez aussi une petite chanson.

NINA.

Oh! Monsieur notre maître, je sis trop honteuse.

BERTOLDO.

Allons, petite fille, obéissez quand le maître le commande.

NINA.

Mais, mon pere, je n'en sais point.

BERTOLDO.

Chantez Blaise, la chanson de Blaise.

NINA.

Je n'ose.

BERTOLDO.

Si je prends des verges !....

NINA *chante en tremblant.*

Baise-moi donc, me disoit Blaise!
Nannin, je ne sis pas si gniaise;
Ma mere me le défend bien.
Mais, voyez le sot Nicodême;
La sienne ne lui défend rien,
Que ne me baisoit-il lui-même?

On danse.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

VIOLETTE *seule.*

Trivelin mon mari m'a promis de ne plus voir Argentine, la femme de Bertholdo ; mais je crains que sous prétexte de servir Mario auprès de Fatime, il ne prenne occasion de voir l'autre plus que jamais. Je ne sais même si je n'ai point lieu d'être jalouse de Fatime ; car elle me paroît bien libre et bien éveillée, et mon mari est un drôle qui aime la nouveauté, et qui ne laisse rien échapper. Je viens me cacher dans la maison d'une de mes amies, pour observer ce qui se passe... Ah ! voilà les filles de Bertholdo qui s'avancent ; je veux tâcher d'en apprendre quelque chose.

(*Elle s'éloigne un peu.*)

SCENE II.

NINA, GIANETTA, VIOLETTE, *dans le fond.*

NINA.

Gianetta ?

GIANETTA.

Plaît-il, ma grand-sœur ?

NINA.

Es-tu bonne fille ?

GIANETTA.

Ah ! bonne, bonne comme vous.

NINA.

M'aimes-tu bien ?

GIANETTA.

Oui, quand vous ne me grondez point.

NINA.

Si tu m'aimes bien, apprends-moi donc quelque chose que je veux savoir de toi, et je ne te gronderai jamais.

GIANETTA.

Voyons, quoi ?

NINA.

Mon pere et notre belle-mere parloient tout-à-l'heure en secret, et tu les entendois, car tu étois tout contre eux : j'ai bien entendu qu'ils parloient de moi ; qu'est-ce qu'ils en disoient ?

GIANETTA.

Quelque chose qui vous fera bien-aise et moi aussi.

NINA.

Et quoi encore ?

GIANETTA.

Oh ! je n'ose pas vous en parler ; car vous allez tout redire.

NINA.

Moi ! Et qu'est-ce que j'ai tant dit ?

GIANETTA.

Vous avez dit à mon papa, que Monsieur Trivelin venoit chez nous, quand il n'y étoit pas.

NINA.

Voyez le grand malheur ! Pouvois-je deviner que mon pere s'en fâcheroit ? Eh bien, dis-moi ce qu'ils disoient, et je n'en parlerai point, en vérité.

GIANETTA.

C'est que *la Signora Fatima* a dit à mon papa qu'il falloit vous marier ; et mon papa et maman ont dit qu'ils y alloient songer, à vous marier.

NINA.

A me marier ?

GIANETTA.

Oh oui ! et tout de bon ; et après cela je serai la grande fille, moi.

NINA.

O Ciel ! me marier ! me marier !

GIANETTA.

Comme vous v'là ébaubie ! Il semble que vous n'en soyiez pas bien-aise.

NINA.

Le Ciel m'en garde, d'être mariée.

GIANETTA.

Ah ! la drôle de fille ! Je crois qu'elle va pleurer de ce qui fait rire toutes les autres.

NINA.

Eh ! sais-tu ce que c'est que le mariage, innocente ?

GIANETTA.

Si je le sais ! oui, oui, je le sais bien.

NINA.

Eh ! où l'as-tu appris ?

GIANETTA.

Où je l'ai appris ? je l'ai appris en jouant à la Madame.

NINA.

En jouant à la Madame? Qu'est-ce que ce jeu-là ?

GIANETTA.

Oh dame! c'est un jeu qui est bien joli. Tenez, voilà comme nous y jouons, avec mon frere Pierrot et mes petites compagnes. Premiérement, c'est Pierrot qui fait le Monsieur ; et puis après, premiérement, c'est moi qui fais la Madame. Et puis après, le Monsieur fait l'amour à la Madame.

NINA.

Comment! l'amour? Tu sais aussi ce que c'est que l'amour? Je n'en sais rien, moi.

GIANETTA.

Eh! que vous êtes ignorante pour une grande fille!

NINA.

Eh bien! le Monsieur fait l'amour à la Madame. Après?

GIANETTA.

Oui, il me fait l'amour à moi; et puis après on fait la noce. Et puis après, le Monsieur et la Madame vont dormir ensemble.

NINA.

Dormir?

GIANETTA.

Oui, dormir. Ne savez-vous pas que maman dit que mon vieux papa dort toujours?

NINA.

Mais dormir.... Eh bien, ensuite?

GIANETTA.

Ensuite je deviens la maman, moi; et puis après vient la nourrice qui donne à teter à l'enfant.

NINA.

A l'enfant? Eh! d'où est-il venu cet enfant?

GIANETTA.

D'où il est venu? Il est venu en dormant.

NINA.

En dormant? Mais.... en dormant! (*Elle hoche la tête.*)

GIANETTA.

Dame! vlà pourtant comme on joue à ce jeu-là. Demandez à Pierrot, mon mari.

NINA.

A propos de mari, as-tu entendu nommer qui sera le mien?

GIANETTA.

Oh! dame, non; ils disoient seulement qu'ils y vont songer.

NINA.

Gianetta, ma mie Gianetta, va encore écouter, je te prie.

GIANETTA.

Oh! je suis lasse d'écouter : allez y vous-même; ce sont vos affaires.

NINA.

Hélas! ma chere petite sœur!

GIANETTA.

Non, vous dis-je, on se méfieroit de moi. Tenez, allez tout doucement vous mettre tout contre la porte, pour

pour voir si vous n'entendrez rien. Je resterai ici ; et si vous n'entendez rien, j'irai moi-même, et j'entrerai.

NINA.

Attends-moi donc là.

GIANETTA.

Oui, oui, allez.

(*Nina sort.*)

SCENE III.

VIOLETTE, GIANETTA.

GIANETTA, *à part.*

On sauroit, tôt ou tard, que je lui aurois tout dit, car elle est si bête, si bête, qu'a ne sauroit rien taire ; et puis je serois grondée. J'ai bien affaire de cela, moi. Encore si c'étoit moi qu'on voulût marier, oh ! j'écouterois. Vertuchou !

VIOLETTE.

Bondi, Gianetta, Bongiorno.

GIANETTA.

Bondi, Signora Violetta.

VIOLETTE.

Comme tu deviens grande ! tu l'es bientôt autant que ta sœur !

GIANETTA.

Oh ! si je ne suis pas aussi grande qu'elle, j'en sais bien aussi long.

VIOLETTE.

Je le crois, tu es une fine mouche. Comment se porte-t-on chez toi?

GIANETTA.

Nous avons tous bon appétit.

VIOLETTE.

On m'avoit pourtant dit que ta maman Argentine étoit incommodée?

GIANETTA.

Non; elle n'a point d'autre incommodité que mon papa, qui la gronde toujours.

VIOLETTE.

Pourquoi donc la gronde-t-il toujours?

GIANETTA.

Parce qu'il est vieux.

VIOLETTE.

Non, non, il y a quelque autre raison que tu ne dis pas.

GIANETTA.

Il ne faut pas tout dire.

VIOLETTE.

C'est parce qu'elle a quelque amant: dis la vérité; car aussi ne faut-il pas mentir.

GIANETTA.

Quand on ne dit rien, on ne ment pas.

VIOLETTE.

Trivelin m'a pourtant dit qu'elle étoit malade, et qu'il l'alloit voir.

GIANETTA.

Signora Violetta, vous avez-là un beau mouchoir.

VIOLETTE.

Il est à ton service. Mais, réponds-moi donc?

GIANETTA.

C'est dommage de se moucher dedans; il vaudroit mieux en faire un fichu.

VIOLETTE.

Eh bien! si tu veux m'avouer la vérité, je te le donnerai pour t'en faire un.

GIANETTA.

Il me seroit trop grand.

VIOLETTE.

Non, non, il t'iroit fort bien. Tu serois belle avec cela. Dis-moi où est mon mari, et je te le donne.

GIANETTA.

Voyons auparavant si le fichu m'ira bien.

VIOLETTE.

Volontiers, tout-à-l'heure, essayons. Ah! que cela te sied bien! te voilà une grande fille. Eh bien! veux-tu me dire où est Trivelin?

GIANETTA.

Et si je vous le dis, le fichu est à moi?

VIOLETTE.

Oui, il est à toi.

GIANETTA.

Pour toujours?

VIOLETTE.

Pour toujours.

GIANETTA.

Eh bien! je vais vous le dire. Mais vous ne direz point que je vous l'ai dit.

VIOLETTE.

Non, jamais.

GIANETTA.

Jurez en vérité !

VIOLETTE.

En vérité !

GIANETTA.

Votre mari est... Voyons si on ne m'entend point... (*Elle s'écarte de Violette.*) Votre mari est dans sa chemise. Adieu ; le fichu est à moi.

VIOLETTE.

Ah ! la petite masque, elle m'a attrapée !... Mais je vois Fatime ; observons tout.

(*Gianetta sort, et Violette retourne au fond du Théatre.*)

SCENE IV.

FATIME, VIOLETTE, *dans le fond*, TRIVELIN, *un peu après.*

FATIME, *à part.*

Je suis impatiente de savoir ce qu'aura fait Trivelin chez le pere d'Arlequin où il est allé... Ah ! le voici qui en revient.

TRIVELIN.

Le pere d'Arlequin est charmé de l'honneur que vous lui faites de vouloir épouser son fils. Il m'a donné son consentement avec une joie que je ne puis vous exprimer. Mais, je vous l'ai déja dit, vous n'obtiendrez pas de

même celui d'Arlequin ; il est trop féru de Nina, et trop bête pour n'être point obstiné.

FATIME.

C'est par sa bêtise même que je ferai réussir la chose. Voici comme. Il ne sait rien, et n'a jamais vu que ses chevres. Il ignore, aussi bien que Nina, que ce n'est qu'en s'épousant qu'ils peuvent être heureux. Je vais l'en instruire ; et, sous prétexte de lui montrer ce qu'il faut faire pour se marier avec elle, je l'épouserai moi-même, et la feinte deviendra une vérité. J'ai déja dit mon dessein au Seigneur Pantalon, qui a bien ri de mon adresse. Nous aurons peut-être besoin de la tienne.

TRIVELIN.

Vous devez être sûr de mon zele. Mais je vous prie de faire en sorte que Mario ne sache jamais que je trempe là-dedans. La trahison que je lui fais sent les coups de bâton comme tous les diables. Mais que ne risquerois-je point dans l'espérance de vous fixer en ce village, et de pouvoir jouir quelquefois de la présence d'une si belle personne ?

FATIME.

Je te tiendrai compte de tout ce que tu fais pour moi.

TRIVELIN.

Si, en revanche, vous vouliez me donner le moyen de parler un moment à Argentine.

VIOLETTE, *à part.*

Ne l'ai-je pas dit ?

FATIME.

Ah ! ah ! tu me donnes-là une jolie commission !

TRIVELIN.

Mademoiselle, [illegible]

VIOLETTE, [illegible]

Alez donc, Mademoiselle, allez ici querir Argentine. [illegible] vous [illegible]

FATIME.

C[illegible] que cette femme-là. Sauvons-nous.

(*Fatime se retire au fond du Théatre.*)

VIOLETTE.

Comment, traître! Comment, scélérat, tu n'es pas content de m'être infidèle; tu trahis encore le Seigneur Mario! car j'ai tout entendu, et je vais sur-le-champ l'informer de toutes tes fourberies.

(*Le reste de la Scene est en Italien, et se joue impromptu. Trivelin se jette à genoux et tâche d'appaiser Violette, qui continue.*)

Non, non, je veux me venger une bonne fois de tes infidélités, et de tous les coups que tu m'as donnés injustement. Je n'en aurai jamais une si belle occasion.

(*Trivelin redouble ses soumissions, et Violette calme un peu sa colere, sur la promesse qu'il fait de lui être désormais fidele, si elle cache à Mario ce qu'elle sait de sa trahison.*)

Oui, je me tairai. Mais tu feras bien de charier droit. Au logis: vîte que l'on m'obéisse!

(*Ils sortent.*)

SCENE V.

FATIME et ARLEQUIN, *un peu après.*

FATIME, *à part.*

L'ORAGE est passé; mais je crains que cette femme-là n'ait entendu quelque chose de mon dessein, et que, dans la colere, elle n'en avertisse Mario... Au bout du compte, je me console; car la croiroit-il? Le moyen de s'imaginer qu'il y ait au monde un homme aussi bête qu'Arlequin?... Mais le voici.

ARLEQUIN.

Oibo, Signora Fatima! Vous vous moquez de moi, avec vos remedes. Tout cela ne vaut rien, et c'est fort mal à vous de rire ainsi aux dépens d'un pauvre garçon qui est affligé du mal d'amour.

FATIME.

Mon cher Arlequin, mes secrets sont fort bons, puisqu'à tes yeux mêmes ils ont soulagé Mario. Il faut que tu t'y sois mal pris pour t'en servir. Voyons comme tu as fait?

ARLEQUIN.

J'ai fait ponctuellement tous mes cinq doigts, et tout ce que j'ai vu faire au Seigneur Mario; et tous ces remedes-là ne sont que de l'onguent miton-mitaine.

FATIME.

Oh bien! pour le coup, je vais t'en donner un qui réussira; car, afin que tu n'y manques en rien, je me

donnerai la peine de te conduire moi-même pendant toute l'opération.

ARLEQUIN.

Comment appellez-vous ce remede-là ?

FATIME.

Il matrimonio. Le mariage.

ARLEQUIN.

Che cos'è , sto matrimonio !

FATIME.

C'est un remede, te dis-je, qui guérit à coup sûr de l'amour ; mais qui en guérit bien. Demande à tous ceux qui l'ont éprouvé.

ARLEQUIN.

Come si fa sto matrimonio !

FATIME.

Est-il possible que tu ne connoisses pas le mariage ? N'as-tu jamais été à la noce ?

ARLEQUIN.

A la noce ? n'est-ce pas là où l'on est brave, où l'on boit, où l'on mange tant et tant, où l'on danse aux violons ?

FATIME.

Justement.

ARLEQUIN.

Et puis encore, le lendemain, où l'on porte le brouet, et où on recommence à faire grand'chere ?

FATIME.

T'y voilà.

ARLEQUIN.

Quoi ! c'est-là l'opération du mariage ?

FATIME.

C'en est une partie, du moins.

ARLEQUIN.

Oh ! je m'accommoderai bien de cette opération. Cela vaut mieux que les Lettres, les rendez-vous, les sentimens et toute ste bagatelle.

FATIME.

Il y a encore quelques cérémonies à faire avant la la noce, et c'est-là le plus difficile. Or, comme tu as la tête un peu dure, je veux les répéter avec toi, et faire comme si je voulois t'épouser.

ARLEQUIN.

Mais répéterons-nous aussi la noce ?

FATIME.

Oui, nous répéterons tout; et quand tu seras bien instruit, tu feras le remede avec Nina.

ARLEQUIN.

Ah ! que je vous serai obligé ! Nous ferons la noce. Ce remede-là me charme. Et le lendemain ?

FATIME.

Et le lendemain. Va donc te faire brave, comme si tu voulois te marier. (*A part.*) Je vais avertir le Seigneur Pantalon qui se divertira beaucoup à voir cette comédie.

ARLEQUIN.

Où est-il, le Seigneur Pantalon ?

FATIME.

Il est au logis, avec le Seigneur Lélio, un de ses amis,

qu'il n'avoit vu depuis long-tems.... Ah ! les voilà qui viennent. Va, dis-je, te parer pour la noce, j'en vais faire autant.

(*Arlequin sort.*)

SCENE VI.

LÉLIO, PANTALON, FATIME, BALORDINO.

PANTALON.

Tenez, mon ami, voilà Fatime, dont je viens de vous raconter l'histoire, la plus vertueuse fille que je connoisse, et à qui j'ai tant d'obligations.

FATIME.

Monsieur, ne parlons point de cela; songeons plutôt à terminer l'affaire. Je viens de disposer Arlequin à tout : hâtons-nous d'en profiter; car je vous déclare ma foiblesse, je ne répondrois pas toujours de moi. Je sais que je vais mettre votre fils au désespoir. Cela me touche, car je l'aime ; mais j'aime encore plus mon devoir, et ne veux point l'obliger à s'écarter du sien, ni à mériter votre colere.

LÉLIO.

Ma chere fille, vous avez raison. J'ai éprouvé moi-même que les mariages faits sans le consentement d'un pere, sont toujours malheureux. Etant jeune, j'épousai en secret une Demoiselle à qui il ne manquoit que du bien. Mon pere eut vent de nos amours ; et pour empê-

cher un mariage qu'il ne croyoit pas encore fait, il m'obligea de faire un voyage au Levant. Je fus pris dans la traversée, et conduit aux sept Tours, d'où je ne suis échappé que par miracle. Je reviens en ma patrie chercher ma femme et un enfant que j'avois d'elle, et que nous avions laissé en pension chez Balordino, l'homme que vous voyez, qui est Tabellion du prochain village; mais j'ai trouvé ma femme et ma fille mortes, et vous m'en voyez pleurer la perte. Voilà le succès d'un mariage clandestin.

PANTALON.

Seigneur Lélio, vous voilà, graces au Ciel, revenu en bonne santé. Vous avez retrouvé d'ailleurs tous vos biens. Vous êtes encore assez jeune pour contracter un mariage plus heureux : consolez-vous.

LÉLIO.

Non, je renonce au mariage pour toute ma vie.

FATIME.

Seigneur Lélio, ne songeons plus au passé. Ma noce avec Arlequin va dissiper, du moins pour un tems, tous vos chagrins; vous n'aurez jamais vu telle comédie.

BALORDINO.

Signor Lélio, par parenthese, et pour vous divertir, parlez un peu au Seigneur Pantalon de mon mariage.

LÉLIO.

A propos, voici le nourricier de ma défunte fille qui est veuf, et voudroit se remarier. Il n'est ni fort beau, ni fort jeune, comme vous voyez; mais il est riche, il a vu Nina, et, par votre faveur, voudroit bien l'obtenir.

Il m'a conduit ici, plein de l'espérance que je pourrois le servir auprès de vous dans son dessein.

FATIME.

Ouais ! il faut toujours des tendrons à ces vieillards.

BALORDINO.

Mademoiselle, quand l'appétit est assoupi, il faut bien quelque chose qui le réveille.

PANTALON.

Mais, *cara Fatima*, voilà ce qu'il te faut. Il emmeneroit Nina dans son village ; Arlequin ne la verroit plus, et tu serois débarrassée d'une rivale.

FATIME.

J'apperçois la femme de Trivelin là-bas avec Monsieur votre fils. Rentrons au logis, et ignorez qu'il soit ici jusqu'à ce que l'affaire soit faite.

(*Ils sortent tous.*)

SCENE VII.

MARIO, VIOLETTE.

VIOLETTE.

OUI, je l'ai entendu de mes propres oreilles. Fatime, sous prétexte d'instruire Arlequin des cérémonies du mariage, va l'épouser elle-même. Braccolino y consent; et mon traître de mari, au lieu de vous avertir de la fourberie, tâche à la faire réussir, se flattant peut-

être

être de mettre un jour Fatime au nombre de ses bonnes fortunes, et le mariage se va faire tout-à-l'heure.

MARIO.

Mais cela est incroyable! Comment est-il possible qu'Arlequin ne s'apperçoive pas de la trahison?

VIOLETTE.

Vous ne le connoissez donc gueres! C'est un innocent, une bête à qui l'on fait croire tout ce que l'on veut. Mais, au moins, que mon mari ne sache point que je vous ai dit cela : il m'assommeroit.

MARIO.

Il mériteroit d'être roué de coups lui-même. Si je le tenois, dans la colere où je suis... Mais non, pour l'amour de vous, je ne lui ferai rien.

VIOLETTE.

Quand vous lui donneriez pourtant quelques bastonnades, pour me venger des coups qu'il me donne tous les jours, il n'y auroit pas de mal; mais point trop fort, et seulement sur les épaules.

MARIO.

Il aura de la peine à en échapper; mais songeons au plus pressé. Je vais à mon tour profiter de l'ignorance d'Arlequin pour le dégoûter du mariage, et l'engager, si je puis, à me servir, pour le garantir de la fourberie qu'on veut lui faire, et dont je l'avertirai : s'il résiste, j'ai, à deux pas d'ici, des gens prêts pour l'enlever.

VIOLETTE.

Le voilà qui vient; je me retire.

(*Elle sort.*)

SCENE VIII.

MARIO, ARLEQUIN, *paré ridiculement.*

MARIO.

COMMENT! mon cher Arlequin, te voilà bien beau.

ARLEQUIN.

Est-il vrai? me trouvez-vous beau comme cela?

MARIO.

Beau, te dis-je, comme défunt Narcisse. Où vas-tu donc si brave?

ARLEQUIN.

Je vais prendre une leçon de mariage.

MARIO.

Une leçon de mariage! Que veut dire cela?

ARLEQUIN.

Oui, me faire apprenti mari.

MARIO.

Je ne t'entends point.

ARLEQUIN.

C'est que vous ne savez peut-être pas que Nina et moi, nous sommes malades aussi bien que vous, d'une colique amoureuse. La Signora Fatima nous avoit donné, comme à vous, des secrets pour la soulager. Chez vous ses secrets ont réussi; mais chez nous, néant. Et elle va nous en donner un autre, qui nous guérira tout-à-fait.

MARIO.

Quel est-il celui qu'elle va vous donner?

ARLEQUIN.

Il matrimonio.

MARIO.

Oibo! il matrimonio. La Signora Fatima est une fourbe qui se moque de vous et de moi ; tous ses secrets ne valent rien.

ARLEQUIN.

Mais il me semble que je vous ai vu guéri.

MARIO.

Il est vrai que d'abord je croyois l'être ; mais il n'en est rien. Au contraire, je suis beaucoup plus mal qu'auparavant.

ARLEQUIN.

Hélas! et nous aussi.

MARIO.

Eh! mon pauvre garçon, ce remede-là est le pire de tous. Il est vrai qu'il empoisonne l'amour, qu'il le tue et l'anéantit dans le cœur ; mais c'est pour y faire naître en sa place les dégoûts ou la jalousie, qui sont des maux mille fois plus cruels.

ARLEQUIN.

Les dégoûts! Qu'est-ce que les dégoûts?

MARIO.

C'est un changement total qui se fait dans le cœur et dans les yeux d'un mari. Par exemple, le plaisir que tu sens à présent à voir Nina, se changeroit en un ennui mortel de la voir toujours. Tes yeux qui apperçoivent en elle des beautés plus qu'elle n'en a peut-être, n'y verroient pas alors celles mêmes qu'elle pourra conser-

ver. Elle te paroîtroit à la fin la plus insipide de toutes les femmes.

ARLEQUIN.

Non, cela n'est pas possible, Nina me paroîtra toujours belle, assurément.

MARIO.

Eh bien ! si elle te le paroissoit encore, ce ne seroit que par le secours de la jalousie, qui ne réveilleroit ton amour, que pour t'en faire un poison. Tu craindras à tout moment qu'on ne t'enleve son cœur. Les moindres apparences confirmeront tes soupçons. Tu deviendras fou, et fou furieux.

ARLEQUIN.

Ohimé ! furieux ?

MARIO.

Oui, tu voudras battre et assommer tous ceux qui approcheront de ta femme : voilà le remede que Fatime te prépare.

ARLEQUIN.

Ouì, c'est là son remede ? et moi, je ne m'en servirai point. Je veux bien essayer de la noce avec elle, et après cela, zeste ! je m'enfuirai.

MARIO.

Mais il ne sera plus tems, tu seras pris. Car c'est tout de bon que Fatime veut t'épouser, parce que ton pere est riche, et qu'elle n'est qu'une pauvre esclave. Viens avec moi ; je vais te mener au jardin que Trivelin a là-bas sur le rivage. Violette nous y attend, avec une collation qui vaudra mieux que la noce. Et, de-là, je te me-

nerai à un Médecin qui a les meilleurs secrets du monde pour notre maladie.

ARLEQUIN.

Fatime dit qu'elle ne veut que m'instruire, et que j'épouserai Nina ensuite.

MARIO.

Je te dis que ce n'est qu'une fourberie pour te séparer de Nina tout-à-fait.

SCENE IX.

NINA, MARIO, ARLEQUIN.

NINA.

AH! *caro* Arlequin, je suis perdue, on me veut marier avec ce vieux grigou de Balordino, ce vilain Tabellion! Fuyons, Fatime est une traîtresse.

MARIO.

Eh bien! reconnois-tu à présent la trahison? Fatime veut t'épouser pour t'empêcher de voir jamais Nina: Fatime veut la donner à Balordino, afin qu'il l'emmene en son village, et qu'elle ne te voie de sa vie. Te l'ai-je dit?

(*Ici Arlequin entre par degrés dans une fureur si violente, qu'il ne connoît plus personne, et veut battre Mario même qu'il prend pour Balordino.*)

ARLEQUIN.

Comment! ce vilain Notaire vient m'enlever Nina, ma chere Nina que je couve des yeux depuis dix ans!

Ah ! *Becco maledetto !* avant que cela arrive je t'étranglerai, je te dévorerai, je te... Où est-il que je l'assomme ?... Ah ! le voilà.

MARIO.

Doucement donc, Arlequin, tu te trompes, je suis ton ami, et non pas le Notaire. Eh bien ! tu le vois, tu le sens, voilà le mariage qui commence à opérer en toi. Te voilà jaloux, te voilà furieux. N'éprouves-tu pas l'effet de la jalousie ?

ARLEQUIN.

Ohimé ! je suis jaloux, il est vrai, je le sens. Ah, ciel ! je suis jaloux. *Cara* Nina, me voilà jaloux... Ah ! *Fatima perfida !*

NINA.

Monsieur, il est jaloux, dit-il : quelle maladie est-ce-là ?

MARIO.

C'est une colere horrible, une fureur contre ceux qui veulent nous enlever ce que nous aimons.

NINA.

Ah ! je suis jalouse aussi, je le sens bien, depuis que Fatime veut apprendre le mariage à Arlequin.

ARLEQUIN.

Comment ! tu es jalouse aussi, toi ?

NINA.

Oui assurément. Ah, ciel ! voilà encore une maladie que je ne connoissions pas.

MARIO.

Fuyez, mes enfans, avant que le mal augmente.

ARLEQUIN.

Signor Mario. ...

NINA.

Comment ! c'est-là le Seigneur Mario ? Je vous demande pardon, Monsieur, je ne vous ai pas reconnu d'abord.

ARLEQUIN.

Signor Mario, il me vient une fantaisie de malade. Il me semble que si je donnois une cinquantaine de coups de bâton à ce maudit Tabellion, je serois soulagé.

MARIO.

Je le crois ; mais cela n'est pas permis. Venez, venez: suivez-moi tous deux, je vous guérirai.

ARLEQUIN.

Non ; je ne me soucie ni des noces, ni du festin, ni de la danse, ni du lendemain. Je veux donner cent coups de bâton à Balordino ; ce sera pour moi des noces. Ah ! le voilà.

MARIO.

Je crains que ta colere ne t'emporte trop loin ; viens, viens.... Nina, prenez-lui l'autre bras.

(*Mario et Nina emmenent Arlequin.*)

SCENE X.

BALORDINO, ARLEQUIN, [illegible]

BALORDINO, *seul.*

JE suis le plus content de tous les hommes. J'ai obtenu Nina pour femme. Le seigneur Pantalon et tous les parens ou témoins vont s'assembler ici pour signer le contrat. J'aurai une femme jeune, jolie, que j'aime comme un fou. Oh, que nous verrons bientôt des fruits de notre mariage !

ARLEQUIN, *venant tout doucement et le rossant.*

Tiens, en voilà les fruits de ton mariage.

BALORDINO, *s'enfuyant.*

A l'aide ! au meurtre ! *aiuto ! aiuto !*

ARLEQUIN.

Ah ! je sens que cela m'a fait du bien ; me voilà guéri à demi. Allons à présent à la collation.

(*Il sort.*)

SCENE XI.

PANTALON, LÉLIO.

PANTALON.

Il me semble avoir entendu ici quelque bruit.

LÉLIO.

Ce n'est rien apparemment. Je reviens donc à ce que nous disions; et je vous félicite, Seigneur Pantalon, d'avoir trouvé tant de vertu et tant de résolution dans Fatime.

PANTALON.

Je vous avoue que pour peu qu'elle fût d'une condition plus proportionnée à celle de mon fils, n'eût-elle aucun bien, j'en ferois sa femme.

LÉLIO.

Elle le mérite. Mais ce qu'elle dit de son enlévement est-il vraisemblable? Les Turcs osent-ils approcher si près de Venise?

PANTALON.

Quelquefois; mais rarement. Ils viennent avec des petits bâtimens légers, et qui prennent peu d'eau. Ils rasent le rivage, mettent pied à terre le soir, prennent ce qu'ils peuvent; tantôt de jeunes filles qu'ils vont vendre à Constantinople, tantôt des Citadins ou des Nobles, dont ils tirent ensuite de bonnes rançons; et quand ils ont fait leur coup, ils se sauvent, à la faveur

de la nuit, sans que nos galeres puissent les attraper; car elles n'osent approcher si près de terre.

LÉLIO.

Mais ne craignez-vous rien à présent, que nous sommes en guerre avec la Porte?

PANTALON.

Non, car nous ne sommes qu'à un mille de Ravenne, où nous avons bonne garnison. Il y a long-tems qu'on n'a vu paroître de Corsaires dans le golfe.

LÉLIO.

Ne vous fiez pas à cela : ces gens-là viennent lorsqu'on y pense le moins; leur métier est de surprendre.

PANTALON.

Au pis-aller, je ne veux pas rester ici long-tems, et je retourne à Venise, dès que j'aurai marié Fatime... Ah! la voilà.

SCENE XII.

FATIME, PANTALON, LÉLIO, BALORDINO vient un moment après.

FATIME.

ME voilà brave comme une mariée. Qu'en dites-vous, ne suis-je pas assez belle pour un paysan?

PANTALON.

Cara Fatima, vous méritez sans doute un meilleur sort; aussi vous ferai-je tout le bien que je pourrai,

et dès-à-présent je vous donne mille écus, en faveur de votre mariage.

FATIME.

Je vous remercie, je suis assez riche. Donnez-les à Nina pour la dédommager du tort que je lui fais.

LÉLIO.

Je ne puis m'empêcher d'embrasser une fille si généreuse... Mais que vois-je? O Ciel! belle Fatime, d'où vous vient cette chaîne?

FATIME.

Du Corsaire Barbanera qui la mit entre mes ornemens en m'envoyant à Constantinople.

(*Balordino qui est entré un peu après eux, approche et est attentif.*)

LÉLIO.

Ne vous souvient-il pas du nom de votre pere?

FATIME.

Non, car à cinq ans je ne l'appellois que mon papa. A peine me souvient-il du mien.

LÉLIO.

Comment vous appelloit-on?

FATIME.

Je crois que mon nom étoit Flaminia, que l'on a changé à Alger en celui de Fatima.

(*Ici Balordino se jette aux pieds de Lélio.*)

BALORDINO.

Ah! Seigneur Lélio, je demande pardon de la menterie que je vous ai faite! Votre fille n'est pas morte, la voilà.

LÉLIO.

Je le crois déja, parce que je le sens. Pourquoi donc m'as-tu dit qu'elle étoit morte ?

BALORDINO.

Parce que je craignois le reproche de n'en avoir pas eu assez de soin, et parce que j'ai cru que vous seriez moins affligé de la croire morte, que de la savoir esclave et Musulmane.

LÉLIO.

Comment fut-elle enlevée ?

BALORDINO.

On me l'arracha des bras comme je la promenois le soir sur le rivage un jour de fête. Je l'avois ornée de cette chaîne que sa mere lui avoit laissée.

PANTALON.

Seigneur Lélio, à quoi reconnoissez-vous cette chaîne ?

LÉLIO.

Aux chiffres et à la devise qui sont sur la médaille... Ah ! ma chere fille, je commence à reconnoître *en* toi tous les traits de ta mere; et, en jouissant de tout l'amour que tu mérites, tu hériteras encore de toute la tendresse que j'eus pour elle.

SCENE XIII.

SCENE XIII.

Les Acteurs précédens et le Corsaire BARBANERA, *suivi de Soldats Turcs, tous le sabre à la main. Ils se saisissent de tous les Acteurs. Pantalon veut crier.*

BARBANERA.

TAZZIR, tazzir. Se ti parlar mi taillar testa.

FATIME, *à part.*

Oui; c'est mon Corsaire, je le reconnois; c'est Barbanera lui-même. Feignons d'être bien-aise. (*Haut.*) *O caro Padron, ecco Fatima la tua figlia. O che star mi contenta !*

BARBANERA.

Fatima; star ti Fatima, mi trovar qua ancor una volta Fatima. O che star mi felice !

FATIME.

Mi, mi star felice. Ti liberar mi delle mani di sti Giaour; ti volir mi far Sultana, caro Padron.

PANTALON.

Aïuto ! aïuto !

BARBANERA.

Mi levar ti lo capo con la schiabbola.

FATIME.

No mattar, no mattar, no; star nobil Venetiano. Bona ranzone. (*Aux Chrétiens.*) Taisez-vous tous, et vous consolez. Barbanera et ses gens sont tous des ivrognes. Nous avons de bon vin. Je vais vous les livrer tous ivres morts. (*A Barbanera.*) *Si Forfanti, si Giaours,*

BARBANERA.

Che dir ti asti forfanti !

FATIME.

Dir mi, che son tutti Giaour, et chi Mussulmani son virtuosi Viva i Mussulmani, Viva Barbanera.

LES TURCS CHANTENT EN CHŒUR.

Dalla matina à la sera,
Viva, viva Barbanera.

ENTRÉE DES TURCS.

BARBANERA.

Sta volta, ti star Sultana.

FATIME.

E mi ti far ricco, ricco. Sta casa star piena d'oro, d'argento é d'ogni roba preciosa. (*A Trivelin.*) *Trivelino. Lasciar questo in liberta, é mio schiavo fedel, vol far si Mussulmano. Trivelino condur sti bravi Mussulmani allo gioïe; aprir le porte.* Fais-les passer par le cellier, et va avertir Mario.

(*Les Turcs suivent Trivelin, hors ceux qui gardent les prisonniers.*)

BARBANERA.

Niente garnizone qua, niente soldati!

FATIME.

Joc, Joc, niente, niente garnizon. Star in liberta.

BARBANERA.

Mi voler darti per schiava una zitella qu'haver pigliata Rustan. Condur qua sta zitella. Condur.

(*On amene Nina et Arlequin, prisonniers des Turcs.*)

SCENE XIV.

ARLEQUIN, NINA, *et les précédens.*

FATIME.

AH! ah! c'est Nina. *Mi connoscir, star trop bella per esser mia schiava, mi far Sultana ancor sta zitella.*

ARLEQUIN.

Ancora mi, voglio esser Sultano. Che no voglio lasciar mia Nina, mai, mai.

BARBANERA.

Via, via. Chi star sto matto?

FATIME.

No far male à lui, no. Star mio amico. Amar sta zitella, Amor l'haver fatto impazzir : no far male, mi ti pregar.

BARBANERA.

Mi non haver fatto niente male à lui, niente : lui venir meco per forza : voler seguir noi sempre.

FATIME.

Arlequino, vol tu venir meco à Stambul, à Constantinople?

ARLEQUIN.

Si si, voglio andar dovunque andara la mia Nina.

BARBANERA.

Star buffon st'arliquin, star bell'humore, venir à Stambul, haver ti una bella Carica, mi sti far Guardino di Fatima é di sta zitella.

ARLEQUIN.

Ti mi far Guardino di sta zitella! ô che gusto! comme si chiama stà bella Carica.

BARBANERA.

Eunucho nero.

ARLEQUIN.

O che allegria! é pur una bella carica, signor Mostachio, quella d'Eunucho nero!

BARBANERA.

Si si bella, ma cara, cara.

(Les Turcs reviennent ivres, chargés de hardes et de bouteilles.)

SCENE XV.

LES MÊMES et les TURCS.

(Barbanera veut goûter du vin, et, petit à petit, se met en train de boire par l'adresse de Fatime.)

BARBANERA, *aux Turcs.*

O IMBRIACHI *vituperosi, e così bevete come porchi!*

FATIME.

No gridar, Padron, no gridar, provar sto vino, provar.

BARBANERA.

E bono, Fatima, sto vino.

FATIME.

Ah! ah! no star cativo, certo.

BARBANERA.

Bono veramente, star bono, e ti, Fatima, bever meco.

FATIME.

Se cosi lo voler ti, volontieri.

BARBANERA.

Niente garnizone quà!

FATIME.

No, no, joc joc: mi gia haver dir à ti.

BARBANERA.

Su su, bevir, cantar, balar, goder, stat allegri.

FATIME.

Se bevir con mi,
Mi bever con ti,
Ti no lo dir al Mufti;
Mi no lo dir al Mufti.

(Un Turc et une Turque répetent ces vers en duo. *Les Turcs dansent ivres, et tombent. Les Italiens se déchaînent, et enchaînent les Turcs, et les repoussent au fond du Théatre; la Ferme se rejoint, et fait disparoître tout le monde.)*

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LÉLIO, FLAMINIA.

LÉLIO.

Ma fille, les Corsaires sont en lieu sûr, bien enchaînés, bien gardés; nous n'avons plus rien à craindre, et j'ai quelque chose à te dire.

FLAMINIA.

Signor Padre, avant toutes choses, tirez-moi de peine, je vous prie : dites-moi ce qu'a fait Mario, ce qu'il est devenu ?

LÉLIO.

Le voici en deux mots. Arlequin et Nina, de crainte d'être mariés, fuyoient vers le rivage; Mario les suivoit de loin, quand les Corsaires, en sortant de leur barque, se sont emparés, à ses yeux, de Nina, qu'Arlequin a voulu suivre. Mario ayant remarqué qu'ils ne laissoient que quatre hommes pour la garde de leur petit bâtiment, a encouragé quelques paysans qui les suivoient; les a fait armer à la hâte de fleaux, de haches, de quelques fusils, et de ce qu'ils ont pu trouver; est fondu, à leur tête, sur la garde, a tout tué, et, pour ôter la retraite aux au-

tres, a fait couler bas la barque à coups de hache. Il est à présent occupé à donner des ordres pour faire venir quelques troupes de Ravenne, pour y conduire les Corsaires, et cependant veille à leur garde.

FLAMINIA.

Ah! je respire. Sait-il qui je suis?

LÉLIO.

Il étoit trop occupé pour l'en pouvoir informer. Va le faire toi-même... Attends, attends; tu es bien pressée: tu l'aimes donc?

FLAMINIA.

Je crois qu'après ce que je lui dois, vous me permettrez de dire que je l'aime.

LÉLIO.

J'en suis charmé: j'avois là-dessus quelque scrupule; car, comment pouvois-tu te résoudre à épouser Arlequin?

FLAMINIA.

Quand on ne peut obtenir ce qu'on aime, tout le reste des hommes nous devient indifférent; tous sont égaux pour nous. Je vous avouerai pourtant que l'innocence d'Arlequin, ses petites manieres ingénues, son humeur enjouée, son cœur tendre et fidele, sa petite taille même, assez fine et assez jolie; tout cela, quoique peu capable de me consoler, ne laissoit pas de flatter mon caprice. Le bonheur de Nina me faisoit presque envie: je sentois un petit plaisir jaloux à le troubler. Quelle injustice! Non, je ne puis y penser sans me haïr moi-même.

LÉLIO.

Eh bien! ton Roman, tes aventures, ta Comédie, voilà tout fini par ta reconnoissance, et bientôt par ton mariage.

FLAMINIA.

Non, mon pere, s'il vous plaît; le dénouement est plus loin que vous ne pensez.

LÉLIO.

Pourquoi donc?

FLAMINIA.

Parce que je me suis fait un devoir de ne me point marier qu'après qu'Arlequin et Nina le seront; ils sont les vrais héros de la piece.

LÉLIO.

Tu me parois un peu capricieuse: je reconnois mon sang. Je me mariai autrefois par quelque espece de caprice; mais il est aisé de te contenter.

FLAMINIA.

Hom... pas tant que vous pensez; car j'ai compris par les discours d'Arlequin et de Nina, que Mario les avoit furieusement dégoûtés du mariage; et quand des esprits foibles sont frappés d'une opinion, on a bien de la peine à les en guérir.

LÉLIO.

Je savois déja tout ce que tu viens de me dire: aussi vais-je de ce pas instruire le Notaire du village d'un dessein comique qui m'est venu dans l'esprit; et ce Notaire, de concert avec un Opérateur arrivé d'hier ici pour la foire, saura bien les y déterminer, si nos raisons n'y peuvent réussir. C'est un divertissement que

la saison permet.... Je vois nos amans qui s'avancent. Va instruire le tien de son bonheur : je reviens à eux dans un moment.

(*Il sort.*)

SCENE II.

FLAMINIA, ARLEQUIN et NINA, *qui entrent d'un air triste et rêveur :* GIANETTA *qui les va regarder sous le nez, l'un après l'autre, en se moquant d'eux.*

GIANETTA.

AH ! ah ! ah ! les drôles d'amoureux ! Queu mine ils font !

NINA.

Arlequin, vous vlà réchappés des Turcs ; mais on veut nous marier : c'est bien pis.

ARLEQUIN.

Oui ; j'aimerois bien mieux être gouverneur des Sultanes.

GIANETTA.

L'innocent!

NINA.

Arlequin, es-tu encore jaloux ?

ARLEQUIN.

Les coups de bâton que j'ai donnés *al' Notaïo* m'ont fait du bien.

GIANETTA.

Bon ! il est retourné à son village *l' Notaio , l' Notaio.*

ARLEQUIN.

Et toi, n'es-tu point jalouse de Fatima ?

NINA.

Non, car elle est devenue une grande Dame : elle t'a planté-là.

GIANETTA.

Ah ! vraiment, je crois qu'à présent elle n'a guere envie de sa piau.

NINA.

Arlequin, l'amour te fait-il toujours mal ?

ARLEQUIN.

Oui, j'ai toujours la fievre ; et toi ?

NINA.

Et moi ? ça ne passe point.

GIANETTA.

Queu pitié !... Eh ! mariez-vous donc, grande niaise !... Et vous aussi, petit nigaud !

ARLEQUIN.

Voyez, voyez, ste morveuse ! Sais-tu ce qu'a dit le Signor Mario ?

GIANETTA.

Et qu'est-ce qu'il peut dire, le Seigneur Mario ?

ARLEQUIN.

Que le mariage ne vaut rien.

GIANETTA.

Ah, ciel ! peut-on dire cela ? Vous n'en savez donc là-dessus pas plus que ma sœur ?

ARLEQUIN.

Je sais ce que je sais.

GIANETTA.

Vous verrez qu'il faudra que je les instruise jusqu'au bout l'un et l'autre. Eh ! y a-t-il rien qui fasse plus aise que d'être mariée ?

NINA.

Mais comment fait-on donc pour être si aise ?

GIANETTA.

Comment on fait ? Un mari et une femme se font des caresses l'un à l'autre devant tout le monde ; se disent des douceurs, mon cœur, ma mignonne, mon petit mari, mon poulet.

ARLEQUIN.

Mon poulet !

GIANETTA.

Oui, mon poulet, mon petit fils. Et puis le mari devient le maître de la maison : il gronde quand il veut ; il a la clef de la cave, il met le premier la main au plat, il coupe le pain à son appétit, il ne va plus à l'école.

ARLEQUIN.

Il a la clef de la cave ?

GIANETTA.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Il met le premier la main au plat ?

GIANETTA.

Belle demande !

ARLEQUIN.

Cela mérite réflexion.

GIANETTA.

Et puis encore, la femme gouverne aussi son ménage à sa fantaisie : elle se leve tard ; elle se dorlotte ; elle prend des bouillons, et ne mange jamais son pain sec : et puis encore, quand on la gronde, elle fait la malade, et à la fin se fait demander pardon.

NINA.

Voyez comme elle sait tout cela !

GIANETTA.

Le papa donne le fouet à ses petits garçons, qui sont toujours méchans ; la maman donne des poupées à ses petites filles, qui sont toujours bonnes.

ARLEQUIN.

Elle est drôle, elle est éveillée.

NINA.

Elle a plus d'esprit que moi ; j'en suis honteuse... Gianetta, où est-ce que mon papa t'a trouvée ?

GIANETTA.

Oh ! il ne m'a pas trouvée sous un choux ; je le sais bien... Mais écoutez donc que je vous acheve. Et puis les petites filles deviennent grandes et jolies comme moi et ma sœur. Il leur vient des amans qui font la cour à la maman, vont boire avec le papa et le régalent.

ARLEQUIN.

Et pourquoi boire avec le papa ?

GIANETTA.

Pour avoir leur fille en mariage.

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Ton papa avec moi ne boira que de l'eau.

GIANETTA.

Eh bien! vous n'épouserez pas ma sœur.

ARLEQUIN.

Aussi n'en ai-je pas d'envie.

GIANETTA.

Comment! vous aimez ma sœur, et ne voulez pas l'épouser? Qu'est-ce que cela veut donc dire?

NINA.

Mais, Arlequin, examinons auparavant si les gens mariés sont contens.

ARLEQUIN.

Ne sais-tu pas, toi, si ta belle-mere et ton pere le sont?

NINA.

Non; car depuis qu'ils sont mariés, je suis toujours aux champs; ou quand je suis à la maison, je ne songe qu'à notre maladie.

ARLEQUIN.

Pour ce qui est de moi, mon pere est veuf; mais le Seigneur Mario n'est pas un enfant.

GIANETTA.

Qu'est-ce à dire, me prenez-vous pour un enfant, moi? Oh! je vous vendrois tous deux, afin que vous le sachiez; et je vous attraperai, vous: ne vous mettez pas en peine.

ARLEQUIN.

Là! là! ne te mets pas en colere: nous nous marierons.

GIANETTA.

Ah ! quand vous parlez comme cela, je vous aime bien. Ecoutez un petit mot, tout bas.... Tenez, voilà des dragées de la noce du grand Mathurin.

ARLEQUIN.

De la noce ?

GIANETTA.

Oui ; mais ne le dites pas à ma sœur. (*A part.*) Il faut bien déniaiser ce jocrisse-là... Adieu, Monsieur Arlequin.

(*Arlequin mange les dragées goulument, et crache ensuite.*)

ARLEQUIN.

Nina, je ne veux point me marier : les dragées de la noce sont ameres. Cela est de mauvais présage.

NINA.

N'est-ce point des dragées de Gianetta ?

ARLEQUIN.

Oui.

NINA.

Ah ! la petite malicieuse ! elle m'a attrapée la premiere.

GIANETTA, *de loin.*

Ah ! ah ! je suis donc un enfant ? Eh ! le grand niais !

ARLEQUIN.

Petite chienne ! je te donnerai le fouet.

NINA.

Paix ! paix ! j'entends mon papa qui parle ; reculons-nous.

(*Gianetta sort.*)

SCENE III.

BERTOLDO, ARGENTINE, ARLEQUIN et NINA, *à part, vers le milieu du Théatre;* LÉLIO *entre un moment après, et se tient au fond.*

ARGENTINE.

Oui, je veux avoir un habit neuf pour la noce; oui, je l'aurai.

BERTOLDO.

Mais, Argentine, il ne faut pas crier ainsi en pleine rue.

ARGENTINE.

Je le fais exprès, afin que tous les voisins entendent que tu me refuses un habit pour la noce du fils de notre maître, et pour celle de ta propre fille. Oui, j'en veux avoir un, et je l'aurai.

BERTOLDO.

Tu auras le diable qui t'emporte. Où veux-tu que je trouve de l'argent?

ARGENTINE.

Tu en trouves bien pour t'enivrer tous les jours au cabaret, vieux ivrogne, vieux sac-à-vin!

BERTOLDO.

Tais-toi, coquette fieffée!

ARGENTINE.

Tais-toi, vieux jaloux... Que je suis malheureuse d'être mariée à un vieux fou qui ne fait que gronder, boire et

dormir! Que maudit soit le Notaire qui a fait le mariage!

BERTOLDO.

Oui, le diable me tentoit quand j'épousai *sta carogna*-là. Je serai enfin obligé de déserter la maison. Que maudi soit le jour de ma malheureuse noce!

ARGENTINE.

Si tu ne me donnes un habit neuf, je trouverai peut-être qui m'en donnera.

BERTOLDO.

Si tu ne rentres au logis, tu te feras donner quelques soufflets.

(*Ils sortent.*)

SCENE IV.

NINA, ARLEQUIN, LÉLIO, *à part quelque tems.*

ARLEQUIN.

MA mignone! mon poulet!

NINA.

Je n'avois jamais entendu cela. Voilà donc les douceurs du mariage?

ARLEQUIN.

Non, je ne veux point me marier, et le Seigneur Mario a raison.

NINA.

Et la Signora Flaminia est une trompeuse.

LÉLIO.

Oui, ma chere Nina, ma fille t'a trompée, il est vrai : elle vouloit épouser ton amant; mais elle te le rend, et, pour réparer le chagrin qu'elle vous a fait à tous deux, elle vous donne non-seulement les mille écus que le Seigneur Pantalon lui destinoit, mais encore mille écus du sien propre, en faveur de votre mariage. Croirez-vous encore qu'elle veuille vous tromper ?

ARLEQUIN.

Pour les écus, soit; pour le mariage, *niente.*

NINA.

Non, Monsieur, je n'en voulons point; j'ai opignon que je guérirons bien sans cela.

ARLEQUIN.

Carogne! coquette! vieux ivrogne! *Maledetto chi a fatto el matrimonio! Baccio le mani a vos Signioria.*

LÉLIO.

Je t'entends : c'est le mauvais ménage de Bertoldo et d'Argentine qui vous dégoûte ; mais ne voyez-vous pas que votre mariage sera tout différent du leur. Vous êtes jeunes tous deux, vous vous aimez également ; mais un vieillard et une jeune femme ne peuvent gueres s'accorder, car le moyen qu'ils s'aiment comme vous faites!

NINA.

Mais pourquoi ne peuvent-ils pas s'aimer comme nous faisons?

LÉLIO.

Pourquoi ?.. Voilà un pourquoi qui m'embarrasse. Demandez-le à de jeunes mariés, pourquoi ?

ARLEQUIN.

Ce sont donc les jeunes mariés qui disent : ma mignone, mon poulet ?

LÉLIO.

Sans doute : ils se flattent, ils se caressent ; ou s'ils se querellent quelquefois par hasard, cela ne dure gueres : ils font bientôt la paix.

NINA.

Mais pourquoi est-ce que les vieillards ne la font pas la paix ?

LÉLIO.

Oh ! pourquoi, pourquoi ! voilà encore un pourquoi. C'est que les vieillards sont des chicaniers qui trouvent par-tout des difficultés ; il y a toujours quelque article qui les arrête. Croyez-moi, mes enfans, vous êtes tous deux de même condition, de même humeur, d'esprit pareil, et sur-tout d'âge proportionné ; vous avez tout ce qu'il faut pour faire bon ménage.

ARLEQUIN.

D'âge prorpotio... prorportio... *Che cosa esto prorpotio....*

LÉLIO.

D'âge proportionné, d'âge égal.

NINA.

Et cela soulagera notre maladie ?

LÉLIO.

Parfaitement ; je vous en réponds.

ARLEQUIN.

Mais le Seigneur Mario dit que non.

LÉLIO.

Si le Seigneur Mario vous a gâté l'esprit là-dessus, il avoit ses raisons pour cela, vous le savez ; mais vous verrez qu'il vous le conseillera lui-même.

ARLEQUIN.

Nina, que t'en semble?

NINA.

Eh! mais, il me semble que je voudrois bien être un peu guérie?

LÉLIO.

Eh bien! vous rendez-vous ?

ARLEQUIN.

Elle dit qu'oui.

LÉLIO.

Et toi ?

ARLEQUIN.

La clef de la cave, le premier la main au plat... Ferons-nous la noce ?

LÉLIO.

Oui, vraiment, une grande noce.

ARLEQUIN.

Et le lendemain ?

LÉLIO.

Et le lendemain.

ARLEQUIN.

Eh bien donc soit, puisque Nina le veut.

LÉLIO.

Vous me comblez de joie, et je vais l'annoncer au

Seigneur Pantalon, qui va venir tout-à-l'heure vous confirmer la promesse de mille écus, comme je vous donne dès-à-présent la mienne.

(*Il sort.*)

SCENE V.

ARLEQUIN, NINA; *et peu après, et loin d'eux,* TRIVELIN et VIOLETTE.

NINA.

TU crois donc que le mariage nous sera bon ?

ARLEQUIN.

Oui, car il dit que nous sommes d'âge proportionné, *prorprotio...*

NINA.

Proportionné, oui... Ah! voilà Trivelin et Violette qui sont d'âge proportionné : examinons-les.

TRIVELIN.

Violettina mia, tu ne l'as donc pas dit à Mario?

VIOLETTE.

Oh que non! le Ciel m'en garde; il t'estropieroit de coups de bâton.

TRIVELIN.

O cara mia sposa, je t'aime autant que quand tu ne l'étois pas!

VIOLETTE.

Et moi, je t'aime toujours de plus en plus.

TRIVELIN.

Béni soit le mariage qui m'a lié à une épouse si belle et si bonne !

VIOLETTE.

Tu es donc content ?

TRIVELIN.

Tout ce qu'on peut l'être.

ARLEQUIN.

Nina, voilà une autre musique que celle d'Argentine et de Bertoldo.

NINA.

Oui, oui, écoutons.

VIOLETTE.

A présent que nous avons fait la paix, ne la trouble donc plus, je t'en prie.

NINA.

Entends-tu? ils ont fait la paix.

ARLEQUIN.

Mais comment ont-ils fait la paix? demande-leur cela.

NINA.

Oui, oui, tout-à-l'heure.

TRIVELIN.

Non, je te proteste de ne rentrer jamais en guerre.

VIOLETTE.

Tu n'iras donc plus rendre visite à Argentine?

TRIVELIN.

Non, ma petite femme, ma chere poulette !

ARLEQUIN.

Ah! ah! ma poulette !

TRIVELIN.

Baise-moi donc.

VIOLETTE.

De tout mon cœur.

NINA.

Oh! *il Signor Lelio a raggion; il matrimonio* est une bonne chose.

ARLEQUIN.

Ed il Signor Mario a torto : certo, certissimo.

VIOLETTE.

Je puis donc compter là-dessus; tu ne la verras jamais?

TRIVELIN.

Non, jamais, jamais; excepté quand elle sera malade.

VIOLETTE.

Mais si elle faisoit semblant tous les jours d'être malade? Non, je ne m'accommode point de cela; qu'elle cherche ailleurs un Médecin.

TRIVELIN.

Mais veux-tu qu'on vienne m'enlever mes pratiques sur la moustache? et quand le mal presse, dois-je la laisser crever?

VIOLETTE.

Mais veux-tu que je creve de jalousie, moi?

TRIVELIN.

Encore faut-il que je fasse mon métier. Quelle tyrannie est-ce là?

VIOLETTE.

Oui; c'est ainsi que tu te prépares des excuses pour mener toujours le même train?

TRIVELIN.

Et toi, c'est ainsi que tu prétends toujours me rendre esclave de ta jalousie?

VIOLETTE.

Prends garde à toi; j'ai de quoi me venger.

TRIVELIN.

Et que feras-tu, s'il te plaît?

VIOLETTE.

Je dirai tout au Seigneur Mario, et je te ferai rouer de coups.

TRIVELIN.

Si je prends un bâton!....

VIOLETTE.

Un bâton? un bâton? Oui, oui, je lui dirai tout, et je lui ai déja tout dit.

TRIVELIN.

Tu lui as tout dit? Ah! carogne! je vais t'estropier!

VIOLETTE.

Au voleur! au meurtre! on m'assassine. *Aïuto! aïuto!*

(*Ils s'enfuient.*)

SCENE VI.

ARLEQUIN, NINA.

ARLEQUIN.

NINA ! Nina ! tu trouves donc que le Seigneur Lélio a raison ? et qu'*il matrimonio è bona cosa !*

NINA.

Arlequin, tu trouves donc que le Seigneur Mario a tort ? *Certo, certissimo ;* oui, plutôt que de me marier, je me jetterois la tête la premiere dans notre puits.

ARLEQUIN.

Oui, plutôt que de me marier, je me noyerois dans la cave où l'on met le vin.

SCENE VII.

MARIO, PANTALON, LÉLIO, FLAMINIA, *et les précédens.*

LÉLIO.

ÇA, mes enfans, voilà le Seigneur Mario qui vous confirmeroit encore tout ce que je vous ai dit, s'il en étoit besoin ; mais, graces au Ciel, vous voilà bien résolus à vous épouser... Seigneur Pantalon, ne donnez-vous

vous pas mille écus à Nina, en faveur de son mariage avec Arlequin?

PANTALON.

Oui, de tout mon cœur, et je ferai de plus les frais de la noce.

FLAMINIA.

Et moi, je donne mille autres écus à Arlequin, pour n'avoir point voulu de moi.

LÉLIO.

Et moi, par-dessus tout cela, un bel habit tout neuf à Arlequin, et un beau clavier d'argent doré à sa femme.

(*Arlequin et Nina branlent la tête.*)

Comment donc! que signifient vos grimaces?

ARLEQUIN.

Rien, sinon que nous ne voulons, ni des écus, ni de l'habit neuf, ni du clavier, ni du mariage.

FLAMINIA.

Quoi donc! il faudra toujours recommencer à vous faire résoudre?

NINA.

Tenez, Mademoiselle, puisqu'on donne de l'argent aux personnes pour les marier, il faut que le mariage ne soit pas une bonne chose.

FLAMINIA.

O ciel!

ARLEQUIN.

Ni votre remede, ni la portion, ni la poprorposition, ni la popropsition d... Dis, toi, Nina, la prosporsition.

NINA.

Vous disiez, Seigneur Lélio, que quand le mari et la femme avoient de la proportion dans l'âge, ils vivoient en paix ?

LÉLIO.

Oui, je te l'ai dit, et je te le répete ; c'est l'égalité en toutes choses qui contribue le plus à la tranquillité.

SCENE VIII.

VIOLETTE, *et les précédens.*

VIOLETTE.

Aiuto ! aiuto ! ah ! Signor Mario, aiuto !

MARIO.

Qu'as-tu donc, ma pauvre Violette ?

VIOLETTE.

Mon mari m'a brisée de coups, à cause que je vous ai dit la trahison qu'il vous a faite.

MARIO.

Et qui lui a rapporté que tu me l'avois dit ?

VIOLETTE.

Hélas ! c'est moi-même qui lui ai tout dit par dépit, dans la colere où il m'avoit mise.

MARIO.

Tu as tort : ne t'en prends donc qu'à toi-même ; car pour moi, je ne lui en aurois jamais parlé.

VIOLETTE.

Bon ! voilà une bonne consolation. Que je suis malheureuse !

MARIO.

Là ! là ! apaise-toi : il en sera puni, et nous mettrons ordre à cela.

NINA.

Eh bien ! Seigneur Lélio, dans l'âge, dans la condition, dans l'himeur, Violette et Trivelin n'avont-ils pas toutes leurs proportions ?

LÉLIO.

Oh ! pour le coup, nous voilà pris sans vert.

FLAMINIA.

Pour moi, je n'ai rien à répondre. Signor Mario, c'est vous qui les avez jettés dans l'embarras; c'est à vous à les en retirer, comme vous pourrez.

MARIO.

Çà, ma chere Nina... Et toi, mon pauvre Arlequin, je vous aime tous deux de tout mon cœur, et je vais vous parler sincérement. Ecoutez bien. Il ne vous est permis de guérir que par le mariage ; c'est un point décidé. Et je vous avoue qu'il n'y en a gueres où l'on ne risque quelque chose : non pas qu'en soi le mariage ne soit excellent ; le malheur ne vient que de ceux qui le gâtent, et s'ils ne s'y trouvent pas contens, ils ne doivent s'en prendre qu'à eux-mêmes.

NINA.

Comment donc faire pour ne le point gâter ?

MARIO.

Quand on a fait un bon choix, il faut que chacune

des parties travaille de toute sa force à rendre l'autre contente, et que toutes deux soient bien persuadées que du bonheur de l'une, dépend celui de l'autre. Le mariage est tout bon ou tout mauvais : il n'y a gueres de milieu ; mais, pour preuve que nous croyons, la Signora Flaminia et moi, qu'il en est des bons, c'est que nous allons nous marier nous-mêmes.

NINA.

Quoi ! la Signora Flaminia itou ? Le mal lui a donc pris d'aujourd'hui ?

FLAMINIA.

Oui, Nina, mon tour est venu, et nous allons risquer le remede.

NINA.

Mais, encore une fois, est-il bien vrai qu'il n'y en ait point d'autre ?

FLAMINIA.

Je n'en connois point, du moins. Je ne dis pas que vous ne puissiez trouver plus d'un jeune charlatan qui vous en offriroit d'une autre espece ; mais je ne vous conseillerois pas de vous en servir.

NINA.

Allons donc, puisqu'il n'y a que celui-là, faisons comme les autres ; hasard à la blanque.

FLAMINIA.

Et toi, Arlequin ?

(*Arlequin hoche la tête.*)

FLAMINIA.

C'est toujours le garçon qui a le plus de peine à s'y résoudre.

ARLEQUIN.

Mais le Seigneur Mario m'avoit promis un Opérateur qui avoit un autre remede.

MARIO.

Pour un autre remede, non ; mais, si tu veux, je vais te mener en certain lieu, où l'on pourra t'enseigner à faire bon usage de celui-ci.

ARLEQUIN.

Quel est ce lieu-là ?

MARIO.

C'est le pays des noces... Tiens, voilà un homme qui va t'y introduire.

ARLEQUIN.

Comment vous appellez-vous, Monsieur ?

LE TABELLION.

On me nomme *Cornelio Cornetto.* Je suis Tabellion ; c'est-à-dire, commis aux barrieres, sur les frontieres de l'Hymen ; c'est moi qui donne les laissez-passer.

ARLEQUIN.

Par où va-t-on en ce pays-là ?

(*Le Tabellion lui montre le fond du Théatre qui représente une étude de Notaire par dehors, c'est-à-dire une porte entre deux fenêtres couvertes de grandes grilles.*)

LE TABELLION.

Tenez, il faut d'abord passer par ce guichet-là.

ARLEQUIN.

Quoi ! par cette porte qui est entre ces deux grandes grilles ? Vous me faites peur. On diroit d'une prison. Qu'est-ce que cela signifie ?

LE TABELLION.

Cela signifie, qu'en passant par-là, vous perdrez en effet votre liberté; mais, en récompense, vous entrerez dans le pays des noces, qui est le plus beau pays du monde et le plus joyeux.

ARLEQUIN.

Allons, passons-y donc. Peut-être que l'envie de me marier m'y redoublera.

LE TABELLION.

Holà! qu'on ouvre le guichet, *presto!*

SCENE IX et derniere.

(*La Ferme s'ouvre. On découvre un lieu préparé pour des noces. Un Traiteur, un Chef de cuisine et sa Suite forment le ballet.*)

(*On danse et l'on chante le Vaudeville suivant.*)

LE TRAITEUR.

Le mariage est-il bon?
Oui, non;
C'est selon.

Si vous craignez, par aventure,
De porter la coëffure
De Vulcain ou de Ménélas,
Ne vous mariez pas.

LE CHŒUR.

Ne nous marions pas.

LE TRAITEUR.

Sur ce point êtes-vous tranquille,
Comme dans Paris la grand'ville?
Tout sage époux l'est, ce dit-on:
Eh ! mariez-vous donc.

LE CHŒUR.

Eh ! marions-nous donc.

FLAMINIA, *à Mario.*

Au pays où le mariage
Est pour mon sexe un esclavage,
Si je suis réduite à ce cas,
Ne nous marions pas.

LE CHŒUR.

Ne vous mariez pas.

MARIO.

Du pays j'abjure la mode;
Je serai plus doux, plus commode
Qu'un époux des Treize-Cantons.
Eh ! marions-nous donc.

LE CHŒUR.

Eh ! mariez-vous donc.

VIOLETTE.

Avec un époux infidele,
Notre vertu souvent chancelle:

Coquets, je vous le dis tout bas,
Ne vous mariez pas.

LE CHŒUR.

Ne vous mariez pas.

TRIVELIN.

Le danger souvent nous rappelle :
Pour trouver sa femme plus belle,
Un peu de cocuage est bon.
Eh ! mariez-vous donc.

LE CHŒUR.

Eh ! marions-nous donc.

ARGENTINE.

Barbon, d'humeur un peu sauvage,
Qui prenez femme de mon âge,
Vous faites un dangereux pas.
Ne vous mariez pas.

LE CHŒUR.

Ne vous mariez pas.

BERTOLDO.

Quoiqu'au péril mon front s'expose,
Un peu de honte est peu de chose,
Pour jouir d'un joli tendron.
Eh ! marions-nous donc.

LE CHŒUR.

Eh ! mariez-vous donc.

NINA.

Bien que l'hymen ait de quoi plaire,
Notre ignorance, en ce mystere,
Nous causeroit trop d'embarras.
Ne nous marions pas.

LE CHŒUR.

Ne vous mariez pas.

ARLEQUIN.

En épousant, çà, dit ma tante,
Tout d'un coup notre esprit s'augmente,
On y devine sa leçon.
Eh ! marions-nous donc.

LE CHŒUR.

Eh ! mariez-vous donc.

FIN.

[illegible]
h m

OCT 1